L'H. C. F.

Pierre LA MAZIÈRE

L'H. C. F.

L'Hôpital Chirurgical Flottant

DARDANELLES - MOUDROS

ATHÈNES - SALONIQUE





PARIS

ALBIN MICHEL, Éditeur

22, rue Huyghens, 22

Il a été tiré de cet ouvrage
10 exemplaires
sur papier de Hollande
numérotés à la presse
de 1 à 10

AUX SOLDATS DE FRANCE ET D'AFRIQUE

QUI SONT TOMBÉS

SUR LA COTE BRULÉE DE GALLIPOLI

OU SUR LES MONTAGNES GLACÉES DE SERBIE

A TOUS CEUX

QUE J'AI VU SOUFFRIR OU MOURIR

P. L.

L'HOPITAL CHIRURGICAL FLOTTANT

Dimanche 22 août. — Réveil en pleine mer. Combien de mois nous séparent du moment où nous reverrons les côtes de France, confondues, hier soir, avec celles que le couchant découpa dans le ciel, évanouies aux approches de la nuit et que, ce matin, nous cherchons vainement ?...

Nous partons, à bord de ce bateau-hôpital, vers l'Orient où le sort de notre patrie va peut-être se décider, où beaucoup des nôtres sont déjà tombés.

Notre hôpital chirurgical flottant restera à l'ancre, aussi proche que possible de la presqu'île de Gallipoli, afin de recueillir et de soigner nos frères meurtris par la balle ou l'obus turc et qui, lorsque leur état le permettra, seront ramenés en France par d'autres bateaux-hôpitaux.

... Toute la matinée nous nageons dans le bleu : bleu tendre du ciel, bleu plus foncé de la mer, à la surface de laquelle ondulent de petites vagues crêtées de blanc.

Nous sortons de la cale et montons sur le pont des caisses que nous déclouons et d'énormes ballots que nous éventrons. C'est le matériel qu'il sied de ranger pour être prêts à fonctionner dès l'arrivée.

Vers midi, le temps s'assombrit... L'orage éclate. Il tonne. L'averse tombe. La mer s'agite. Nous commençons à rouler. Alors c'est la fin du labeur pour la plupart des terriens que nous sommes.

Sur quarante infirmiers, trois seulement sont présents à la soupe du soir. Les autres ? Assis ou couchés à l'abri du vent et de la pluie, ils geignent, vomissent.

Quand nous sortons du réfectoire la mer est plus agitée encore. Sur le ciel noir, les éclairs décrivent de grandes lignes brisées lumineuses. Nous continuons à embarquer de telle façon, il

pleut si fort qu'il ne saurait être question de rester sur le pont. Il faut aller se coucher.

Notre poste de l'avant dont les hublots sont fermés depuis le début de l'orage, est inhabitable. Et pour cette nuit, nous sommes autorisés par le médecin chef à occuper, dans une des salles réservées aux futurs blessés, les jolis lits blancs que nous avons préparés, pour eux, à Marseille.

Comme il est impossible, à cause de la tempête, d'apercevoir les balises qui, dans les Bouches de Bonifacio, limitent le passage accessible aux navires, le bateau s'est arrêté. Et toute la nuit, nous serons immobiles, — si l'on entend par là que nous n'avancerons point — mais nous serons furieusement tangués et roulés.

Dans la grande salle toute blanche, toute ruisselante de lumière, où les ventilateurs électriques tournent au plafond, nos camarades les plus malades sont déjà couchés. Les autres entrent, un à un, en titubant. Leur teint est livide. A peine arrivés, ils sont pris de nau-

sée : il faut les laver, les déshabiller, les mettre au lit, leur presser du citron dans la bouche.

Quelques-uns ont des façons bien personnelles de se soigner. Deux enfants d'Endoume — tous mes camarades sont de Marseille, de Toulon, de Nice et ça s'entend ! — affirment que rien ne pourra les guérir, sinon de manger des sardines à la tomate dont l'un porte une boîte dans la poche de sa capote. Nous tentons de leur faire entendre raison. Vains efforts. Ils mangent les sardines. Contre toute attente, contre toute justice, ils les supportent et s'endorment paisiblement. Un autre, qui a d'ailleurs fort bien soigné ses camarades, avant le dîner, est pris à son tour. Il hurle sur son lit, analyse ses sensations avec grandiloquence : c'est Tartarin à la mer. Un troisième que nous avons dû déshabiller, clame :

— Qu'on me débarque tout de suite... qu'on me mette dans une tranchée... qu'on me flanque douze balles dans la peau, mais que ça finisse...

On l'oblige à avaler le jus d'un citron. Il grimace comme une gargouille, injurie celui qui

le soigne, souhaite que le diable se livre sur lui aux pires attentats, lui promet, un instant après, une éternelle reconnaissance — et s'assoupit... Un de moins. Peu à peu, ils s'endorment tous.

Lundi 23 août. — Brume, pluie, mer agitée. Le commandant déclare avec son accent amusant de Corse, qu'il fera plus mauvais encore aujourd'hui qu'hier. C'est de la joie en perspective !

Dans la salle, mes camarades s'éveillent. A peine ont-ils ouvert l'œil qu'ils racontent des histoires, s'interpellent. Quels hurlements ! Aucun d'eux ne consent à avoir été aussi malade que le voisin. Ils se lèvent, vont déjeuner, continuent de crâner, puis leurs visages verdissent et il faut les soigner comme la veille.

Nous venons de passer les Bouches. Il fait si brumeux que nous distinguons très mal la Corse et la Sardaigne. C'est seulement au cours de la journée que nous discernons les côtes sauvages et montagneuses de la seconde de ces îles que chaque vague vient battre, frange d'un

voile bleu clair qui se transforme en un nuage blanc, tôt dissipé.

Joli coucher de soleil. L'astre est caché par les nuages. La lumière passe derrière l'écran qu'ils constituent, les cerne de rouge vif et tombe en rais divergents vers les flots qu'elle dore.

Mardi 24 août. — La tempête est calmée. C'est un enchantement. Un ciel doux et limpide, une jolie mer vert-clair qui moutonne à peine. Nous glissons lentement sans nulle trépidation.

Peu à peu, le ciel prend la teinte bleue foncée d'Italie et la mer, à son tour, devient du plus pur indigo. Vers dix heures, nous distinguons, dans le lointain, à bâbord, une ligne plus foncée que la ligne d'horizon. C'est la Sicile que, pendant deux heures, nous allons longer, mais de si loin, qu'à la lorgnette même, nous n'en pourrons distinguer que les montagnes, des vallons et, çà et là, de petits villages blancs dans du vert.

Ainsi passons-nous à proximité des plus belles terres, sans les pouvoir discerner autrement que de très loin et si estompées que nous ne conserverons d'elles aucun souvenir...

Mercredi 25 *août.* — Escale à Malte pour faire du charbon. La chaleur est déjà très forte. De nombreux navires de guerre sont à l'ancre. La rade, ceinturée d'anciens remparts très hauts, est splendide. Un grand transport anglais, chargé de troupes, part pour l'Orient. Il y a des hommes sur toutes les parties visibles du bâtiment. Des têtes passent à tous les sabords. Comment est-il possible à une si grande quantité d'individus de vivre sur un espace aussi restreint ? A voir tous ces soldats serrés les uns contre les autres, dans leur costume kaki, on pense aux cadres des ruches, lorsque les abeilles grouillent sur le gâteau de cire.

Tout autour de nous, quantité de bâtiments anglais et français : cuirassés, torpilleurs, contre-torpilleurs et transports. Un croiseur, qui rentre à Marseille où il ramène des blessés

des Dardanelles, jette l'ancre auprès de nous. Les moins atteints sont sur le pont et nous saluent.

Autour de notre bord, d'innombrables barques se balancent. Elle sont montées par d'honorables négociants-va-nu-pieds qui nous offrent tabac, allumettes, dentelles, cartes postales, glapissent dans toutes les langues connues pour nous inciter à vider nos poches.

D'autres embarcations portent de maigres enfants nus, cuivrés, au demeurant assez laids. Ils sollicitent qu'on jette une pièce de deux sous dans la mer où, pour l'aller chercher, ils plongent. Ils la rapportent entre leurs dents. Encore que peu nouveau, l'exercice obtient son habituel succès. Voici maintenant une vingtaine de bateaux plats chargés de charbon. Couverts de poussière noire, les hommes qui les montent sont peu vêtus, mais de couleurs éclatantes : chemises rouges, mouchoirs vert pomme, noués sur les cheveux. En s'approchant de nous ils poussent de tels cris, font de si grands gestes, qu'on les pourrait croire venus à l'abordage. Pourquoi tant d'agitation ? Ces

diables, chargés d'enfourner le charbon dans nos soutes, sont payés aux pièces. Cela suscite leur rivalité et explique leur frénésie. Ils se mettent au travail sous le soleil qui commence à flamber. La poussière qui monte de ce combustible remué donne au grouillement des hommes, au balancement des barques, au glissement du charbon, aux êtres et aux choses en mouvement autour de notre bord, derrière le brouillard noir qui s'irise, un aspect tout à fait particulier.

Nous sommes autorisés à descendre. En quelques tours de moteur, la vedette automobile nous conduit à terre.

Nous passons sous une porte haute, voûtée, pratiquée dans le rempart, et nous voici dans une rue où l'ombre règne, où semble nous attendre une armée de ces ruffians qu'on trouve dans tous les ports de la Méditerranée, traîneurs de quais et de rues, à la quête des étrangers qu'ils mènent dans les magasins, les hôtels, les restaurants.

Ils parlent un prodigieux sabir où il y a de l'italien, de l'anglais, très peu de français.

Ce qui frappe dès l'abord, dans cette ville anglaise, où l'on rencontre quantité de marins de H. M. George V, c'est que les gens qui la peuplent n'ont rien de l'Anglais ; ils tiennent de l'Italien, de l'Arabe, de l'Espagnol, du Juif. Et cela fait une race grasse, lippue, au teint brouillé, fort peu séduisante.

Dans la rue, c'est un va-et-vient de marins, de fantassins, de cavaliers, de moines abrités sous des parasols verts, de nègres, de femmes coiffées de grandes capes noires baleinées que gonfle le vent, d'innombrables marmots et de chèvres rousses.

De curieuses voitures à deux roues chargées, jusqu'à une hauteur incroyable, de légumes et de fruits, aubergines, melons, pastèques, tomates, raisins, sont traînées par des ânes minuscules qui vont un train d'enfer.

L'odeur ? Crottin, crasse, ail et parmesan.

Casques en tête, lunettes noires aux yeux, nous parcourons la ville sur laquelle le soleil tombe en nappes de feu.

Restaurant anglais, prétentieux et sale. Fausse argenterie vert-de-grisée, serviettes gla-

cées, mais maculées de sauce, souvenir de repas précédents. Nous payons fort cher et subissons une perte au change de 10 %, même sur l'or ! Cependant, les journaux de France continuent d'affirmer avec sérénité que le billet français fait prime partout.

Dans la rue, nous sommes précédés, flanqués, suivis d'une cinquantaine de gosses dépenaillés, pieds nus, qui nous demandent l'inévitable « soldo ». Dans le demi-cent de jeunes Maltais qui nous escorte, seule une fillette sans doute italienne, aux cheveux coupés en rond, au ras des oreilles, est un peu jolie. Je suis harcelé, pour ma part, par un gnome bigle, édenté et un peu bossu, au sourire de vieille femme, qui implore :

— Signor, oun soldo, per mangiare.

La course continue rapide, car le temps nous presse.

Nous longeons des rues ombreuses où, sur le pas de chaque porte, une gaillarde accroupie, au type étrange, vêtue d'oripeaux aux couleurs éclatantes, les bras cerclés de bracelets barbares, veille et convie le passant, avec des gestes

non équivoques et des paroles qui le sont moins encore, à la fête d'amour...

Jeudi 26 août. — Depuis que nous avons quitté Marseille, le mal de mer et la nouveauté de la vie aidant, nous avons vécu dans une demi-inaction. Mais maintenant que la tempête s'est calmée, que nous approchons du terme de notre voyage, il faut songer à travailler, et tout le jour, dans l'air raréfié de la cale où règne une lourde, une suffocante chaleur, nous coltinons d'énormes caisses, rangeons des tonnes de denrées dans les armoires. Ceux de nous qui, au plus fort de la tourmente, n'ont pas bronché, vacillent, sentent le mal de mer étreindre leurs tempes.

Vendredi 27 août. — Nouveau travail à la cale, nouvelle suée, nouveaux vertiges. Je range cinq cent neuf paires de draps dans une armoire, dispose dans une autre du papier tue-mouche, des cartes à jouer, du savon denti-

frice, du savon à barbe, des cigarettes, que sais-je encore ?

Une voix annonce que Cythère est en vue. Alors, j'abandonne pour un instant mon travail. Avec une espèce de fièvre je monte sur le pont. Je veux voir l'île fabuleuse, le lieu d'élection des amants, la terre bienheureuse des ris, des baisers, des serments. Et j'aperçois un roc desséché, aride, brûlé par le soleil et que vient battre le flot écumant.

Les « embarqués » de Watteau ont dû être bien déçus, lorsqu'ils ont abordé en cette île de leur rêve...

Vendredi 27 août. — H. B..., le médecin chef m'a fait appeler pour m'annoncer mon affectation à la salle d'opérations. C'est peut-être le poste le plus rude du bord. C'est, en tout cas, celui où mes muscles et mes nerfs seront mis le plus brutalement à l'épreuve.

J'ai pour chef de service le docteur de M... Quarante-deux ans environ. Un galon. Légion d'honneur et croix de guerre. A fait campagne, comme médecin auxiliaire dans un régiment

d'infanterie, sur le front de France où il a été blessé.

Un grand charme — qu'il n'ignore point — une grande autorité — à laquelle il feint de ne point tenir — émanent de lui. Quand il donne ses instructions, il est net et précis, admet toutes les suggestions, toutes les discussions, semble même les encourager. Mais il tient avec ténacité à ses idées et finit par imposer sa volonté en souriant.

Et son sourire fait penser à celui d'une femme.

Car il est extrêmement féminin ce champion de boxe, doué d'une force peu commune que dissimulent de félines coquetteries, ce chirurgien révolutionnaire qui, tout jeune, secoua le joug de la Faculté, partit en guerre contre les pontifes et porta à quelques-uns des coups qu'ils n'ont pas oubliés...

Samedi 28 août. — Le commandant m'apprend que nous arriverons à Moudros cet après-midi. Nous passons à proximité d'îles

qui, toutes, ont cet aspect désolé que j'ai vu au cap Matapan, à Cythère.

Quatre heures : nous apercevons une terre et bientôt nous pénétrons dans une vaste baie où nous mouillons les ancres. Cette terre, c'est Lemnos, cette baie est celle de Moudros. Malgré mon ardent désir, je n'ai point le loisir de regarder ce qui nous entoure.

Nos majors sont pris de prurit opératoire.

— On peut nous envoyer des blessés d'un moment à l'autre, disent-ils.

Et nous nous employons à mettre tout en ordre. Au bout de deux heures de travail, nous nous apercevons que les instruments de chirurgie sont à fond de cale et qu'il ne saurait être question de les sortir ce soir.

... La nuit est venue... Je vais faire un tour sur le gaillard d'avant. La brise est douce. Il fait bon regarder autour de soi les montagnes qui limitent la baie, et se profilent sur l'écran de la nuit. On aperçoit çà et là, des feux — les camps, où il y a de la troupe.

Des projecteurs balaient le ciel de leurs

grandes ailes de lumière. Près de notre bord un bateau-hôpital anglais est ancré. Toutes ses lanternes rouges sont allumées, et ses croix-rouges, au lieu d'être peintes, comme les nôtres, et éclairées par des réflecteurs, sont constituées par des ampoules électriques rouges. Elles réfléchissent leurs lumières dans l'eau qui scintille...

Près de moi, une mandoline vibre. Un camarade chante. Comme une réponse à notre sérénade, un air de flûte vient du bateau anglais. On songe à quelque fête vénitienne...

Nous restons longtemps à respirer la douce nuit... puis nous nous décidons à regagner notre poste. Encore que tous les hublots en soient ouverts, il y fait une chaleur insupportable. On y halète. Mon corps, dans l'étuve, ruisselle. Au bout d'une heure, n'y tenant plus, je prends ma couverture et vais sur le pont à la recherche d'un coin pour dormir. Une très grande caisse qu'on a vidée l'après-midi, bée là. Je m'y glisse. J'y suis un peu en « chien de fusil », mais qu'importe ? Il fait frais ; je vois le ciel, les étoiles, et n'entends plus que le bruit

soyeux de la mer. Je pense à la France, à ceux que j'y ai laissés, et je glisse doucement au sommeil.

Dimanche 29 août. — Le soleil vient de se lever. De grandes bandes violettes et rouge vif strient le ciel tragiquement. Il fait frais ; une brise assez violente suscite des frissons irrités à la surface de la mer.

Nous ne commençons à travailler qu'à six heures. J'ai donc le temps de jeter un coup d'œil à la baie. De forme irrégulière, elle est limitée par une côte découpée, montagneuse. Aussi loin que la vue peut s'étendre, aucune trace de végétation. Pas un arbre, pas une touffe d'herbe. Un sol roux, brûlé et partout, partout, des tentes blanches. C'est là que vont stationner les troupes en attendant leur départ pour Gallipoli.

A gauche, on nous signale un camp de prisonniers. A la lorgnette, je discerne des gens vêtus de robes, coiffés de turbans ou de fez, qui grouillent confusément. Ailleurs, des chevaux attachés en ligne. Plus loin, des enceintes

de fil de fer. De grandes lettres blanches, fixées à des mâts, indiquent, sans doute, des emplacements d'unités britanniques.

Çà et là, de longues traînées jaunâtres souillent un moment l'azur du ciel : des autos militaires viennent de passer, soulevant derrière elles des nuages de poussière.

Je monte à la salle d'opérations. De nos sabords, nous embrassons un horizon plus vaste, nous voyons mieux la mer qui, maintenant, moutonne doucement sous le soleil éclatant. Je distingue l'église grecque de Moudros, quantité de navires de guerre disséminés dans la rade et que, tout à l'heure, de notre pont inférieur, je n'avais pu apercevoir.

Un sous-marin passe à dix mètres de notre bord. Autour de leur officier, les matelots sont assis sur la plate-forme. Ils saluent. Nous saluons. J'apprendrai tout à l'heure que la minuscule unité avait l'ordre d'essayer de passer dans la mer de Marmara, et qu'elle y partait lorsqu'elle nous frôla.

Or, ces jours derniers, trois sous-marins de

son type, qui avaient reçu la même mission ne sont pas revenus...

Visite du général Bailloud, visite de l'amiral Guépratte, inspections, explications, présentations.

Le travail d'aménagement continue avec intensité. Ce qu'on sort de la cale, ce qu'il faut ranger est inimaginable. Il y a de quoi coucher, habiller, nourrir, faire boire, fumer, jouer toute une ville. Et il est nécessaire, malgré un inévitable flottement, un inévitable énervement de chacun, que toutes choses trouvent leurs places. Pour se rendre compte de ce que peut être notre vie en ce moment, il faut se rappeler les joies d'un déménagement et les centupler.

Lundi 30 août. — Grâce au treuil, nous avons sorti notre matériel de chirurgie de la cale. Il y en a des montagnes. Travail fastidieux d'inventaire, de rangement dans un endroit, puis dans un autre, dans un ordre, puis dans un

ordre contraire. Après midi, nous ouvrons les boîtes de nickel du service de santé.

De M... manie (j'allais écrire caresse) bistouris, vilebrequins, pinces-gouges et cisailles. Il parle laparotomies, trépanations, etc..., avec une grâce et un amour qui m'épouvantent.

— Nous ferons bientôt vingt amputations par jour, dit-il.

Mardi 31 août. — Pour ranger le matériel chirurgical de la salle d'opérations, nous avons obtenu une cabine dont aucun major n'a voulu, en raison de la chaleur qui y règne. Elle est, en effet, toute proche des machines. J'y installe instruments, crins, catguts, drains et je me rends compte qu'en utilisant bien la place disponible, en ayant beaucoup d'ordre, je pourrai conserver la couchette placée sous le hublot, me faire un asile de cette fournaise. C'est la possibilité, sitôt le travail terminé, de me retirer pour écrire, lire, être seul. Cette cabine sera le refuge où je trouverai la solitude dont j'ai

besoin... et qui, certain soir, m'étreindra à la gorge, je le sais.

C'est ici, dans le silence, que je pourrai penser à tout ce que j'ai laissé derrière moi, lorsque j'ai voulu partir...

C'est ici que je m'enfermerai pour lire les chères lettres qui me viendront de France.

C'est ici, où personne ne violera ma pensée, ne sera témoin de mes gestes, que je pourrai laisser tomber le masque d'impassibilité que j'ai mis sur mon visage.

Jeudi 2 septembre. — Un transport français chargé de troupes a été torpillé à 10 milles de nous par un sous-marin allemand. Mauvais tir. Peu d'avaries. 40 tués seulement. Le bâtiment torpillé a pu regagner la baie par ses propres moyens.

Vendredi 3 septembre. — Nous faisons du charbon. Un bateau nous apporte le combustible dont nous avons besoin. Des prisonniers

turcs, qu'on amène en pinasse, vont travailler à l'enfourner dans les gueules métalliques ouvertes au flanc de notre navire. Les pauvres gens ! Ils sont en loques. Vêtements déchirés, souliers rattachés avec des cordes. Tout le jour, ils jetteront la houille à pleines pelletées dans les soutes et la poussière se collant sur leur peau ruisselante les transformera bientôt en nègres.

Il est clair qu'aucun d'eux n'a compris quoi que ce soit au grand drame où il fut acteur, voici quelques semaines. Leur air de tristesse m'inspire une profonde pitié. Je leur passe des cigarettes, quelques tranches de viande qui restent de notre repas...

Samedi 4 septembre. — Nous continuons, maintenant que la cale est débarrassée, à aménager le bateau et nous nous transformons tour à tour en serruriers, en menuisiers, en peintres. A la salle d'opérations, vingt infirmiers ou hommes du bord scient, rabotent, soudent des tuyaux, montent des chaudières.

Dimanche 5 septembre. — Nous avons aujourd'hui l'autorisation de descendre à terre, en deux bordées. J'opte pour la seconde, de quatre à sept. Bien que le paysage qui nous entoure offre peu d'attraits, j'éprouve une grande joie à marcher sur un terrain solide. Et puis, il me semble que, derrière ces côtes abruptes et désolées, derrière ces rangées de tentes, il doit y avoir quelque chose de nouveau. A quatre heures, vêtu de kaki, casque en tête, lunette aux yeux, je prends place avec mes camarades sur la pinasse qui nous amène à un petit ponton, non loin d'un hôpital de campagne. Quelques baraques de bois, quelques tentes abritent des blessés. Des majors, des infirmiers vont et viennent. Malgré la chaleur qui, d'un ciel férocement bleu, tombe sur nous, nous nous enfonçons vers l'intérieur.

Quel pays ! La tristesse de son aspect, devinée du bateau, n'est pas un mirage. Il est encore plus laid, plus lamentable, plus déshérité que je ne le supposais. Les lignes de la côte rosée, au delà de la mer bleue, ont une certaine beauté, à telles heures du jour ou du crépus-

cule ; mais, quelle désolation pèse sur cette terre !...

Une vaste plaine à peine ondulée, couverte d'une épaisse couche de poussière, non plus rose, mais jaunâtre, qui s'élève sous nos pas, et dans laquelle rien ne pousse, pas même le chardon. Et partout, partout, malgré les fourneaux ronds en pierre qu'on a construits pour brûler les détritus de l'armée vivant ici depuis des mois, — détritus de toute nature : papier, paille, os, charognes — partout des mouches qui nous poursuivent, nous entourent de leur essaim bruissant, se posent obstinément sur nos paupières, nos narines et nos lèvres...

De loin en loin, de minuscules carrés où l'on cultive du coton, des tomates, des aubergines.

Et la poussière, la poussière toujours et partout !

Autour d'une noria, un cheval tourne mélancoliquement pour faire monter l'eau. Pas d'habitants. Quelques soldats français nous croisent et nous indiquent, dans le lointain, un petit village vers lequel nous pressons le pas.

Encore des soldats, mais montés. Assis sans bride ni selle sur une mule, très loin de l'encolure, à la manière des écuyers de cirque, ils vont à grande allure, un peu farauds, conduire chacun cinq ou six mulets à l'abreuvoir. Jamais je n'ai vu bêtes aussi dociles que ces mulets. Sans qu'on ait besoin de s'occuper d'eux, ils suivent la femelle qui galope en avant. Les uns vont boire, les autres en reviennent et ce va-et-vient prend un air de carrousel.

Après avoir beaucoup marché, nous arrivons au village. C'est Lichna. Il est bien à l'image du terroir qui l'entoure. De pauvres maisons sans style, en pierres sèches, non taillées, posées les unes sur les autres sans mortier. Et tout cela à demi ruiné : portes disjointes, toits crevés, murs effrités...

Quels hommes peuvent se résigner à vivre en ce pays qui ne fournit rien, à habiter ces misérables abris à l'intérieur desquels c'est le dénuement, la saleté ?

En voici qui errent à travers les rues désertes où quelques fantassins sont de faction. Vêtus d'une chemise sale, le chef couvert d'un feutre

grisâtre en forme de chapeau de brigand, jambes nues, ils portent la culotte courte et sont chaussés d'une sorte de sabot-babouche en cuir, à bout très pointu, et terminé par un petit pompon de laine.

Les jeunes ressemblent à Moréas du temps qu'il était symboliste... et aux marchands de nougat de la fête de Neuilly, moins l'air avantageux qu'ils ont à l'ordinaire.

Ils sont tristes comme leur pays, misérables comme leurs maisons. Les vieux sont les mendiants les plus lugubres, les plus dépenaillés que j'aie vus. Tous tripotent un chapelet de verre en marchant d'un air résigné. Que font-ils, de quoi vivent-ils ? quelles peuvent être leurs pensées ?

Les rues sont à peu près désertes. Outre ces mélancoliques et désœuvrés promeneurs, voici de maigres enfants farouches et loqueteux.

Des essaims de mouches se posent en paquets autour de leurs yeux purulents, sur les croûtes de leurs crânes et de leurs visages malsains. Dès qu'ils nous aperçoivent, ils rentrent précipitamment dans les maisons.

Nous avançons, et, tout d'un coup, au détour d'une rue, une scène charmante me paie de ma course dans la plaine poussiéreuse et désolée : dans la zone d'ombre projetée par un mur sept ou huit femmes vêtues de toile blanche, bleue, rouge, coiffées de voiles blancs qui barrent leurs fronts, retombent sur leurs nuques et leurs épaules vont en file, la cruche sur l'épaule, vers la prochaine fontaine. Cette cruche, à une seule anse, est exactement l'amphore antique, et ces formes féminines inscrivent sur le mur une frise que je n'oublierai point...

Je suis la théorie : la plus jeune du groupe qui s'était plusieurs fois retournée sur moi et avait raconté à ses compagnes des choses si drôles que celles-ci avaient éclaté d'un rire pas très bienveillant, m'interpelle... en anglais. Où, quand, comment, cette enfant du village le plus abandonné a-t-elle appris cette langue ? Malgré les rires de ces canéphores, je les ai suivies, sous un petit hangar sans caractère, jusqu'à la fontaine, d'ailleurs assez banale. Mais elle empruntait un aspect très inattendu à ce fait que les fantassins du cantonnement y

venaient, eux aussi, faire provision d'eau. Et le voisinage de nos guerriers d'occident avec ces Orientales, ne laissait pas d'être assez savoureux.

Nous rentrons à l'intérieur du village et débouchons sur la place.

Elle offre aux regards une église sans style, carrée, basse, au toit pointu. La porte est close. Coiffé d'une toque cylindrique de laquelle tombent de longues mèches grises, le pope boit paisiblement son mastic à la terrasse d'un des trois cafés qui, avec une infâme cantine, représentent tout le négoce de l'endroit. Nous imitons ce saint homme. Nez crochu, barbe de prophète, yeux ronds ardents, il a la tête la plus caractéristiquement juive qui se puisse concevoir. L'heure de l'office du soir venue, il va vers son église dont il ouvre lui-même la porte.

C'est un étroit vaisseau rectangulaire dont la voûte est constituée par des poutres carrées, peintes et enluminées dans le style byzantin. Des oriflammes, des tableaux, des icônes très ornées décorent l'humble église au fond de la-

quelle le vieux pope, seul, sans qu'un fidèle soit présent, lit à voix haute les prières dans un gros livre posé sur un pupitre de bois. De temps en temps, il coule de furieux regards vers les barbares que nous sommes.

Quand nous sortons de l'église, le moment est venu de regagner notre flottante caserne. Et nous reprenons la route suivie à l'aller. Le soir qui tombe confère à la plaine désolée je ne sais quel charme étrange. La poussière est rose sous le ciel rose. Ces quelques ânes, ces quelques moutons qu'on a sortis, que cherchent-ils à terre, puisque rien ne pousse ici ? Au cou des moutons, les cloches tintent. La mer vers laquelle nous marchons, semble une grande nappe d'étain en fusion. Au ciel, des traînées violettes, sur un fond rose qui rougit peu à peu. Quand nous arrivons au ponton, c'est presque la nuit.

Nous ne voyons aucun de nos camarades. Cela nous surprend et nous demandons à une sentinelle qui est là, l'arme au pied, si elle n'a pas aperçu une pinasse montée par des soldats. Elle nous la montre qui file, sur le miroir som-

bre de la mer, vers notre bateau ancré au milieu de la baie. Comme nos montres accusent sept heures moins dix, qu'on nous avait donné rendez-vous à sept heures, nous ne nous frappons pas : nos camarades restés à proximité du rivage ont eu assez de ce séjour enchanteur et se sont fait conduire à bord avant le moment fixé. On viendra nous reprendre.

Le soir est tombé tout à fait sur la baie et les montagnes qui la cernent. La mer est maintenant couleur de cuivre. Il ne reste plus au ciel que quelques teintes mourantes. Les étoiles s'allument. A bord des bateaux de commerce et des navires hôpitaux, les feux brillent. Les unités de guerre gardent les leurs éteints... Seules les lampes à signaux clignotent au haut des mâts. Le nez sur un petit paquet de basilic qu'un vieux Grec est allé cueillir tout à l'heure dans son enclos et m'a offert avec un sourire, je regarde cette grande baie tragique que bientôt nous quitterons pour aller plus loin, vers quelle destinée ?...

L'heure fuit. On relève la sentinelle. Nous commençons à nous inquiéter. Si nous avions

manqué le départ ? Si nous étions obligés de passer la nuit à terre ? Nous serions sûrement ramassés par une patrouille et quelles conséquences pour nous, quel souci pour le médecin chef ! Car ici, on ne plaisante pas. Nous fouillons ardemment la nuit, dans la direction de notre bord et, après de longues minutes d'attente nous distinguons enfin notre pinasse au ras de l'eau. Sauvés ! Nous y montons, mais les deux matelots, au lieu de nous ramener immédiatement, décident d'aller conduire à Moudros deux artilleurs venus aujourd'hui faire des travaux de plomberie à bord. Et nous filons à plein moteur à travers la baie. Nos deux matelots sont ivres. Chacun prétend être seul à connaître le chemin. Ils se disputent la barre, discutent interminablement, risquent vingt fois de nous écraser sur les hélices des croiseurs à l'ancre ou de nous faire chavirer en allant donner contre une bouée. Comme ils ont négligé d'allumer les feux réglementaires, qu'il souffle un vent d'une violence extrême, qu'il serait impossible, si un navire de guerre nous faisait sommation, de nous

arrêter, d'entendre quoi que ce soit, nous risquons que les hommes de garde tirent sur nous.

Ma touffe de basilic embaume. Je regarde les grands monstres dévastateurs assoupis à la surface de cette mer d'ardoise sombre. Nos matelots continuent à s'injurier, à se montrer les points les plus divers de la baie qu'ils affirment tour à tour être Moudros. Je ne les écoute pas... Si mes yeux sont fixés sur tout ce qui m'entoure, mon esprit est loin, très loin d'ici...

La pinasse vient d'aborder à un ponton. Ce n'est pas Moudros ! Nouvelle discussion. Les matelots vont-ils se battre ? Non, ils sont du Midi et peuvent, par conséquent, échanger les plus infâmes injures, se faire les pires menaces sans que cela tire à conséquence. Nous repartons vers un autre point. Trois fois nous abordons en des lieux qui n'ont rien de commun avec celui où nous allons. Enfin, nous voici le long d'un petit warf éclairé par un seul fanal, derrière lequel, dans la nuit, nous discernons un grouillement d'hommes et de bêtes,

un amoncellement de ballots et de caisses, c'est Moudros !

Les artilleurs nous quittent, nous traversons à nouveau toute la baie et à dix heures nous arrivons à bord.

Lundi 6 septembre. — Nous devions partir ce matin pour le cap Hellès, mais hier soir, on nous a donné l'ordre de peindre en vert la bande de notre bateau qui, précédemment de cette couleur, était devenue rouge à Marseille sur un autre ordre. Nous avions alors perdu vingt-quatre heures à nous escrimer du pinceau. Nous allons en perdre encore vingt-quatre pour la ramener à sa teinte primitive. Le malheur est que nous n'avons point de peinture couleur espérance. Dès l'aube, le médecin chef court la rade à bord de la pinasse, visite tous les bâtiments et finit enfin par trouver ce dont il a besoin. On met à l'eau les embarcations. Médecins auxiliaires et infirmiers y prenons place. Armés de brosses fixées au bout de longs manches, nous barbouillons toute la jour-

née sous le soleil torride. Nous réussissons à mettre un peu de vert sur la bande, mais beaucoup plus sur nos vêtements, nos casques, nos mains, nos visages. Le soir venu, nous remontons, recrus de fatigue, ignobles, et furieux.

Du reste, rien ne prouve que, dans huit jours, nous ne « tournerons » pas une nouvelle partie de ce que mes camarades appellent « le cinéma en couleur ».

Mercredi 8 septembre. — Ce matin, à cinq heures, nous avons levé l'ancre et, vers dix heures, nous sommes arrivés, après un voyage qui fut un glissement doux sur l'eau lumineuse, à l'entrée des Dardanelles. Nous sommes tout près de la terre. A gauche, c'est Sed-ul-Bahr ; à droite, l'Asie. La côte d'Europe où se trouve Sed-ul-Bahr, se présente à nos yeux comme une falaise blanche, aveuglément blanche sous le ciel éclatant. Les bombardements successifs qu'elle a subis, lors du débarquement, l'ont complètement dévastée, déchiquetée.

Elle est occupée par des troupes dont on voit les tentes, les hôpitaux de campagne. Il y règne un grand mouvement. Nous discernons très nettement, au ras de la mer, l'épave du *River-Clyde.* Beaucoup de bâtiments de guerre : cuirassés, croiseurs, torpilleurs.

La côte d'Asie que nous avons à droite est rousse, d'un roux rappelant celui des terres qui environnent la baie de Moudros. Elle est nue comme celle d'Europe. Hormis quelques bouquets d'arbres, çà et là, aucune végétation. Nul mouvement. Dans le lointain, elle apparaît très montagneuse, boisée et baignée d'une jolie lumière violette.

La plaine désolée qui précède ces montagnes est celle de Troie, la Troie d'Andromaque et d'Hector et ce petit monticule qu'on me désigne, c'est le tombeau d'Achille.

Devant nous, les deux côtes semblent se toucher, c'est l'entrée du détroit. De temps en temps, nous entendons le canon et voyons, soit en Europe, soit en Asie, monter de grandes colonnes de fumée et de poussière à l'endroit où éclatent les obus.

Nous sommes trop proches de la terre. Une erreur de tir pourrait envoyer au fond notre bateau avant qu'il ait fonctionné. Aussi reculons-nous à deux kilomètres.

Dès que nous sommes ancrés au point où nous séjournerons maintenant — combien de temps ? — le médecin chef descend à terre pour faire les visites officielles et notifier que nous sommes prêts à fonctionner...

Nous recevrons les blessés deux fois par jour : un remorqueur nous les amènera le matin à dix heures et le soir à six. Le premier arrivage aura lieu demain matin. Enfin !

Quand les blessés seront là, il y aura certes du travail, de longues et rudes journées et des nuits sans sommeil. Mais c'en sera fini du désordre, des tiraillements à droite et à gauche, du rebondissement continuel d'un point à un autre !

Jeudi 9 septembre. — Nous nous sommes levés dès l'aube. La salle d'opérations est reluisante. Tout est paré. Chirurgiens, infirmiers,

infirmières sont prêts. La cloche qui annonce le remorqueur retentit. On se précipite de partout à la rencontre des premiers blessés. Ils sont trois !

On les transborde et bientôt l'ascenseur nous les amène : un petit zouave qui a eu le bras cassé par un crapouillot, deux fantassins dont l'un a le genou fracassé et l'autre les deux fesses traversées par une balle.

Chloroforme, opérations, pansement.

Le soir, c'est plus émouvant : un pauvre bougre du Nord dont le visage est en bouillie et dont les yeux sont crevés arrive le premier. Il hurle, il sanglote pendant qu'on enlève son pansement. Et quelle épouvantable odeur il dégage ! Un nègre dont la cuisse est en lambeaux lui succède. Lui aussi souffre cruellement pendant qu'on arrache les bandes souillées qui recouvrent sa blessure. En dehors des médecins vraiment très doux, très gentils avec les blessés à qui ils prodiguent les paroles les plus fraternellement encourageantes, il y a si peu de tendresse autour d'eux, que je prends le pauvre noir dans mes bras pour l'assister. Je suis pen-

ché sur la table. Sa tête repose sur ma poitrine. Il continue à hurler. De grosses larmes roulent dans ses yeux. Je le plains, je le cajole, je le berce. A un moment je lui dis qu'il est un beau garçon !

Alors, il a un joli sourire, étend les bras, m'embrasse. Je suis vraiment très ému. Je puis même dire que peu de choses m'ont causé plus d'émotion que le geste de ce pauvre sauvage se raccrochant à moi dans sa détresse.

Vendredi 10 septembre. — Beaucoup de blessés aujourd'hui au remorqueur de dix heures et cet après-midi, tout ce qu'on peut imaginer, je crois, comme opérations. Alors qu'on amputait un bras sur une table, on pratiquait une laparotomie sur une autre et une trépanation sur la troisième. Je n'ai pas asisté à l'amputation mais à la laparotomie. Elle fut faite par de M... souriant, précis, d'une habileté splendide.

Il commença par une incision de la cage thoracique où la balle avait pénétré. Rien. Alors, incision de l'abdomen depuis le diaphragme

jusqu'au pubis. Mise à l'air de l'estomac traversé deux fois, double suture ; mise à l'air de l'intestin grêle, du gros intestin : une heure et demie de chloroforme.

Le soir, après dîner, nouvelle séance. Le premier patient qui arrive à la tête enveloppée de bandes souillées. Il est bas, très bas. On le met avec des précautions infinies sur la table. On découvre son crâne, on le rase, on l'endort et de M... lui fait l'incision. Le petit médecin auxiliaire qui donne le chloroforme enlève la compresse, fait un signe — c'est fini !

Et c'est un cadavre que nous ramenons à l'ascenseur !

Il faut se raidir, ne pas vouloir penser que, quelque part, en France, il y a, actuellement, une mère sans fils, une femme sans mari, et des enfants sans père, pour continuer la besogne, accueillir d'un sourire ceux qui vont monter, et plaisanter avec eux, afin de ne pas les affoler pendant qu'on les lie sur la table que, tout à l'heure, ils ensanglanteront.

Voici un pauvre petit maréchal des logis d'artillerie. Il a un trac fou en pénétrant dans

cette salle éclatante de lumière, pleine de monde. Et il souffre !

— Mon ventre, mon ventre ! crie-t-il.

H. B..., le médecin-chef qui va l'opérer lui parle gentiment, lui déclare qu'il a l'appendicite et qu'en cinq minutes, tout sera fini. En vérité, le malheureux se promène depuis dix jours avec la typhoïde et l'ignore. Il a fait aujourd'hui une perforation. On l'endort, on l'opère, on le dépose dans l'ascenseur. C'est le dernier de la soirée.

Quand je regagne ma cabine, où un rat familier s'ébat, il est minuit et demi. Depuis cinq heures, ce matin, c'est une bonne journée !

Samedi 11 septembre. — Dès que j'ai une minute à moi, je vais faire visite à nos blessés. C'est touchant la façon dont le petit zouave au bras cassé m'a reçu.

Et le nègre ! Il rit comme un bébé, me serre la main, répète : « Camaradé, camaradé. »

Mais, quand je me suis approché du lit du dernier opéré d'hier soir, j'ai constaté que le

drap était tiré sur son visage... Alors, j'ai compris et me suis éloigné...

... Le soir, dans ma cabine, quand j'entends le bruit monotone de la mer qui bat le flanc du bateau, tout près, tout près de moi, et que je me dis, qu'au moment précis où j'écris, un pauvre homme au corps meurtri vient d'y être immergé, cousu dans un sac, que le courant l'entraîne, je pense à celles qui l'aiment, qui ne savent encore rien... et qui n'auront eu ni son dernier sourire, ni son dernier regard, ni la dernière étreinte de ses doigts...

Dimanche 12 septembre. — Ai-je parlé du canon ? J'écris ces notes si vite, le soir, après la journée exténuante, que je ne sais plus...

Tout le jour, alors que nous opérons, nous entendons les pièces de terre et de marine tirer par-dessus nous. Les unes, les nôtres, sur la côte d'Asie ; les autres sur la côte d'Europe. Quand nous en avons le temps, nous nous mettons aux sabords. Nous voyons s'élever de grands nuages de fumée et de poussière : ce

sont les points de chute des obus. Quelques-uns passent si près de nous que nous les entendons siffler.

La nuit, sur la côte et sur la mer, on voit très nettement la lueur sortir de la gueule du canon.

... Avant la reprise du travail, vers une heure, j'étais accoudé sur le bastingage...

Un temps admirable, une mer d'un bleu profond, strié de petites, de toutes petites vagues, crêtées de blanc. Blanche sur le bleu de la mer et celui du ciel, la côte d'Europe se découpait crûment. La côte d'Asie, toute rose au premier plan, violette au second, déroulait sous nos yeux ses lignes souples.

Tout à coup, ce fut un branle-bas à bord. Chacun s'agitait brandissant des lorgnettes, fouillant l'horizon. Moi qui, penché sur cette coupe de lumière, de clarté, d'harmonie, pensais à des choses douces et un peu tristes, je m'enquis des raisons qui suscitaient ce trouble. On me signala un cuirassé, au lointain. Il grandit, devint très nettement perceptible et alla prendre position. Sept ou huit torpilleurs

qui l'accompagnaient montèrent la faction autour de lui contre les sous-marins. Un avion évolua au-dessus du détroit.

Une détonation formidable retentit, ébranla l'air et l'eau. Notre bateau oscilla sur sa quille. D'autres détonations éclatèrent : de toutes ses pièces, le monstre cracha l'acier et nous vîmes s'élever d'énormes nuages de fumée d'un point de la côte d'Asie.

— Ravissant !... Ravissant ! clama une voix féminine.

Je tournai la tête. Rouge de plaisir, une infirmière applaudissait !...

— Ravissant !... Ravissant !

Des blessés en promenade sur le pont, des hommes qui ont vu le feu, dont les projectiles ennemis ont meurtri la chair regardaient avec surprise cette frénétique amazone...

Le cuirassé vira de bord, fit feu de ses pièces qui n'avaient point tiré et repartit entouré de son escorte de torpilleurs (1).

(1) Bombardement d'Erenkeui.

Lundi 13 septembre. — Nous avons parfois, parmi nos blessés, des numéros de choix. Ce soir, après dîner, l'ascenseur nous apporta un Parisien malingre et rachitique, candidat à la trépanation. Amusé par son accent, de M... qui devait l'opérer lui demanda où il habitait.

— Rue Philippe-de-Girard.

Une infirmière, Parisienne elle aussi, affirma qu'elle connaissait très bien cette rue et désigna un quartier élégant. Le blessé la regarda avec un air d'indescriptible mépris et lui dit simplement :

— Non, mais des fois ! Vous vous figurez peut-être que je suis un feignant pour habiter par là. Regardez ma gueule et vous verrez si je ne suis pas de la Chapelle.

De M... assit son client sur une chaise, lui expliqua qu'il ne lui donnerait pas de chloroforme, mais lui ferait des piqûres de cocaïne, afin d'insensibiliser le cuir chevelu où il allait pratiquer une petite incision. En réalité, il s'agissait d'un défoncement très caractérisé de la boîte cranienne.

— Tu n'auras pas peur, tu me le promets ?

— Monsieur le major, je me fous de tout. J'ai été endormi quatre fois, alors, vous voyez...

— Tu es un bon petit, se contenta de dire de M... et j'ai confiance en toi. Tu vas voir que ça ira très bien.

Et l'on commence.

Ça va très bien, en effet, pendant les piqûres. L'homme de la Chapelle pousse de petits cris, jure un peu, assure qu'il en a vu d'autres. On incise. Le vilebrequin entre dans le crâne ensanglanté.

— Ah la, la ! Nicolas ! clame le client qui se raidit.

La pince-gouge mord le bord de l'ouverture pratiquée ; l'opérateur pèse ; des morceaux de crâne craquent, tombent sur le plateau.

— Vous êtes un dégoûtant ! hurle le Parisien.

— C'est ça, engueule-moi, mon vieux, je le mérite, dit de M..., engueule-moi bien, mais ne bouge pas, je t'en supplie.

Et il continue à forer. Alors dans le silence :

— Ah ! mince alors ! Si jamais on m'avait dit

qu'on prendrait ma tête pour un tonneau de vin !...

On rit. Le patient s'énerve :

— Ça n'est pas bientôt fini, nom de Dieu ?

— Si, encore une minute.

— Oui, oui, une minute de perruquier.

C'est le dernier mot, vraiment très bien dans son inconscience, adressé par l'homme de la Chapelle au grand spécialiste du crâne qui sourit gentiment de s'entendre appeler perruquier, fait ses points de suture, panse son malade, et va le coucher en lui racontant des histoires.

Mardi 14 septembre. — Si la qualité de l'atmosphère est incomparable pendant le jour, si la lumière, sur la mer et la côte, a une intensité et une douceur que je ne concevais point possibles, si la transparence de l'air est telle que, sans verre, mes yeux de myope discernent avec enchantement, les points les plus éloignés de l'horizon et qui paraissent tout proches, que dire des fins de jour et de leur poudroiement rose sur les montagnes, des couchers de soleil

violents et harmonieux à la fois, et surtout des nuits, des belles nuits orientales, comme celle dont nous jouissons ce soir ?

Tout à l'heure, je suis entré dans ma cabine pour y prendre un gilet de laine, car l'air fraîchissait et je frissonnais sous ma blouse de toile. Mon hublot était ouvert et ma cabine toute baignée de clarté lunaire. Je me suis mis à genoux sur ma couchette et longuement j'ai regardé la mer.

Dans tout le secteur que je pouvais embrasser, aucun bâtiment. Au loin, devant moi, la côte d'Asie, toute noire, semblait donner naissance à un vaste fleuve nacré, bleuté, frémissant, scintillant, qui sous mes yeux venait battre les flancs de notre bateau. C'était la lune que je ne pouvais voir, parce que trop haute dans le ciel pour s'inscrire dans mon hublot, et dont la clarté s'allongeait au ras des flots.

Je restai longtemps à jouir de cette féerie, à penser à d'autres nuits lunaires, vécues sous notre ciel d'Occident...

Je me secouai enfin et allai travailler, le remorqueur de six heures nous ayant amené

quelques blessés qui demandaient à être opérés d'urgence : une laparotomie, une double suture de la vessie, et plusieurs pansements sérieux. Le dernier qui fut appelé par le téléphone fut un nègre répondant au nom de Printemps.

Etre nègre et s'appeler Printemps ! Pauvre petit Printemps ! Lorsqu'il arriva dans la salle d'opérations et que j'abaissai le drap ramené sur sa tête pour qu'il ne prît point froid, j'aperçus un charmant visage, un peu allongé, bronzé plutôt que noir. De très beaux yeux en amande s'épouvantaient à voir tant de lumière et tant de monde. Et une plainte sans fin sortait de sa bouche. Quand nous le découvrîmes tout à fait, nous vîmes qu'il était amputé du bras droit et que sa jambe gauche était bandée depuis l'aine jusqu'à la cheville. Quelles souffrances il endura pendant qu'on retira son pansement !

On l'endormit et l'on pratiqua quatre incisions à sa jambe pour en extraire les projectiles.

Lorsque, vers onze heures, je sortis sur le

pont, un peu ivre de chloroforme, je regardai encore la belle nuit, la lune au contour précis, les étoiles brillantes sur le ciel sombre, la mer étincelante.

Et le canon qui, depuis quelques heures, s'était tu, viola, une fois de plus, l'harmonie sacrée de la nature.

Mercredi 15 septembre. — Le général Bailloud est venu aujourd'hui remettre la médaille militaire à F..., un de nos blessés dont le visage est éclaté comme une grenade trop mûre et les yeux sont perdus. En passant près de son lit, cet après-midi, j'ai vu le ruban jaune liséré de vert épinglé à son chevet. Des infirmières s'empressaient autour de lui.

— Tu es content, hein, tu as ta médaille ! Et puis, il t'a embrassé le général. Tu es content, mon petit ?

Le « petit », qui est un gigantesque mineur du Nord, est assis sur son lit. De ses grosses mains noueuses il tripote ses genoux remontés

et, de sa gorge, sort de temps en temps un faible : « Han ! han ! »

Mon Dieu, que cet homme a l'air content, en effet ! Et comme il serait difficile s'il ne l'était pas ! Et comme, en toutes circonstances, ces femmes ont le don de trouver le mot convenable, allant au cœur de l'homme qui souffre !

Ce soir, nouvelle immersion. Il y a eu deux décès dans la journée, mais comme les deux infirmiers qui procèdent à la cérémonie reçoivent, chaque fois, une bouteille de vin et que, très judicieusement, ils ont compris qu'on ne leur en donnerait pas davantage, s'ils faisaient plusieurs immersions le même jour, ils ont conservé un mort pour demain — afin de pouvoir trinquer deux soirs de suite. Eux-mêmes m'ont expliqué la « combine ».

Sans s'en douter, ces aimables garçons sont des fossoyeurs de Shakespeare !

Jeudi 16 septembre. — Notre petit Printemps va mal, très mal ! Ce matin, au pansement, j'ai bien cru qu'il allait mourir, et ce

soir, au moment d'aller me coucher, j'ai été prendre de ses nouvelles. Il était dans le coma. Certainement il ne passera pas la nuit.

Vendredi 17 septembre. — Les craintes que je nourrissais à l'égard de Printemps se sont réalisées. Il est mort quelques minutes avant le jour. Son pauvre corps mutilé a été placé sur un brancard, recouvert d'un drap blanc, mis dans l'ascenseur, et monté jusqu'à la salle d'opérations qu'il a traversée pour être conduit à la chapelle située sur notre pont, tout à l'arrière. Quand on l'a passé devant moi, j'étais pieds nus, balai-brosse en mains, et je lavais la salle. A la suite des deux porteurs, je m'engageai sur le pont. La pluie y ruisselait. Un vent rageur le balayait. Les deux infirmiers, le brancard, le mort, étaient secoués, bousculés, boxés par la tempête. Les tabliers blancs et le drap voltigeaient, claquaient sous le souffle cruel. Deux ou trois fois, il me fallut prendre le drap, le replacer sur le visage de bronze clair, aux

beaux yeux allongés, clos pour jamais, le glisser sous les épaules pour le maintenir.

Enfin, on arriva à la chapelle. Le brancard y fut déposé, on le recouvrit d'un drapeau tricolore, et je m'en fus reprendre mon nettoyage.

... Ce soir à huit heures et demie, on immergea Printemps. Comme j'étais libre, qu'il n'y avait pas d'opérations, j'ai accompagné les deux infirmiers qui, dans la journée, avaient cousu le corps du petit nègre dans un sac de toile, semblable à ceux dont on se sert pour le blé ou les pommes de terre. Ils ont pris le brancard, ont descendu avec lui un étroit escalier très roide où ils trébuchaient à chaque marche pour atteindre le pont de la coupée.

Le temps s'était tout à fait remis au beau. Il faisait une nuit admirable. Le courant rapide, charriait, le long de nos flancs, des paillettes d'argent que laissait tomber la lune.

De temps en temps, le canon tonnait. Sur la coupée, très éclairée, l'adjudant, deux ou trois majors, la marquise de C... qui, vraiment donne le plus bel exemple de courage, de bonté agissante et d'activité. Penchées sur le bastin-

gage, dans l'attitude de la prière ou de la méditation, quelques infirmières et les religieuses. Beaucoup pleuraient.

La présence de ces femmes vêtues de blanc, accoudées, le front dans les mains, sous la lumière violente, au-dessus de cette mer au courant rapide, me causa une grande émotion.

Les deux porteurs arrivèrent à l'escalier avec leur brancard, prirent le sac chacun par un bout — il était flasque, incurvé — et descendirent marche à marche, jusqu'au niveau de l'eau où ils le laissèrent glisser.

Et le courant qui l'emporta — sans doute très loin — continua de rouler ses paillettes d'argent le long de notre flanc...

Je songe à ce que serait ma douleur s'il me fallait voir jeter ainsi à la mer un être que j'aime et je songe aussi à la pauvre négresse — pourquoi ne pas prêter à Madame Printemps des sentiments semblables à ceux de nos femmes ? — qui, dans quelques mois, apprendra brutalement que son homme n'est plus, et que son être dispersé roule dans la mer orientale.

Samedi 18 septembre. — Je regardais, ce matin, le livre des observations chirurgicales et j'y trouvais, à quelques pages de distance, ces trois noms de nègres : Socrate, Aglaé, Printemps !

... Depuis quelques jours, nous savions que nous devions aller à Salonique pour faire du charbon.

Aujourd'hui, nous avons reçu l'ordre d'appareiller samedi prochain... et de peindre en rouge notre bande verte ! Cette plaisanterie est tellement forte qu'on décide de partir avec la bande verte. On verra bien !...

En attendant, nous nous apprêtons à évacuer ceux de nos blessés dont l'état le permet. Nous nous avançons très près de terre, de façon à nous mettre à la hauteur d'un autre bateau-hôpital mouillé sous la falaise de Sed-ul-Bahr et le remorqueur vient nous accoster. Cinquante blessés noirs et blancs, fantassins, zouaves, artilleurs, les uns à pied, les autres sur des brancards et que nous avons tous vus, nus, sur nos tables métalliques, sont maintenant vêtus de leurs tenues militaires, fripées, déteintes,

tachées, rendues ignobles par la désinfection. Quelques-uns partent avec indifférence. Ils se laissent emporter sans manifester aucune émotion. Mais les autres ! Avec quelle tendre reconnaissance ils tendent les mains vers nous, quels jolis sourires ils nous adressent avant de nous quitter.

Cette première évacuation, nous cause d'ailleurs à tous, une réelle tristesse ; nous étions habitués déjà à ces visages, nous savions de quoi souffraient ces hommes, dont presque tous sont encore des enfants, et comment il les fallait traiter pour qu'ils prissent leur mal en patience.

Les voilà partis ! Et ce soir, lorsque j'irai faire un tour dans les salles, je ne verrai plus ce petit armurier bordelais au fort accent, au sourire de fille, qui, pendant le pansement, exigeait le bras nu de son infirmière pour y mettre sensuellement sa joue imberbe ; ni ce zouave algérien, mon premier patient, dont j'ai tenu le bras brisé alors qu'on le lui réduisait, et avec qui, chaque jour, quand j'en avais le temps, j'allais bavarder ; ni ce Tunisien lo-

quace et farceur, aux deux fesses traversées, qui parlait de sa « blessoure » et trouvait le moyen, chaque fois qu'il me voyait, de m' « avoir » de trois ou quatre cigarettes.

Mon pauvre nègre, Koulibali, qui m'embrassa quand je l'appelai « beau garçon », qui, tous les soirs, s'arrangeait, bien que ne parlant point le français, pour me faire appeler par l'un des infirmiers de sa salle, afin que j'aille lui dire bonjour, lui aussi s'en va.

Et voici Aglaé, le petit Martiniquais qui porte sur son bras ce tatouage : « J'ai pensé à ma Dédé. »

De M... l'a trépané dimanche matin. Aujourd'hui, jeudi, il est debout, souriant, un peu dolent encore certes, mais valide, sur le pont du remorqueur, auprès de ses camarades !

On leur jette des paquets de cigarettes. Le torpilleur largue ses amarres et file emportant nos premiers blessés vers la *Bretagne* qui les ramènera en France, où ils passeront leur temps de convalescence.

Et la guerre les reprendra ! Et nous ne saurons jamais si elle les a épargnés ou si, se

riant cruellement de nos soins, de nos efforts, de notre tendre sollicitude, elle ne les a pas couchés pour jamais dans une fosse hâtivement creusée, ou fait glisser, par quelque froide nuit, dans une mer lointaine.

Samedi 25 septembre. — Nous avons reçu l'ordre, ce matin, à dix heures, de partir pour Moudros.

Hier, en effet, l'officier d'ordonnance du général Bailloud a annoncé que la Grèce, la Roumanie, la Bulgarie mobilisent. Et comme on ne sait encore contre qui... il se peut que nous ne puissions aller à Salonique...

Nous levons l'ancre. Il fait si doux, la mer est si calme, que nous continuons à panser et à opérer comme si nous étions arrêtés.

Vers trois heures, nous arrivons à Moudros. Nous revoyons sa rade, ses camps... et nous repartons aussitôt pour Salonique, l'ordre nous étant venu, en cours de route, de pousser jusque-là. Nous voguons dans un coucher de soleil qui teinte d'orangé une large bande de mer,

Les montagnes des îles que nous longeons passent du mauve au violet sombre.

Derrière nous la lune se lève et tout à l'heure, les reflets du soleil sur l'eau s'étant éteints, nous glisserons sur un fleuve de nacre et d'argent.

... Une de ces dames qui, aujourd'hui, me racontait une petite histoire, s'exprimait ainsi :

— Alors, n'est-ce pas, j'ai dit à maman, je *vous* en prie, etc...

J'interrompis la confidence et sur le ton de la plus grande surprise :

— Comme c'est singulier ! Vous dites « vous » à Madame votre mère et vous tutoyez les blessés... Comme c'est singulier !...

La conversation en resta là.

Mon interlocutrice est l'amazone qui, le jour du bombardement d'Erenkeui, rouge de plaisir et frappant dans ses mains, répétait : « Ravissant... ravissant ! »

C'est elle qui, lorsqu'un blessé se tord et hurle sur la table, lui demande en ricanant :

— Dis-moi, mon petit (le petit a parfois quarante ans), est-ce que tu n'es pas un peu douillet ?... Moi, je crois bien que si...

Et qui, pour le distraire de sa souffrance, lui parler, se « mettre à sa portée », ne trouve, en son cœur de femme, que ces questions :

— Allons, dis-moi le numéro de ton régiment ?... et de ta compagnie ?... Comment s'appelle ton capitaine ?...

... Je songe aux femmes de ma famille, aux amies que j'aime le plus tendrement, qui servent dans les hôpitaux depuis les premiers jours de la guerre, qui estiment qu'elles appartiennent au blessé et non que le blessé leur appartient. Je songe à leurs douces mains de compassion, à leurs sourires et à leurs larmes, et je ne comprends pas qui sont, d'où viennent celles qui m'entourent...

Dimanche 26 septembre. — Quand je me suis levé ce matin, l'Orient commençait à peine à rosir. Des buées flottaient sur l'eau. Peu à peu,

la nuit s'éclaircit. Le levant se colora. Je discernais des montagnes derrière un écran de brouillard.

Monté sur le gaillard d'avant, je fouillai l'horizon. Nous étions dans un vaste golfe limité par d'importantes hauteurs et au fond duquel se trouvait une ville encore baignée de brume, Salonique !

Je vis bientôt s'élever de blancs minarets, et la ville entière m'apparut, construite au flanc d'une montagne.

... Nous continuons à avancer. Malheureusement le temps se couvre, et quand nous arrivons à quai, il fait un jour gris, sale, vraiment très peu oriental. D'ailleurs, ce que nous apercevons et qui intercepte absolument notre vue sur la ville : une grande bâtisse blanche — bureau d'agence maritime probablement — un cinéma Pathé et quelques maisons ignobles « à la française », c'est-à-dire du style munichois le plus pur, est totalement dénué d'intérêt.

Nous apprenons, en jetant l'ancre, que nous sommes en pleine mobilisation et nous apercevons, sur le quai, des gentilshommes à l'air

très martial qui promènent de splendides costumes kakis et blancs, tout à fait opérette viennoise.

Quelques bateaux, chargés de soldats des îles, entrent au port.

L'enthousiasme de ces soldats de demain est, paraît-il, indescriptible : un journal salonicien de langue française, si j'ose dire, l'affirme du moins.

Je ne peux avoir aucune opinion sur les sentiments qui animent ces fils des héros d'Homère. Aucun cri, aucun chant ne monte des bateaux qui les mènent vers la gloire.

C'est une malechance d'être arrivés ici juste le jour de la mobilisation. Hier, la Grèce, pays neutre, pouvait nous accueillir et il nous eût été loisible de descendre à terre. Demain, pays belligérant et allié, elle pourrait nous accueillir mieux encore. Mais, en cette période de mobilisation qui, suivant la formule du Message Présidentiel, n'est pas la guerre (l'expérience l'a bien prouvé), il faut craindre les incidents entre nous et les citoyens allemands, austro-hongrois,

turcs, très nombreux à Salonique — et l'on nous consigne.

Pour descendre, nos majors doivent se déguiser. L'un a emprunté une cotte et une vieille casquette à quelque chauffeur du bord. L'autre porte un pantalon gris déteint, des espadrilles, un chandail bleu et un béret.

... Le soir, vers cinq heures, de M... me fait prévenir qu'un de ses malades, opéré hier, est très mal : 40° de température et qu'une nouvelle intervention s'impose.

Je monte à la salle d'opérations, j'attends le patient ; on le couche sur la table, on l'endort, on découvre son pied que ronge et noircit la gangrène.

De M... lui dit :

— Tu sais, mon pauvre bonhomme, que ton pied ne va pas bien du tout, et je crains de ne pouvoir te le conserver en entier.

L'infortuné ne répond pas.

De M... répète. Le patient affirme qu'il préfère garder son pied.

— Bien sûr, mon vieux, mais je serai peut-être forcé...

Le blessé ferme les yeux.

— Eh bien, faites comme pour vous !

De M... se penche sur la table, caresse la joue de celui qu'il va amputer, et prononce tendrement :

— Mon pauvre petit vieux !

On attache, on endort, je mets une paire de gants, et j'empoigne le pied noir. De M... sectionne, scie. Le pied me reste dans la main. Je le passe à un camarade qui le porte à la chaudière où on le brûlera.

C'est étonnant ce qu'un bras privé de sa main, une jambe privée de son pied, semblent courts !

Lundi 27 septembre. — Vers midi, au moment du déjeuner, le médecin chef monte et nous annonce qu'un blessé, soigné depuis quelques jours pour une fracture de l'humérus, d'ailleurs fort vilaine, fait de la gangrène. On prépare ce qui est nécessaire pour une amputation. On monte le petit. Sa maigreur, sa faiblesse générale, l'état horrible de son bras

m'avaient frappé depuis la veille et j'avais dit au jeune S..., au moment du pansement, que je craignais l'intervention. Il avait conservé l'espoir de n'en pas arriver là. Quand on découvre la plaie, il faut vraiment du courage pour résister à la vue, à l'odeur. Anesthésie. Je prends la main dans ma main gantée. Je tire, H. B... donne un coup de couteau circulaire. Le pauvre membre corrompu, dont l'os est brisé à quelques centimètres de l'épaule, reste entre mes doigts.

Pendant que le patron scie le morceau d'humérus brisé, ligature, panse, je regarde cette main calleuse, sale, exsangue, du petit paysan beauceron qui, tout à l'heure, se réveillera avec un moignon. Elle est crispée, la paume est tournée de mon côté, et j'éprouve, pour la première fois, depuis que je vois opérer, un sentiment d'horreur, d'épouvante, de révolte, qu'aucune plaie ne m'a donné.

... Je suis descendu cet après-midi voir Léopold. C'est notre amputé. Malgré le sérum, il est très bas, et la dysenterie qui, chaque fois qu'on le montait chez nous, lui faisait souiller

nos draps — car l'infortuné ne nous a rien épargné ! — la dysenterie empire. A cinq heures, il est mort...

Mardi 28 septembre. — Je suis de garde à la coupée, de six heures du matin à six heures du soir. Cela consiste à être assis sur un pliant en grande tenue, jugulaire au menton, à recevoir les gens, à les conduire où ils désirent aller, et à regarder ce qui se passe autour du bord.

Matinée brumeuse, les mouettes volent dans l'air frais en poussant de petits cris. Autour de l'escalier de la coupée, se pressent des barques montées par des juifs qui viennent nous vendre des journaux :

Victoire française entre la Marne et l'Aisne. 16.000 prisonniers !

... Un de nos opérés d'avant-hier soir (cuisse), vient de mourir. On l'enterrera aujourd'hui, dans le cimetière catholique de Salonique, avec Léopold.

Vers deux heures, les deux cercueils, couverts du drapeau tricolore, sont descendus sur

la baleinière où prennent place le médecin-chef, l'adjudant et quatre infirmiers. L'aumônier est parti en avant pour préparer la cérémonie.

La baleinière qui porte les deux corps mutilés glisse entre les barques, les chalands, les charbonniers. Les hommes qui montent ces embarcations se découvrent au passage de ce qui reste des deux enfants de chez nous, frappés par des balles turques dans la presqu'île de Gallipoli et qui vont dormir leur dernier sommeil si loin, si loin de chez eux, au pied de la montagne salonicienne où pousse le cyprès.

Mercredi 29 septembre. — Encore une gangrène gazeuse ce matin. Il y a quelques jours, avant notre départ de Sed-ul-Bahr, nous avions reçu un petit de la classe 15, atteint au cou et aux jambes par des éclats de grenade. Rien de très grave. Quelques incisions, suivies de curetage, et l'on pensait que tout irait bien lorsque hier, une des jambes prit un assez mauvais aspect qui détermina de M... à pratiquer, au-

dessous du genou, une incision circulaire. Enfin, ce matin, on amena de nouveau le blessé dans la salle.

Elève de première année à l'Ecole des Mines, il était le plus jeune de trois garçons dont les deux aînés ont été tués. Et la mère est veuve.

De M... l'informa que sa jambe n'allait pas bien et lui demanda s'il préférait en faire le sacrifice avec l'espoir de vivre, ou la garder avec tous les risques, et que ces risques étaient immédiats. Il le dit d'ailleurs avec ce tact et cette douceur que j'ai déjà marqués.

Le pauvre gosse, dont le visage pâle, absolument imberbe, était déformé par une asymétrie résultant de sa blessure au cou, tourna vers le major des yeux résignés et répondit simplement :

— Je m'attendais à entendre ce que vous venez de me dire. Coupez-moi la jambe.

Le pansement défait, le membre apparut noir, horrible et dégageant une odeur infecte de venaison. De M... le palpa ; et la chair fit un bruit de viande ou plutôt de boudin grillé, sous la fourchette. Je pris le pied et, pendant

que le chirurgien sectionnait en dirigeant son couteau dans un sens, je faisais tourner la jambe dans l'autre. Un coup de scie pour couper le fémur, car l'amputation avait été faite au-dessus du genou, et je déposai le membre dans un seau.

Ces macabres débris, je l'ai dit, sont portés aux chaudières où ils sont immédiatement brûlés. Pour aller de notre salle dans l'enfer des machines, c'est un véritable voyage, puisque nous sommes dans la partie la plus élevée du navire et que les foyers se trouvent dans la partie la plus basse, sous les cales. Jusqu'ici, un de mes camarades s'était chargé de la lugubre besogne de l'incinération. Or, aujourd'hui, il était de garde à la coupée. Je le remplaçai donc. Après avoir pris d'étroites échelles métalliques, passé sur des ponts de fer, par-dessus des volants en mouvement, m'être insinué dans des couloirs obscurs, ruisselants d'huile, poudrés de charbon, avoir demandé mon chemin à vingt chauffeurs, noirs ou blancs (façon de parler en ce domaine où tous les hommes paraissent être nègres), je m'aper-

çus que cette crapule — il n'est point d'autre mot pour désigner les gens de l'équipage recrutés parmi la plus basse plèbe du port de Marseille — je m'aperçus que cette crapule trouvait plaisant de me faire aller d'un endroit à l'autre avec la jambe gangrenée, que nul ne voulait me prendre des mains pour la brûler.

Je dus remonter sur le pont chercher le chef mécanicien qui me donna un homme, lequel prétexta être trop « sinsible » pour porter le seau et consentit seulement à m'accompagner dans les chaufferies afin de me montrer « l'indroit »...

Enfin je revins au jour. Mes mains, mon visage, mes vêtements de toile étaient ignoblement souillés !... Et je pensais au pauvre enfant mutilé qui venait d'être si courageux, à sa mère, à ses deux frères morts, aux ricanements des non-mobilisés que je venais de quitter...

Vers onze heures, on m'avertit que j'ai la permission de descendre à terre.

... Dès la limite du port franchie, une rue

assez large mais peu construite s'ouvre devant moi. Çà et là, assis dans la poussière, des groupes de ces individus, de profession indéterminée, qu'on rencontre dans tous les ports du monde et surtout dans les ports de la Méditerranée. Les uns dorment, les autres mangent ou jouent aux cartes. Entre les groupes, des marchands d'allumettes, de cigarettes, de gâteaux et de viandes frites. Ceux-ci roulent devant eux de petites poussettes métalliques sur lesquelles il y a un peu de braise.

De longs morceaux de viande cylindriques sont enfilés sur des broches fixées horizontalelement au-dessus de la braise.

La foule qui passe n'offre rien de particulier. Marseille, Naples, Malte, Cardiff, connaissent ces êtres débraillés et sales. Pourtant, ici et là, un fez, un turban, un pantalon bouffant.

Me voici dans l'artère principale, la rue Vénizelos. Des cafés, des restaurants, des pâtisseries, des parfumeries... et des changeurs à presque toutes les portes. Cette voie — perpendiculaire au port — pas plus que les précé-

dentes ne m'arrête, et je la parcours très vite, impatient de gagner la ville haute, la ville des minarets et des remparts qui, depuis trois jours, m'attire.

Une étroite rue, dont un des côtés est inondé de soleil et l'autre baigné d'ombre, est bordée de petites, toutes petites boutiques, où l'on vend fruits, légumes, noix, noisettes, caroubes, pépins de citrouille séchés, viande, poisson, gibier. Dans les boutiques ouvertes sur la rue, des juifs glapissent, hèlent le client, discutent les prix, pèsent, enveloppent, empochent l'argent. Ce sont surtout des vieux, à barbe blanche, au nez terriblement crochu. Ils ont l'air de patriarches ou de prophètes. Un boucher, dont le costume et le tablier blancs sont éclaboussés de sang, comme s'il venait de sacrifier de nombreuses victimes, et qui porte devant lui avec une évidente satisfaction le ventre le plus énorme que j'aie vu jusqu'ici, a exactement l'œil, le nez et la barbe du Moïse de Michel-Ange.

Dans l'échoppe voisine, un de ses collègues exerce son industrie, vêtu d'une pelisse violet

foncé, doublée de fourrure, sur laquelle il a passé un tablier. Des enfants, coiffés du fez, hurlent, se poursuivent, se battent, volent un peu au hasard, ici une tranche de pastèque, là une poignée de noix. Des ânes, porteurs de vastes paniers, fixés de chaque côté de leur échine et dans lesquels sont entassés tomates, concombres, céleris, poires, raisins, grenades, vont à petit pas. Dans l'intérieur des débits où l'on vend de la limonade à un sou le verre, du café à deux sous la tasse, des gaillards bruns, à visages de brigands, assis en tailleurs, sur des bancs ou sur le sol, grattent leurs mollets nus, battent des cartes graisseuses ou poussent des jetons sur un damier.

J'aurais voulu passer une matinée ou un après-midi dans ce coin si coloré, si savoureux, si odorant, malodorant plutôt, visiter une à une ces petites boutiques ; mais je ne dispose que de peu de temps, et la montagne est haute qui mène aux remparts dont la silhouette se profile sur le ciel bleu, et d'où la vue s'étend sur la rade. Je jette un dernier coup d'œil au marché, je regarde un instant cet

extraordinaire rémouleur actionner, du pied, une immense meule, qui fut peut-être circulaire et sur laquelle il aiguise, avec une espèce de fureur, un long couteau de boucher.

Son fez rouge flamboie sur sa vieille tête toute ridée, au nez en bec d'aigle. Sa longue barbe blanche traîne, avec le couteau, sur la meule, ruisselante d'une eau jaunâtre. Et la meule et le bonhomme sont strictement inscrits dans le rectangle d'une minuscule baie.

J'escalade maintenant la montagne. Quartier désolé, aux maisons croulantes. Peu de monde. Il est trop tôt, et les gens sortent seulement lorsque le soleil est tombé.

Voici un coin charmant. C'est une petite place, ou plutôt un carrefour au centre duquel s'élève un grand arbre dispensant autour de lui une ombre dense et fraîche. Quelques groupes font la sieste en plein air. Un marchand de légumes et de fruits, le derrière sur un tabouret, les pieds sur un autre, dort en souriant béatement. Dans un café très humble, mais vaste, de nombreux hommes somnolent ou boivent le café dans des tasses minuscules.

Des femmes et des petites filles emplissent de jolies amphores de terre rouge à une fontaine dont le bac est constitué par un sarcophage antique aux belles guirlandes de feuillage. Je poursuis ma route à travers des ruelles bordées de maisons misérables, lézardées, aux fenêtres grillées, où je rencontre quelques femmes strictement voilées de noir errant comme des fantômes, de grands vieillards à barbe blanche, soucieux et dignes, des enfants que le passage du soldat étranger surprend, intrigue, apeure. Dès qu'ils me voient, ils courent se cacher dans leurs maisons.

Je franchis le seuil de quelques-unes. Ici, sous un figuier, tout au fond d'une cour, un vieil homme à turban, tout droit, magnifique en sa robe noire, regarde une enfant de douze ans, qui, pieds nus dans des babouches, s'accroupit devant une fontaine pour y puiser de l'eau.

Là, j'entre un peu brutalement. Sous une petite tente carrée, fixée d'un côté à la muraille et soutenue, de l'autre, par deux perches, je

surprends une femme, assise à terre, entourée de deux ou trois mioches. Il fait si chaud et l'ombre sous la tente doit être si douce, qu'elle a un peu remonté son pantalon bouffant... Elle s'épouvante, se dresse, se porte au-devant de l'intrus, en lui disant des mots qu'il ne comprend pas, mais dont l'intonation ne laisse aucun doute sur leur signification. D'autres femmes, venues du fond de la cour, font chorus. J'aperçois fort à propos que l'extrémité de cette cour forme terrasse et que, par delà un petit parapet, on découvre, au lointain, et très bas, l'admirable golfe. Je le désigne du doigt, et fais comprendre que je ne nourris aucun dessein perfide. On veut bien me croire. On m'invite à contempler la mer tout à mon aise, et l'on me permet même de photographier la maison et ses habitants. Seule, une jeune fille qui, pourtant, avait un bien beau costume et qui travaillait à un métier de bois de forme antique, résiste à mes prières.

Je pousse jusqu'aux remparts. Les corbeaux volent en croassant autour des murailles crénelées au pied desquelles, hérissée de stèles funé-

6.

raires, s'étend une plaine que paissent des moutons, gardés par un vieux berger vêtu d'un manteau noir, d'une courte jupe de laine blanche plissée et qui tient en main une très longue houlette de bois dont l'extrémité est recourbée en col de cygne.

... Des bouffées d'une curieuse musique, très scandée, viennent jusqu'à moi. C'est un orchestre populaire composé de trois ou quatre instruments ; un flageolet, aux notes stridentes, tient la partie principale. Je me dirige vers l'endroit d'où émanent ces sons un peu barbares, une toute petite place de laquelle on découvre au lointain, par-dessus la ligne des remparts, la mer plombée semée de cuirassés et de croiseurs se détachant en silhouettes noires.

Sur la place, un humble café en plein air. Deux ou trois tables, une douzaine de chaises. On boit. Trois hommes, vêtus de haillons, sont assis. Deux s'escriment sur des violons, le troisième enfle ses joues, en louchant, sur un long flageolet dont il tire les sons nasillards qui, tout à l'heure, ont frappé mes oreilles. Et voici qu'autour de ces musiciens une guirlande de

danseurs se noue : deux ou trois soldats et une dizaine de jeunes civils. Leur danse est d'une adorable eurythmie et leurs gestes, un peu mièvres, ont une grâce charmante. C'est un vivant bas-relief antique.

L'heure du retour est venue. Je n'ai vu ni l'Arc de Triomphe de Galère, ni les mosquées. Et peut-être ne reviendrai-je jamais plus en cette ville, dont je parcours à vive allure les petites rues en pente, au sol rocailleux, pour regagner le port où la pinasse nous attend.

... Dès que je suis remonté à bord, je vais voir notre amputé de ce matin. Il est très triste. Déjà, sur son visage pâle, amaigri, que l'asymétrie déforme, l'ombre de la mort a passé. Je m'assieds à côté de son lit. Je lui dis que, malgré son infirmité, il pourra faire une vie, une belle vie, que rien ne l'empêchera d'exercer sa profession d'ingénieur et même qu'il obtiendra une situation de choix. On voit le thème. Le pauvre enfant, dont le cou est ceint de bandes et qui ne peut remuer, me regarde fixement.

— Je ne me fais pas d'illusions. D'ailleurs,

l'aumônier est venu tout à l'heure. Ce n'est pas pour rien...

Jeudi 30 septembre. — « Je ne me fais pas d'illusions ! » Il avait raison, le petit qui, hier soir, répondait ainsi aux misérables encouragements que j'essayais de lui donner. J'apprends au réveil qu'il est mort pendant la nuit, après avoir supplié, sachant que nous retournions au cap Hellès, qu'on ne l'immerge point, qu'on l'enterre au cimetière de Sed-ul-Bahr.

... A sept heures, nous partons par un temps splendide. J'aurais voulu pouvoir jeter un dernier regard à la grande baie, revoir la montagne couverte de maisons polychromes, plantée de cyprès, hérissée de minarets et couronnée par la ligne découpée des remparts. Mais, différents devoirs m'ont retenu, et lorsque j'ai pu monter sur le pont, nous étions en pleine mer. Le golfe et la montagne avaient disparu depuis longtemps. Nous suivions la côte de la Chalcidique aux lignes douces, noyée d'une

lumière d'or dans les parties éclairées par le soleil, teintée de violet clair à l'ombre et que baignait une mer calme, d'un bleu profond sur laquelle nous glissions sans bruit, sans heurt. Il nous était impossible de nous rendre compte si nous avancions ou si nous étions à l'ancre.

Brusquement, vers le soir, le temps changea. Sans que la mer fût plus agitée, un brouillard si épais nous cerna qu'il nous fallut diminuer considérablement notre vitesse. Et toute la soirée et toute la nuit la sirène meugla désespérément.

Vendredi 1er octobre. — Encore le brouillard. Quand nous nous sommes levés, il nous enveloppait à tel point, qu'il était impossible de voir quoi que ce fût à cent mètres du bord. Puis le soleil le perça ; puis une fois encore, nous fûmes entourés d'ouate. Toute la matinée, nous eûmes de ces alternatives. Et la sirène continuait à bramer notre détresse. Enfin, à quatre heures de l'après-midi, nous arrivâmes à Moudros dont nous revîmes, avec je ne sais

quel sentiment familier, les côtes roses que baigne la mer bleue. Le ciel était redevenu serein, l'atmosphère transparente.

Après avoir mouillé pendant quelques heures dans la baie que le coucher de soleil ensanglanta somptueusement, nous reçûmes l'ordre de regagner notre place au cap Hellès. Et nous partîmes dans la nuit sans lune, presque sans étoiles.

Je dois dire que je ne m'aperçus même pas du départ. J'étais, après le dîner, sur le pont lorsque j'entendis le commandant maugréer : « Sortir de ce port, non éclairé, par une nuit pareille, sans s'empêtrer dans les filets, c'est un métier de forçat. »

— Comment, m'écriai-je, nous sommes en route ?

Et lui, avec son accent corse :

— Vous ne vous en étiez pas aperçu ? Et alors, vous voyagez comme une malle ?

Samedi 2 octobre. — Quand nous nous éveillons, nous sommes arrêtés à l'endroit même

que nous avons quitté voici quelques jours, c'est-à-dire en face du détroit. A notre gauche, Sed-ul-Bahr et son camp, à droite la côte d'Asie. Et le bruit, désormais familier du canon, frappe nos oreilles.

Une matinée admirable, d'une grande douceur lumineuse. Pas la moindre vague, pas de courant. Les côtes, où de temps en temps nous voyons tomber les obus, montrent tous leurs détails.

Nous apprenons que des raisons administratives nous empêchent de mener à terre, pour l'ensevelir, ainsi qu'il le désirait, notre petit mort.

Lui qui avait tant demandé à ne pas être mis à l'eau va être immergé !

Le cercueil qui contient son corps, fendillé, boursouflé, noirci par la gangrène, est descendu à la coupée et on le laisse glisser. Mais, comme on a oublié de percer des trous dans le bois pour que l'eau y pénètre, la bière flotte au lieu de s'enfoncer ! Le courant l'entraîne, loin, très loin de nous, jusqu'à la limite de notre perception visuelle.

Je ne sais rien de plus poignant que la promenade de la jambe de ce petit dans un seau, que le flottement de son cercueil qui, certes, a dû finir, et très tôt, par être englouti ! Mais l'imagine-t-on rencontré par un autre bateau, ou allant s'échouer, s'éventrer sur le rivage bas de quelque île ?

Dimanche 3 octobre. — Nous recevons des hommes peu grièvement blessés, et la journée est surtout consacrée aux pansements. Si, chez nous, c'est le calme relatif, à terre on tire beaucoup. Deux ou trois coups sont si violents qu'ils ébranlent le bateau, font trembler nos portes, vibrer nos verreries.

Le soir, après le dîner, je monte sur le pont et fais quelques pas avant de regagner ma cabine. Plus de canon ; une nuit si douce que je reste en costume de toile. Les constellations brillent comme elles brillent en Orient, quand le ciel est serein. La mer laisse monter vers moi un murmure à peine perceptible. Les deux navires-hôpitaux mouillés à notre gauche

réfléchissent dans l'eau les mille lampes électriques de leurs bandes vertes, et de leurs croix rouges.

Fête de nuit, fête vénitienne, donnée, sous le canon, par trois bâtiments entre les flancs desquels des centaines de martyres hurlent, sanglotent, suent leur agonie...

Lundi 4 octobre. — De grands blessés aujourd'hui au remorqueur de dix heures. Deux nègres surtout sont horriblement atteints. L'un a cinq blessures, l'autre quatre. On fait une laparotomie et une amputation de main au premier, une amputation de jambe au second. Pour compléter la journée, le torpilleur du soir nous amène encore quelques clients sérieux et, avant le dîner, nous pratiquons une trépanation suivie immédiatement après d'une désarticulation de cuisse.

... Depuis quelques jours, on nous a adjoint, pour nous aider à la salle d'opérations, un camarade qui, jusqu'ici, avait été employé à la

cuisine. Il est du reste cuisinier de son état. Son travail est médiocre, son caractère assez difficile et la présence, parmi nous, de ce nouveau venu ne présenterait aucun intérêt si son attitude, pendant les interventions, n'était vraiment inquiétante. Dès que le premier sang a coulé, il est comme médusé. Ses yeux sont rivés sur la plaie béante et sur les instruments qui taillent, décolent, arrachent, scient ou pincent. A mesure que les minutes s'écoulent, il se penche plus avant, se rapproche de la table, jusqu'à gêner les mouvements de l'opérateur. Vingt fois on lui a dit :

— Tenez-vous à l'écart, sortez-vous de là. Pas si près.

Rien n'y fait. Le sang qui gicle, le pus qui coule, les viscères qui sortent d'un ventre ouvert exercent sur lui une attraction évidente, maladive.

Ce cuisinier qui saigna tant de lapins, tua tant de poulets, dépeça tant de viandes, a acquis, par l'exercice de sa profession, un sadisme particulier et, aujourd'hui, il m'a fait un peu

horreur lorsqu'il m'a annoncé qu'il souhaiterait rester avec nous, parce que :

— Voir opérer, j'aime bien ça.

Mardi 5 octobre. — Quand je monte sur le pont, le matin, c'est encore nuit et le soleil qui commence à poindre au-dessus de la côte de Sed-ul-Bahr rosit à peine le ciel. Il fait froid, et me lever alors que la nuit n'est pas encore finie m'ayant toujours paru une rude épreuve, je goûte assez peu l'apparition de « l'astre du jour ».

Mais lorsque le nettoyage et la mise en ordre de la salle d'opérations sont terminés, c'est-à-dire vers sept heures, j'éprouve, quand l'air est aussi doux que ce matin, et la mer aussi calme, j'éprouve un grand plaisir à me pencher sur le bastingage, à voir l'eau moutonner doucement sous le soleil, à fouiller des yeux la côte de la mystérieuse Asie qui s'étend devant moi.

Cette contemplation qui, la nuit, me serait peut-être funeste (mes pensées iraient trop loin de cet Orient où me voici en exil et l'émotion serait trop forte pour que je ne faiblisse point

en songeant à ma solitude, à l'éloignement de ce qui fait la raison de ma vie), cette contemplation, dis-je, me calme, me rafraîchit, me donne de l'entrain pour tout le jour.

Depuis que je suis embarqué, jamais journée ne fut aussi sereine, atmosphère aussi transparente. Je vois, sur la côte, les chevaux qu'on mène à la mer, les hommes qui vont et viennent devant les tentes, les croix rouges aux portes des infirmeries.

Il fait si clair que nos majors étant allés se baigner près de la côte, sur l'épave du *River Clyde*, dont une assez large surface métallique émerge et forme îlot, je reconnais très nettement chacun d'eux, à son port, à son attitude, à sa démarche lorsqu'il sort de l'eau.

Je les envie de pouvoir s'ébattre dans cette belle mer lumineuse et douce, sous ce soleil. Mais le bain, ainsi que la photo, la pêche, la lecture sur le pont et bien autre chose encore, ne sont point notre privilège.

Comme elle est singulière, cette mentalité qui oblige à l'austérité la plus absolue, prive des plaisirs les plus simples, les plus « à portée »,

des hommes qui auraient besoin de se détendre et qui, n'ayant, pour la plupart, aucune réserve intérieure, aucune lecture, aucun souvenir, aucune vibration devant les tableaux qu'offre la nature, glissent peu à peu à la tristesse, s'énervent, se jalousent, usent vis-à-vis les uns des autres de procédés pas toujours très jolis !

Pourtant, tous nos docteurs sont très gentils, mais ils ont un égoïsme tranquille, une indifférence totale d'hommes jouissant un peu enfantinement, mais pleinement, de la supériorité transitoire que leur confère le fait d'avoir choisi une carrière qui, automatiquement, a fait d'eux des officiers.

Mercredi 6 octobre. — Ce soir, à six heures, après les opérations et les pansements de l'après-midi, je regardais la côte d'Asie, toute rose et violette sous le soleil couchant, quand le remorqueur arriva, nous apportant une vingtaine de blessés, les uns à pied, les autres sur des brancards.

On avait commencé à transborder quelques-

uns de ces derniers, lorsqu'un paquet jaunâtre passa par-dessus le bord du petit bâtiment. Une paire de semelles cloutées m'apparut. Le paquet tomba à la mer. Les semelles disparurent. L'eau bouillonna. Une face noire émergea. Presque aussitôt un des matelots du remorqueur enjamba le bastingage, je vis une autre paire de semelles, et un paquet bleu tomber sur le paquet jaunâtre.

Le matelot empoigna le nègre qui empoigna le matelot et les deux hommes luttèrent dans le courant très rapide.

Bientôt un troisième paquet, un paquet blanc, suivit le chemin des deux autres : un de nos camarades, descendu sur le remorqueur pour aider au débarquement, venait de se porter au secours du matelot et du nègre. Lutte, coups de poing, barbotement, angoisse.

Une pinasse à vapeur arrive à toute allure ; elle va écraser les trois hommes que le courant emporte...

On crie, on fait des signes, la pinasse s'arrête ; avec mille difficultés, on hisse le moricaud et les deux blancs.

Le nègre est maintenant sur le pont du remorqueur. Avec des gestes véhéments, il désigne notre bateau, et fait « non » de la tête, puis, la côte d'Europe, en montrant qu'il y veut aller. On lui parle, on essaie de le raisonner.

Un major le prend amicalement sous le bras. Il résiste à l'instar d'un âne qui ne veut pas avancer. Alors, on l'empoigne à cinq ou six et on le porte à notre bord.

J'apprends dans la soirée la cause de son plongeon et de sa résistance à venir avec nous : il tenait les tranchées le matin encore, lorsqu'il fut frappé au cou par l'éclat d'un obus dont un autre fragment tua son caporal.

Or, le caporal portait toute la fortune du nègre : 35 francs.

Evacué sur un poste de secours, notre noir avait expliqué sa petite affaire et signifié qu'il voulait son argent. Sans doute avait-on eu d'autres soucis que de s'enquérir de la place où se trouvait le caporal, enterré vraisemblablement à quelques kilomètres de là — et l'on avait embarqué le Sénégalais capitaliste sur le remorqueur. Mais quand il fut arrivé à destina-

tion, son désespoir fut plus fort que le désir d'être soigné : prétendant regagner la côte d'Europe à la nage, traverser les cordons de sentinelles, arriver aux tranchées, retrouver son caporal, l'exhumer et enfin récupérer sa précieuse légitime, il s'était froidement jeté à la mer !

Jeudi 7 octobre. — Notre nègre est monté ce matin à la salle d'opérations. C'est un colosse. En ascenseur, il avait déjà donné des signes non équivoques d'inquiétude — d'ailleurs c'est une joie de voir les noirs dans cette mécanique — mais quand il arriva dans notre domaine, il recula de deux pas, s'arc-bouta sur ses jambes et recommença à faire l'âne rétif. Chacun essaya de le raisonner. Une de ces dames bêtifia même assez gracieusement en petit nègre, encore qu'elle ait sensiblement passé l'âge de ces gentillesses. L'enfant du Sénégal faisait les gros yeux et secouait obstinément la tête. S... l'entreprit. Il s'agissait de le mener aux fins de radiographie chez M... dont

le cabinet, véritable antre de sorcier, peint en rouge, éclairé par une lampe rouge, sillonné d'étincelles électriques, est tout encombré d'instruments horrifiques.

Nouvelle reculade, nouveau palabre. Enfin, notre homme va se décider lorsque, de grosses besicles vertes sur le nez, portant au cou un tablier de caoutchouc plombé qui lui descend jusqu'à mi-jambe, M... paraît avec son air engageant. Le Sénégalais croit sa dernière heure venue, fait un formidable bond en arrière. Alors, nous sautons dessus et nous parvenons à le maintenir pendant qu'on localise le projectile.

On le ramène à la salle d'opérations, on le couche sur une table, on l'attache et l'on redoute un nouveau pugilat (tous les « costauds » du bord sont là), quand, à notre grande surprise, le facétieux garçon prend le chloroforme comme du petit lait et chante éperdument, d'une voix de fausset, quelque refrain, probablement à la mode, sur les rives du fleuve qui le vit naître.

Pendant ce temps, un autre négrillon atteint à la tête — nous n'avons reçu que du noir de-

puis deux jours — n'entrait dans notre salle que pour y mourir.

Instantanément, un essaim de mouches s'abattit sur son visage tuméfié. Je les chassai, étendis une gaze sur la pauvre tête meurtrie, et le cadavre, porté à la chapelle, fut recouvert du drap tricolore, en attendant l'immersion de ce soir.

Vendredi 8 octobre. — Journée morose. Ciel et mer plombés. Vent et gros coups de chaleur humide alternés. Quelques éclairs et quelques gouttes d'eau.

Depuis l'aube, des torpilleurs et un croiseur circulent autour de nous de façon mystérieuse ; on ne sait pas au juste ce qu'ils font. Vers onze heures, ils apparaissent en ligne et bouchent complètement l'entrée du détroit ; nous les comptons : quatorze. Tout à coup, ils se mettent à tirer — et s'en vont. Personne à bord n'a compris quoi que ce fût à ces allées et venues.

pas plus qu'à cette colère subite, suivie d'éclipse.

Petit divertissement cet après-midi.

Pour parer à toute surprise, naufrage ou torpillage, on nous a commandé une répétition du sauvetage. A un signal donné — coup de cloche — majors, infirmiers, infirmières, nous nous sommes précipités sur nos ceintures, les avons bouclées autour de nos tailles respectives, et sommes allés sur le pont reconnaître les canots où, depuis que nous sommes en vue du détroit, chacun de nous a sa place.

Malgré la canonnade qui nous assourdissait, nous n'avons pas pris la chose au sérieux : nous étions beaucoup plus occupés à braquer nos appareils photographiques, qu'à rechercher nos places.

Il est vrai que le spectacle avait quelque saveur et qu'il eût été dommage de ne point fixer sur la gélatine l'aspect de quelques-unes de ces dames, tout à fait gracieuses, avec leurs sous-ventrières de liège et de notre aumônier qui, casque colonial en tête, mains croisées sur sa

ceinture, se promenait avec une douce résignation en cet équipage au moins imprévu !

Ce soir, un terrible coup de vent a secoué le bateau, faisant claquer les portes, emportant les châssis vitrés qui servent de fenêtres et tout ce qui se trouvait sur le pont. J'ai bien cru que nous allions être obligés de jouer sérieusement la pièce répétée l'après-midi.

Mais, soudain, la tempête s'est calmée et nous en serons quittes pour remplacer ce qui nous a été démoli au Pirée, où nous devons nous rendre, dans quelques jours, afin de renouveler notre provision de charbon.

La tempête finie, j'allais tranquillement me coucher lorsque je rencontrai un camarade qui me raconta la petite histoire suivante : cet après-midi, entre quatre heures et demie et cinq heures on avait surpris un major, en compagnie d'une personne d'un autre sexe, petite femme de chambre, assez gentille au demeurant.

L'aventure me parut d'autant plus plaisante qu'à l'heure indiquée le conquérant, appelé à

la salle d'opérations pour y voir un blessé, y était arrivé en coup de vent.

J'avais défait le pansement et notre gentilhomme, s'étant penché sur la plaie, me dit :

— Mettez une compresse et une bande, je l'examinerai demain.

Voyant ma mine surprise, il eut un remords, fit le pansement et fila.

La hâte qu'il avait manifestée me revint en mémoire lorsque sa galante équipée me fut contée, et je me disposais à rentrer chez moi lorsque le docteur X... dont la cabine est sur le même couloir que la mienne, vint à passer.

Il s'arrêta pour nous parler. Naturellement, mon camarade plaça derechef sa petite histoire. Mais, au lieu de sourire, l'autre rougit, prit un air terriblement gêné, bafouilla, poussa des : « Ah ! Ah ! Croyez-vous ? » tout à fait réjouissants qui se terminèrent par un : « Eh bien, bonsoir, mon vieux. »

J'en conclus que mon voisin ayant, lui aussi, tâté de la poulette, souhaitait se la réserver, et que mon indiscret ami venait de planter en son cœur, ou plutôt en sa poche à vanité masculine,

la flèche, je ne dirai pas de la jalousie, mais du dépit.

Première histoire scandaleuse du bord où jusqu'ici la vie était austère !... Il est juste de dire que les tentations y sont rares...

... Nous avons, parmi nos camarades infirmiers, un formidable gaillard, au cheveu crépu, à la barbe de Silène qui, vicaire à Vals, a le plus pur, le plus rude accent ardéchois. Il fume la pipe, boit comme une outre, tonne, grogne et ne jure point parce que, tout de même, il y a dans la langue française des expressions infiniment plus énergiques que : « Nom de Dieu. »

Et le gaillard ne se prive pas de les employer !

Cet infirmier a ceci de particulier qu'il est utilisé comme menuisier-charpentier. C'est pourquoi, au lieu d'être vêtu de blanc, il porte un pantalon et une petite veste de toile bleue. Scie en main, boîte à outils sur l'épaule, il va de l'avant à l'arrière, de bâbord à tribord, de la cale au pont supérieur, donne un coup de rabot

ici, pose une étagère là, abat une cloison ailleurs.

Il travaille comme un cheval — pour la quantité et pour la qualité — car la minutie, le soin, l'élégance ne sont point son fait, et lorsque le médecin-chef lui adresse une observation, il se contente de répondre, en haussant les épaules.

— Est-ce que vous y connaissez quelque chose, vous ? D'abord, vous êtes médecin.

Notre patron, qui n'a point de peine à se convaincre qu'un vicaire n'aime pas être contredit lorsqu'il parle de menuiserie ou de charpente, rit et considère à juste titre l'infirmier P... comme une excellente recrue. Or donc, hier ledit P... ayant, jusqu'à onze heures et demie du soir, travaillé à une nouvelle installation avec deux autres menuisiers, qui d'ailleurs ne sont pas plus menuisiers que lui, se rendit flanqué de ses deux compagnons au réfectoire, pour y manger quelque conserve en buvant un litre ou deux. Et le souper se prolongeant au delà de minuit, l'un des convives interpellant P... :

— Dis donc, si on allait se coucher, il commence à être tard ?

— C'est foutre vrai, dit P... en tirant sa montre. Il est déjà minuit vingt-cinq et je dis la messe demain matin.

— Mais tu ne pourras pas la dire, ta messe !

— Et pourquoi donc ?

— Tu as mangé après minuit. Tu ne seras donc plus à jeun.

Le joyeux buveur, le fumeur béat de tout à l'heure, est vraiment très soucieux.

Puis, tout à coup, il se rassérène. Un large sourire éclaire son visage enluminé. Le gros paysan ardéchois, pour si fruste qu'il soit, possède assez de casuistique pour sortir de l'impasse où il s'est mis, et, donnant une formidable tape sur l'épaule du camarade :

— Bougre de couillon ! Tu ne sais pas qu'à bord nous avançons d'une demi-heure sur Salonique, et qu'en ville il est seulement minuit moins cinq !

Samedi 9 octobre. — Je sortais du laboratoire, installé sur la passerelle du commandant, et je profitais de la situation élevée que j'occupais momentanément pour regarder le paysage familier à mes yeux mais à qui chaque jour, chaque heure presque, confère une beauté nouvelle.

Au-dessus de la côte d'Europe, au-dessus du détroit, au-dessus de la côte d'Asie, un ciel différent de celui des autres jours. Non plus ce grand panneau uniformément bleu, un peu monotone à la longue, mais un ciel nuageux, blanc et gris aux larges volutes, un ciel à la Boudin, constituant une frise inattendue au beau cadre d'horizon devant lequel nous sommes mouillés.

Et pendant que je regardais autour de moi, pendant que j'emplissais mes poumons de l'air frais et doux, je formais le souhait que ces beaux nuages ne se dissipassent point au cours de la journée. Car je sais le prix, aux lieux où nous sommes, d'un coucher de soleil dans un ciel tourmenté. C'est une féerie dont je ne me lasse point de jouir.

Tout à coup, au-dessus de ma tête, un ronflement se fit entendre ; je levai le nez et vis un aviatik. De la côte et des navires mouillés autour de nous, partit une canonnade intense. Les coups violents et secs claquaient dans l'air, ébranlaient notre bâtiment. Le ciel, tout autour de l'oiseau, se mouchetait de petites touffes d'ouate.

L'aviatik ne fut pas atteint, et je descendis ceindre mon tablier pour assister à l'extraction d'un shrapnell glissé entre la cinquième et sixième vertèbre d'un infortuné Grec, engagé dans notre armée, et dont l'épine dorsale fut mise à nu sur une longueur de trente centimètres, puis tenaillée par de M... avec une dextérité de prestidigitateur.

... Si je reste impassible à partir du moment où le blessé est endormi et pendant toute la durée d'une opération, quelle que soit son horreur ; si je puis voir sans émotion le bistouri entrer dans la chair, la curette fouiller les plaies infectées, la gouge broyer les os, ma sensibilité s'exaspère dès que je me trouve devant quelque débris : bras, jambe, pied ou

main dont toute chaleur disparaît immédiatement et qui prend, si vite, l'apparence cireuse de la mort.

J'éprouve alors une sensation complexe, où il y a de la révolte, de l'épouvante, et surtout le désir d'éloigner au plus tôt de mes yeux ce que le couteau et la scie viennent de détacher d'un corps, hier complet et harmonieux, et qui n'est plus maintenant qu'une pauvre chose déséquilibrée.

Ce matin, nous avons reçu un nègre terriblement abîmé. Je crois bien que, depuis que nous fonctionnons, jamais nous n'avons eu sur nos tables corps plus meurtri que le sien. La plus bénigne de ses plaies détermina le chirurgien à lui couper au ciseau deux doigts qu'il déposa sur le plateau. Pendant tout le temps que durèrent les opérations qu'il fallut pratiquer sur le malheureux, je ne pus quitter du regard ces deux doigts noirs, recroquevillés, tout poissés de sang qui se détachaient sur la toile blanche. Et quand tout fut fini, que le nègre fut expédié dans sa salle, je pris les deux doigts, les plaçai dans une compresse et, par le châssis grand

ouvert sur le beau ciel clair, sur la mer étincelante et sur la côte d'Asie, les lançai à toute volée.

Dans sa chute, le petit paquet se défit, les deux doigts tombèrent à l'eau et la gaze blanche, développée par le vent, parut un oiseau léger qui un moment voleta joyeusement au-dessus de la mer bleu sombre.

... Je crois bien que ce sont les nègres qui excitent en moi le plus de compassion et à qui je souhaiterais le plus épargner la douleur, faire plaisir. Une telle détresse, une telle terreur sont peintes sur leurs visages enfantins, quand ils arrivent dans notre salle ! Ils sont de telles victimes ignorantes des raisons pour lesquelles ils ont été meurtris !... Ces innocents, venus du Soudan ou du Sénégal, envoyés en Belgique, puis en Artois, embarqués à Marseille pour venir ici, répètent : « Michants Turcs » comme ils disaient : « Michant Guillioume » l'hiver dernier. Ils suivent, sans comprendre, leur pauvre destin et n'ont point pour souffrir, se sacrifier, mourir, l'idée, spontanée ou acquise, ou acceptée, qui guide les nôtres.

L'autre jour, dans une salle, je regardais un de ces noirs, gaillard un peu court, trapu, aux muscles formidables. Il parle le français (si l'on peut dire) et paraît un luron assez dégourdi. Venu chez nous pour une balle reçue dans la fesse et qu'on a d'ailleurs extraite très aisément, il rit et bavarde toute la journée. Comme il me confiait son impatience de retourner à terre pour massacrer un peu le musulman « Michant Turc », je lui demandais les raisons de sa haine. Il me montra sa fesse. Son voisin, l'ouvrier parisien trépané, l'homme de la rue Philippe-de-Girard, lui jeta :

— Quoi, c'est des hommes comme nous ! On se casse la gueule, mais le dos tourné on n'y pense plus !

Le nègre répondit en désignant la tête de son camarade dont le pansement faisait capeline :

— Alors, toi être content d'être maintenant comme une Fatma !

Et il conclut par une proposition que, vraiment, je ne puis rapporter...

A côté de ce dégourdi, se trouve un bon gros qu'on soigne pour une pneumonie. La po-

sition horizontale lui étant insupportable, il demeura pendant près de quinze jours inerte et fiévreux, assis sur son lit, sans dire un mot, ses grosses lèvres avancées en moue enfantine. Chaque matin on lui mettait des ventouses et jamais je n'ai vu visage plus douloureux que le sien à ces moments. Puis, il alla mieux. Et maintenant, le voici guéri.

Aujourd'hui il a pu se lever. Vêtu d'un pyjama bleu clair, il s'est mis à ma recherche. Dès qu'il m'a aperçu, il a souri, m'a crié : « Bouju », m'a tendu la main. Comme je lui flattais les joues et le cou, il rit et vint se câliner contre moi.

Cet athlète formidable est plus doux qu'un enfant, plus caressant qu'une chatte !

Bon gros Baghi ! Tu partiras demain. Je ne reverrai plus ton visage balafré, des coins lacrymaux aux commissures des lèvres, de deux sillons faits au rasoir et dont tu es si fier, ni tes grands yeux émaillés, ni ton sourire. Et je n'entendrai plus ton puéril : « Bouju. »

Et si cette guerre te choisit comme une de ses innombrables victimes, je ne le saurai point...

Leur détresse, la tendre reconnaissance qu'ils nous témoignent quand, la crainte que nous leur inspirons passée, ils comprennent ce que nous faisons pour eux, ne sont point les seules raisons qui me font aimer ces nègres. Ils sont beaux ! Si l'on excepte leurs pieds plats et leurs mollets trop minces, ils ont des formes splendides : cuisses un peu fortes de femme, tailles fines, torses bombés, admirables bras musclés. Quant à leur peau, elle est si douce, qu'on comprend, dans une certaine mesure, que des blanches aient souhaité en tâter quelque peu...

Malgré tant d'attraits, ils n'ont pas trouvé grâce devant le docteur M..., le radiographe, qui, sous sa rudesse voulue, son scepticisme affiché en toutes circonstances, est bien d'ailleurs l'être le plus sensible, le plus miséricordieux. Il est négrophobe comme il est sémitophobe, surtout par goût de la contradiction et parce qu'il est à peu près seul, parmi ses camarades, à défendre ces opinions.

Je suis persuadé que si le hasard l'avait placé dans un milieu « Action Française » ou chez des Américains, il bataillerait pour le juif et le

nègre avec une fougue comparable à celle qu'il apporte à les combattre. Et sa sincérité serait égale !

Vingt fois le jour, il proteste à cause que « tous ces gens-là » encombrent la salle d'opérations au point qu'il ne peut entrer dans son laboratoire, ou « qu'il n'y en a que pour eux », ou « qu'on les brancarde alors qu'ils pourraient parfaitement marcher ».

Il affirme très haut « qu'ils ne souffrent pas, qu'on n'a pas besoin d'user de chloroforme pour eux et que leur peau est un écran impénétrable pour ses rayons ».

L'autre jour, il s'était enfermé dans son antre avec un de ces pauvres bougres que nous attendions pour l'opération, lorsque nous le voyons paraître, arracher son tablier, enlever ses gants, cligner des yeux derrière son lorgnon en criant :

— Enlevez-moi ça.

La marquise de C..., qui était présente, lui dit avec son joli accent de soleil :

— Eh, mon pauvre docteur, qu'est-ce qui vous arrive ?

— Il a pissé sur ma table, si vous voulez savoir !

La marquise rit.

— Le pôvre, vous lui aurez fait peur !

Et M..., tout à fait furieux :

— Quand l'un d'eux aura pissé sur la vôtre, vous viendrez me dire si c'est agréable et si c'est lui que vous plaignez.

Lundi 11 octobre. — Comme nous devons quitter notre mouillage aujourd'hui ou demain pour aller faire du charbon, soit à Salonique, soit au Pirée, nous évacuons tous les blessés dont l'état le permet.

Et je n'ai pas voulu laisser partir Baghi, ni son ami Dialo, sans en garder un souvenir. Avant qu'ils se fussent habillés en soldats, je me suis fait photographier avec eux. Baghi, le tendre, le caressant Baghi, tient ma main dans sa main, et Dialo, cessant pour une fois d'être facétieux, est plus sérieux qu'un juge.

J'aurais désiré, tant ils en auraient été heureux, leur envoyer une épreuve du cliché, mais les pauvres n'ont pas compris mon désir

lorsque je le leur ai exprimé, et n'ont su me dire où je pourrais leur écrire.

Les voici maintenant sous le costume du colonial. Ils sont méconnaissables ! Ce ne sont plus des enfants câlins et doux, mais de solides gaillards d'aspect un peu redoutable. Dialo, qui repasse son couteau sur la plante de son pied, me montre la côte d'Europe et, entre deux éclats de rire que je n'oublierai point, me parle une fois encore des « michants Turcs ». Je leur dis adieu. Je dis aussi adieu à ce petit Marseillais de la classe 15 à qui l'on fit, il n'y a pas bien longtemps, une laparotomie. Pendant l'opération, il était si bas que je lui tirais du doigt une pauvre bague d'argent afin qu'elle ne fût point immergée avec lui et qu'on pût l'envoyer à sa mère.

Solide, souriant et rose, confortablement étendu sur son brancard, il jouit de la lumière et de la chaleur du beau jour que nous pensions bien qu'il ne reverrait jamais plus...

Mercredi 13 octobre. — Nous avons levé l'ancre ce matin, à une heure, et à sept heures

nous arrivons à Moudros. Le paysage qui m'apparut désertique, désolé, ingrat, lorsque je le vis pour la première fois, se révèle aujourd'hui tout différent !

La côte rougeâtre — plongeant dans une mer bleu sombre, frangée d'écume éclatante et que parcourent, entre les grosses unités de guerre, de jolis voiliers aux toiles gonflées par la brise — offre à mes yeux ses petites anses, ses pointes, ses mille découpures. Et le roux de la côte, le bleu du ciel, l'indigo profond de la mer, le blanc des toiles, tout cela chante dans le matin lumineux et frais.

Jeudi 14 octobre. — Le médecin chef, qui est descendu à terre, revient à bord. Il a reçu l'ordre de partir pour le Pirée.

Une fois encore nous quittons Moudros. Y reviendrons-nous jamais ? Il se pourrait que, du Pirée, nous recevions une autre destination. Des événements se préparent qui seraient de nature à nous faire changer de mouillage, abandonner Sed-ul-Bahr pour Salonique.

L'insuffisance de nos soutes nous oblige

beaucoup trop souvent à quitter notre point d'attache et de fonctionnement pour aller renouveler notre provision de charbon. On décide de les agrandir. Il va donc falloir sortir de la cale l'énorme quantité de matériel que nous avons eu tant de peine à y ranger.

Pendant que les plus belles îles du monde sont en vue, parmi les rats et la poussière, dans une atmosphère lourde et surchauffée, nous transportons draps, coton, flacons, ingrédients, matériel.

Mais le médecin-chef est venu personnellement nous demander de faire ce gros effort et nous travaillons tous avec allégresse.

Admirable de sollicitude et de bonté, doué d'une exceptionnelle faculté de travail, d'un esprit d'entreprise qui lui fait sans cesse étudier et réaliser des améliorations, attentif aux moindres détails quand il s'agit du bien-être des blessés, ne manifestant jamais son autorité que par la douceur et la persuasion, le docteur H. B... sait, en toutes circonstances, obtenir de son personnel le maximum de dévouement.

Vendredi 15 octobre. — Il fait froid, il fait gris et nous sommes dans le port du Pirée.

Au delà des bateaux ancrés près de nous, mon regard essaie de discerner la terre, la terre sacrée d'harmonie et de beauté ! D'ignobles masures, des usines avec de hautes cheminées s'érigent sur un sol aride. C'est Billancourt ou le Point du Jour ! Le ciel, hier si beau, si bleu, si calme, est morose ainsi que je l'imagine, en cette mi-octobre, au-dessus de la banlieue parisienne.

Au loin, des montagnes que je devine plutôt que je ne les vois, car des nuages mettent de grandes traînées gris sale sur leurs flancs et dissimulent complètement leurs sommets. Ce sont cependant les pentes et les sommets chantés par les poètes. Nous sommes cependant près de Salamine et de Corinthe, près des lieux où, architectes et sculpteurs ont créé, dans la plus splendide matière, les œuvres les plus parfaites que le génie humain ait réalisées.

Le hasard me fait aborder cette terre privilégiée par un temps plombé et la mer qui nous entoure a proprement la teinte de la Tamise !

... Nous avons travaillé ce matin à mettre en ordre ce que nous avons sorti hier de la cale et, à une heure, nous sommes libres.

La vedette nous porte à quai : tramway, train. Quelques tours de roue dans une aride campagne, puis, tout à coup, à une courbe de la voie, un grand choc : au sommet d'une colline, l'Acropole, le Parthénon !

Jamais, ni lors de ma première arrivée à Venise, pourtant inoubliable, ni quand l'immensité du Colisée me fut révélée, ni quand je vis la chapelle Sixtine ou la Loggia dei Lanzi, je n'ai éprouvé sensation artistique aussi intense.

Et lorsque, une heure plus tard, je foulais le sol rocailleux de la colline sacrée, je compris que toute beauté, toute noblesse, toute mesure en art étaient nées en cet étroit espace où s'élèvent quatre temples à demi détruits : le plus important, moins grand que la Madeleine, le plus petit certes moins élevé que tel tombeau du Père-Lachaise. Mais leur forme est si pure que rien n'égale leur beauté souveraine. Et quel incomparable horizon constituent la mer et les montagnes voisines !

Suivant le mot de notre adjudant, rencontré sur ces ruines et qui croyait devoir me faire part de ses impressions :

— Les gens qui ont fait cela avaient rudement bien repéré l'endroit !

Dimanche 17 octobre. — Tout le monde est consigné à bord. Réceptions, visites. C'est, toute la journée, un défilé de curieux à qui l'on montre les salles, les blessés, l'ascenseur, la radiographie.

Une grosse dondon grecque, devant qui l'on fait fonctionner une table d'opérations, prend l'accent de Moréas pour affirmer :

— Si l'on ouvré mon cœur on y trouvéré la chéré Francé !

Je ne suis pas du tout d'avis qu'on ouvre !...

Lundi 18 octobre. — Permissions d'aller à terre. Déjeuner à Athènes avec le major P. C... Longue station silencieuse et très douce entre les belles colonnes de marbre blond de l'Acropole. Nous ne parlons pas ou très peu. Chacun de nous lit ce qu'il veut sur ces ruines, se rap-

pelle un texte, pense à tel être dont il souhaiterait la présence à ses côtés...

Près de la grille que je franchis, je rencontre un camarade.

Pendant qu'il m'entretient, je regarde le bas de l'escalier au milieu duquel nous sommes arrêtés. Vêtue d'une toilette assez tapageuse, la femme de chambre dont j'ai déjà parlé et qui, voici quelques jours, se laissa surprendre en compagnie du docteur Z..., paraît, accompagnée par le commis aux écritures et un des chefs mécaniciens du bord, qui tous deux, affirme-t-on, ont des droits sur elle ou, du moins, se partagent le plus fraternellement du monde ses faveurs !

Bien souvent, j'ai vu la donzelle avec l'un ou l'autre, mais jamais je n'ai vu le ménage à trois au complet. Sans doute notre trio s'est-il laissé dire que la morale grecque est différente de la nôtre. Pour visiter l'Acropole, il s'affiche. La femme et les deux hommes passent à notre hauteur, nous saluent. Je les suis des yeux sur l'escalier au sommet duquel j'aperçois le docteur X... qui, lui aussi, visite les ruines...

Le pauvre rougit et dissimule sa confusion derrière une colonne qui se trouve là bien à propos !

Je me rappelle sa mine décontenancée lorsque les bruits qui couraient à bord sur la jeune personne et son camarade Z... lui furent rapportés, et je souris doucement lorsque, mes regards s'étant portés une fois encore au pied de l'escalier, je vois arriver ce même Z... précisément !

Je me dis que la vie est parfois un bien curieux vaudeville et je pars pour le Musée National, en laissant dans l'enceinte sacrée la petite courtisane et ses quatre amants !

Nous nous installons, quelques camarades rencontrés en ville et moi, à la terrasse d'un glacier.

Beaucoup de gens attablés nous regardent, viennent nous parler de la France, nous demandent des nouvelles de notre patrie dont nous ignorons tout, des Dardanelles dont nous arrivons et sur quoi nous sommes également bien peu renseignés.

La Grèce, nous affirme-t-on, aime la France, hait l'Allemagne, va entrer dans la lutte à nos côtés. Les rues sont pleines de soldats isolés. Des régiments passent qui vont s'embarquer.

Pendant que nous bavardons en absorbant du café glacé, une petite bonne femme de neuf à dix ans : sarreau rouge à pois blancs, grand chapeau de paille, dépose devant chacun de nous trois brins de jasmin. Nous la regardons. Elle est vraiment très jolie, la minuscule bouquetière au teint ambré, aux yeux très longs, aux boucles brunes. Elle sourit, fait une gentille révérence : je lui donne quelques sous et lui caresse les joues. Elle continuera de circuler entre les tables pendant tout le temps que nous resterons là, viendra quatre ou cinq fois minauder auprès de moi, me frapper sur l'épaule.

L'heure du départ venue, nous appelons une voiture. La petite s'y précipite derrière nous et, devant tout le monde, attablé à la terrasse, m'embrasse ! Je la fais descendre et quand le cheval se met en marche, elle me jette encore quelques brins de jasmin.

Et voilà ma première aventure en Orient !

Il est vrai qu'elle mérite presque la correctionnelle !

Nous nous faisons conduire à la gare et le train nous amène au Pirée. Là, nous prenons une barque pour rentrer à bord. Nous traversons un bassin où des caïques sont amarrés. Les coques lourdes et rondes de ces embarcations, dont les mâts et les cordages se profilent sur le ciel, se réfléchissent en masses sombres sur l'eau plus claire. Avec ses feux verts, ses grandes croix rouges, notre bateau, où tant de souffrances ont passé, nous apparaît comme un yacht de plaisance pavoisé pour quelque fête.

Par cette douce nuit, il ferait bon oublier la guerre, mais les troupes grecques, fantassins, cavaliers, artilleurs, chevaux, pièces et fourgons continuent à embarquer. Autour de nous, les navires à l'ancre s'envoient, à chaque seconde, des messages qui strient le ciel de brusques éclairs...

Mardi 19 octobre. — La cale est pleine de charbon. Nous sommes prêts et attendons des

instructions ; à cinq heures, l'ordre nous vient d'appareiller... pour Moudros !

Nous voici de nouveau sur la route des Dardanelles. De gros nuages sombres donnent au coucher de soleil un caractère tragique. La mer est d'un gris métallique et les montagnes qui nous entourent, d'un violet presque noir. Le vent souffle rudement. Quelle différence avec les fins de journée lumineuses, transparentes et si douces que nous vivions, il y a huit jours, dans le détroit, lorsque nous voyions le soleil se coucher sur la côte d'Asie !

Mercredi 20 octobre. — Nous avons voyagé tout le jour à très petite allure. Il paraît que notre charbon d'Athènes ne vaut rien. Nos futurs alliés se font la main : c'est dans l'ordre !

Jeudi 21 octobre. — Nous sommes arrivés à Moudros, hier soir, à onze heures, et au réveil, nous avons revu la baie, familière désormais, avec ses bâtiments de guerre, ses côtes rosées, fleuries de tentes blanches.

Vendredi 22 octobre. — Toute la journée nous avons attendu les ordres. Enfin, vers midi, ils sont venus : nous irons à Salonique. Joie ! Nous commençons à avoir assez vu le cap Hellès qui, du reste, le commandant l'affirme, sera bientôt intenable à cause des vents et des courants.

Mais le contre-ordre que, dans la vie militaire, il faut toujours attendre avant d'exécuter quoi que ce soit, arrive à deux heures. Nous partons pour Sed-ul-Bahr.

Demain matin, nous nous éveillerons en face de la côte d'Asie.

Samedi 23 octobre. — Sait-on jamais où l'on s'éveillera quand on navigue ? Cette nuit, vers une heure, je fus tiré de mon sommeil par des coups frappés à ma porte. J'allai ouvrir et me trouvai en présence d'un de mes camarades qui portait sa ceinture de sauvetage à la main.

— Habillez-vous chaudement, me dit-il, et venez. Il y a le feu à bord.

Est-ce parce que mon ami était très calme ? Est-ce parce que incendie ne veut pas dire obli-

gatoirement canots à la mer et que, même si cette éventualité se produit, cela n'implique pas qu'on ne s'en tirera point, j'éprouvai uniquement de la surprise.

Je demandai :

— A-t-on un peu de temps ?

— Oui.

Je me vêtis, ouvris ma valise, pris mon argent et sortis.

J'appris alors qu'un court-circuit s'était produit dans un réduit où sont entassés des bidons d'essence, qu'une explosion avait suivi et que l'arrière était en feu. Nous longeâmes le couloir de nos cabines, et nous acheminâmes vers l'arrière. Mais, au pied de l'escalier nous rencontrâmes le commandant qui nous ordonna d'aller à l'avant. Comme il montait lui-même sur le pont diriger ses hommes, nous enfreignîmes l'ordre et restâmes où nous nous trouvions, en compagnie de Clairon, notre chien, que j'avais rencontré en sortant de ma cabine et qui me suivait partout. Les manches à eau, branchées dans les couloirs, giclaient de toutes parts. Non loin de nous, la petite femme de chambre,

livide, de froid sans doute, car les portes ouvertes pour le passage des manches et la manœuvre laissaient venir un vent très violent, ne fredonnait point *Tipperary* qui est pourtant son air favori.

Au bout d'une demi-heure, ne pouvant obtenir aucun renseignement, chacun ayant reçu l'ordre formel de ne rien dire, nous décidâmes de rebrousser chemin, de remonter jusqu'au pont supérieur et de filer ainsi jusqu'à l'arrière pour voir enfin quelque chose.

Nous mettons notre projet à exécution et lorsque nous ouvrons la porte qui, d'une des salles, donne sur le pont supérieur, nous apercevons, assis à terre, adossés à la cloison de l'appartement du commandant, six majors, ceintures bouclées.

— Bonjour, messeigneurs, nous crie P. M... très gai.

Je dis au jeune médecin auxiliaire S... qui, depuis quelque temps, s'est mis en tête de faire une revue sur l'hôpital :

— Hein, voilà une scène épatante !

Il me répond très nerveux :

— Ah non, mon vieux, je n'ai pas envie de rigoler.

Plus calme que jamais, M..., le radiographe, arrive. Il est tête nue, en blouse blanche.

— Qu'est-ce qu'on dit ? lui demande-t-on.

— Quand on est poli, et je me flatte de l'être malgré la réputation que l'on me fait ici, on dit bonjour !

— Et à part ça, l'incendie ?

— Je m'en fous !

La porte qui fait communiquer le pont et la salle s'ouvre et la marquise de C... paraît. Elle lève les bras et dit, avec son accent de Provence :

— Eh, messieurs, vous allez prendre froid, tout est fini, regagnez vos lits.

Comme le bateau roule terriblement, j'entre dans la salle d'opérations où je redoute un désastre. Deux tables ont été lancées contre la cloison de tribord et c'est tout ! Elles sont bien calées, je les laisse et je redescends. Avant de nous coucher, nous nous promenons dans le couloir. Le médecin-chef, qui revient de l'ar-

rière où il était avec C... et de M..., nous croise et nous dit d'aller terminer notre nuit. De M... m'affirme que ce qu'il y a de meilleur dans la vie, c'est de se dire qu'on va peut-être courir un danger et se baisse pour caresser Clairon qui ne m'a pas quitté et partage, j'en suis certain, l'opinion du chirurgien, car jamais il ne fut aussi joyeux.

Et nous suivons le conseil du patron, nous allons nous recoucher.

Or, ce matin, en nous éveillant, nous avons appris ceci : lorsque l'incendie fut conjuré et que tout le monde, sauf le commandant, son équipage, le médecin-chef et de M..., qui veillaient, fut rendormi, on s'aperçut que le gouvernail, voisin de la pièce où le feu s'était déclaré, avait été dilaté par la chaleur, coincé, puis complètement faussé et mis hors d'état de fonctionner.

Le commandant n'avait plus son bateau en main et nous allions à la dérive sur la côte turque.

Pendant un grand quart d'heure, ce fut de la consternation sur la passerelle. Nous courions

deux dangers : celui de l'échouement sur la côte et, partant, de la captivité, et celui de la rencontre brusque de quelque rocher qui nous eût éventré !

Nous étions, paraît-il, en vue de la côte lorsque, brusquement, par un heureux coup du sort, le vent tourna et nous remit dans notre route !

Naturellement, cette nuit mouvementée a fait l'objet de toutes les conversations de la matinée. Le radiographe affirmait à plusieurs de ces dames qu'en cas d'échouement elles eussent été obligées de subir les politesses des Turcs. Ses auditrices baissèrent pudiquement les yeux, pincèrent les lèvres, prirent une attitude résignée.

J'ai comme une idée que les Turcs se seraient abstenus !

Nous continuons à tanguer et à rouler. Le vent de cette nuit ne s'est point apaisé et comme l'état du gouvernail ne nous permet pas de faire des imprudences, nous mouillons les ancres, vers midi, en face d'Imbros, dans une petite baie abritée. Nous en partons vers deux

heures et à cinq heures nous arrivons à Sed-ul-Bahr.

Pluie, brume, le soir tombe, il fait froid, le canon tonne...

Dimanche 24 octobre. — Journée lugubre. Il pleut, il vente, nous sommes pénétrés d'humidité et nous gelons. Les côtes d'Europe et d'Asie que nous avons quittées si ensoleillées, le détroit que nous voyions baigné d'une si jolie lumière mauve, la mer qui était si bleue, si calme, tout cela disparaît derrière un immense rideau de brume grisâtre, tendu autour de nous. L'Orient, sans lumière, est une désolation.

... Nous avons reçu trois nègres à dix heures. L'un d'eux, Martiniquais, blessé à la tête, s'appelle tout simplement Childebert Clotaire !

Lundi 25 octobre. — Quand nous nous sommes éveillés à cinq heures, il faisait encore nuit, comme chaque matin désormais, mais une nuit claire, pas trop fraîche, annonciatrice d'un beau jour. Dès le lever du soleil, nous jouîmes

du matin le plus transparent. De notre bord, sans lorgnette, on découvrait très nettement Mitylène. La mer, la côte d'Europe, celle d'Asie, le détroit, tout était gai, lumineux, et nous appréciâmes d'autant plus la belle journée qui se préparait que celle d'hier avait été particulièrement mélancoloique.

Le cafard qui nous avait tous visités était oublié, et c'est avec des yeux qu'aucune tristesse n'embuait que nous admirâmes le coucher du soleil, puis le lever de la lune qui, l'un après l'autre, coulèrent une nappe de cuivre, puis une nappe d'argent, le premier à l'arrière, le second à l'avant de notre bateau.

Mardi 26 octobre. — Journée de pluie, de brume, de mélancolie. La mélancolie s'accroît du fait que le remorqueur ne nous a pas apporté de lettres depuis plusieurs jours. Et pour si « marin » qu'on devienne, lorsqu'on vit sur un bateau, pour si décidé qu'on soit à ne pas se plaindre, même à soi-même, des inconvénients que comporte l'état, le manque de nouvelles étreint parfois douloureusement.

Ce soir, le coucher de soleil m'a un peu consolé de ma journée. Le disque rouge, environné de vapeurs roses, descendait lentement sur la mer violet sombre, dont les vagues étaient crêtées de feu.

On eût dit des flammes de punch courant au sommet de chaque lame.

Mercredi 27 octobre. — Allons-nous avoir ainsi des alternatives de brume et de beau temps ? Tout est redevenu lumineux, et malgré l'épouvante que me causa l'arrivée d'un pauvre nègre dont le nez et les deux maxillaires étaient complètement écrasés, dont les deux yeux étaient crevés et qu'il fallut amputer d'une jambe, la journée eût été bonne si nous avions eu notre courrier.

Mais à cinq heures, la mer s'agita, le remorqueur qui venait à nous et, vraisemblablement, nous apportait la correspondance tant souhaitée, ne put nous aborder.

Et malgré nos mains tendues, le battement de nos cœurs, il fut obligé de rebrousser chemin !

Lundi 1er novembre. — Nous avons reçu l'or-

dre de partir ce soir pour Salonique. Nous allons quitter le cap Hellès où nous vivions depuis plus de deux mois. Nous ne reverrons plus la côte d'Europe ravagée, jaune sous le soleil, ni la mystérieuse côte d'Asie, toute rose, ni l'entrée du détroit. Pour notre dernier jour, nous avons un ciel splendide, une mer bénigne, et nous nous persuadons que, si le canon tonne, c'est pour saluer notre prochain départ.

Il tonne dur, la côte d'Asie est largement arrosée, et nous voyons, à si peu de distance que nous pouvons le photographier, un obus turc tomber près d'un contre-torpilleur anglais.

Le jour complètement révolu, nous levons l'ancre, sans avoir reçu notre courrier qui attend, paraît-il, à Moudros, et que nous lirons... nous ne savons quand !

Mardi 2 novembre. — Nous avons voyagé tout le jour sous le soleil le plus clair, par le temps le plus doux qui se puisse concevoir. Nous glissons sur une mer toute bleue, sillonnée de voiliers aux toiles gonflées. Les terres que nous longeons sont les premières, depuis

mon départ de Marseille, que j'aperçoive plantées d'arbres et parées de verdure.

On ne saurait imaginer le plaisir éprouvé par qui, n'ayant eu devant soi, pendant de longs jours, que la mer baignant d'arides côtes jaunes, rousses, ou violettes, découvre un village, de blanches maisons au fond d'une petite anse, au pied d'une montagne verdoyante.

Vers quatre heures, nous commençâmes à voir se dessiner, dans le lointain, les deux bras accueillants du golfe de Salonique, puis, peu à peu, pendant que le couchant versait ses teintes irisées et métalliques sur la mer et les montagnes, nous discernâmes, dressés vers un ciel tourmenté, les minarets, les cyprès, les maisons polychromes et les murailles crénelées de l'antique Soloun.

Le port de commerce où nous sommes venus il y a un mois est maintenant un port de guerre. Torpilleurs, croiseurs et cuirassés y sont à l'ancre et pour ne pas nous prendre dans un filet à sous-marins, dont nous voyons les flotteurs en lignes, à la surface de la mer, nous devons être pilotés.

Quand nous entrons dans la partie de la baie qui nous est assignée, il fait complètement nuit. La ville s'illumine. Voir des réverbères le long d'un quai nous cause une sensation d'autant plus singulière que si les mille clartés de la ville sont nouvelles pour nous, nous nous retrouvons, grâce à la présence, près de notre bord, de trois autres navires-hôpitaux, illuminés de vert et parés de grandes croix rouges lumineuses, en pleine fête vénitienne, comme chaque soir, dans les eaux d'Asie.

Nous voici à Salonique, point du globe vers lequel convergent à cette heure tous les regards. Y resterons-nous ? Irons-nous ailleurs ? Kavalla ou Dédéagatch ? C'est le secret de demain — ou d'après.

Mercredi 3 novembre. — Je suis de garde à la coupée. C'est en perspective une journée de repos. Je vais, dès le matin, prendre place sur le pliant, près du petit escalier qui descend à la mer.

Quelques transports français et anglais passent, chargés de troupes qui vont débarquer et se mettre en route pour la rude campagne

d'hiver en Serbie. Vers huit heures, une vedette nous accoste, et j'ai la joie de recevoir deux gros sacs de courrier des mains d'un des matelots qui la montent.

Quand, avant-hier, nous avons quitté le cap Hellès sans nos lettres que Moudros ne nous avait pas encore envoyées, nous avions le cœur un peu serré. Mais puisque voici de la correspondance de fraîche date (22 et 23 octobre), nous aurons le courage et la patience d'attendre celle qui nous manque depuis le 17.

Toute la journée, entre les quelques courses qu'il me faut faire de la coupée aux différents points du bateau, je lis mes lettres, mes journaux, et j'essaie de me pénétrer des pensées stoïciennes d'un Marc-Aurèle que je viens de recevoir :

« A toute heure, songe fortement en Romain et en homme, à faire ce que tu as en mains, avec une stricte et simple gravité, avec cœur, avec liberté, avec justice, et à te délivrer toi-même de toutes les autres pensées. Et tu t'en délivreras si tu accomplis chaque action comme la dernière de ta vie, évitant toute irréflection,

tout écart passionné des lois de la raison, toute dissimulation, tout amour-propre, tout murmure contre le destin. »

C'est ainsi que, peu à peu, le jour s'est écoulé, et que j'ai vu fleurir le doux, l'apaisant crépuscule sur le golfe où s'endormirent les formidables monstres d'acier qui, demain, partiront pour cracher le fer et le feu sur la côte bulgare.

Samedi 6 novembre. — Le port de Salonique, avec les bâtiments de combat qui partout y sont à l'ancre, ne ressemble en rien au calme port marchand que nous avons visité il y a un mois. La ville, elle aussi, est méconnaissable. Nous sommes en plein débarquement, en pleine organisation du corps expéditionnaire ; aussi ne croise-t-on, dans les rues, ne voit-on, aux terrasses des cafés, qu'officiers de terre et de mer français et anglais. Les chaussées sont parcourues par des autos militaires. Voici des motocyclistes et des infirmiers français, des infirmières anglaises, maigres, court vêtues, hâlées, portant des peaux de bique sur leurs bras — il fera froid cet hiver en Serbie !

Nous croisons un groupe de tout jeunes officiers de la marine britannique. Ils sont roses, poupins, admirablement habillés, et rient comme des enfants qu'ils sont. Ils deviennent tout à coup sérieux pour saluer un de leurs aînés qui les croise et qui, une petite longue-vue de cuivre sous le bras, arpente gravement la rue Vénizelos. Au milieu du va-et-vient des piétons et des voitures, dans le bruit des trompes, des sifflets, des éperons, des sabres, parmi l'appareil guerrier, vêtus de redingotes noires et coiffés du fez, de nombreux Turcs se promènent tranquillement en fumant des cigarettes. Ils sont impassibles. Que peuvent-ils penser de ce déploiement de forces dirigées, sinon contre leur patrie, du moins contre les Alliés de leur patrie ?

Si le corps expéditionnaire franco-anglais peuple Salonique d'un très nombreux contingent militaire de tous grades et de toutes armes, l'armée hellénique ne cesse point d'être mobilisée ; de sorte que les places, aux terrasses, non occupées par des officiers ou des soldats français et anglais, sont prises par des officiers et

des soldats grecs. Et c'est d'un imprévu, d'une confusion tout à fait balkaniques.

Aujourd'hui, samedi, les souks sont fermés, de même que toutes les maisons où le juif loge et fait son commerce. Nous le rencontrons dans la rue, avec ses beaux habits de fête. Voici, imposantes et les seins lourds, de nombreuses matrones vêtues du costume traditionnel : jupe de soie marron à carreaux, corsage de satin noir, chemisette très échancrée, brodée de soie blanche. Comme coiffure, bandeau de satin vert pomme, brodé de fleurs et décoré de perles. Les hommes portent le fez et la longue pelisse doublée de fourrure.

J'aperçois dans une cour, assises ou couchées à terre, des femmes aux costumes bariolés et barbares. Ce sont des Grecques de Thrace, d'Asie Mineure et de la Macédoine du Nord qui ont fui les pays où elles étaient établies et sont venues ici, loin des horreurs de la guerre. Elles attendent qu'on leur donne un secours.

Ces réfugiées logent dans une vieille église (1) où l'on accède par un escalier de bois. L'inté-

(1) Aghia Paraskévi.

rieur est un vaste vaisseau de chaque côté duquel s'élancent de belles colonnes byzantines à chapiteaux très ornés. Entre les colonnes, des mosaïques vert et or. On a superposé, dans les bas-côtés, des planchers où campent les familles. En entrant, j'avais craint la saleté et l'odeur ; or, je constate un soin et un ordre méticuleux. Les parquets, sur lesquels ont été étendus nattes et tapis qui servent de lits, sont très propres. La limite du domaine réservé à chaque ménage est constituée par des nattes, des peaux, des châles tendus sur des cordes. Les ballots d'effets sont bien rangés, en tas, à l'intérieur de ces chambres improvisées. Sur de vieilles caisses servant de coffres, de commodes, d'armoires, sont posées des cruches de terre rouge, des ustensiles de cuisine. A la place d'honneur, une ou plusieurs icônes.

Mardi 9 novembre. — Depuis que nous sommes ici, nous nous demandions, quand et comment nous recevrions nos premiers blessés. A une heure, le remorqueur nous en amène trente-deux. Branle-bas, déshabillage, douche, pommade anti-tout-ce-qu'on-voudra.

A peine a-t-on eu le temps de caser ces trente-deux blessés, qu'un autre remorqueur en apporte vingt nouveaux. C'est, à coup sûr, notre plus bel arrivage. A la salle d'opérations, c'est, jusqu'à sept heures et demie, un terrible coup de feu. On opère sur les quatre tables à la fois. Vingt-deux interventions dans l'après-midi. Et l'on continue jusqu'à minuit.

Mercredi 10 novembre. — Matinée assez chargée. Les nombreuses interventions d'hier nécessitent de nombreux pansements. A midi et demie, le remorqueur arrive et nous apporte seulement une dizaine de blessés, dont un Bulgare amputé de la cuisse droite.

C'est un paysan malingre, paraissant avoir environ quarante-cinq ans. Très brun, les pommettes saillantes, il a nettement le type mongol. Sa faiblesse est extrême. Il geint, tourne vers nous des yeux affolés. Nous ne nous faisons que bien peu d'illusions sur son sort. Etant donné son âge, il a dû faire déjà les deux guerres balkaniques. Et pour la troisième fois, dans sa vie, il a repris les armes, il y a quelques semaines !

Où, comment a-t-il été blessé ? Nous n'en savons rien. Les nôtres l'ont ramassé, il y a dix jours, dans quelque défilé serbe. Depuis, il traîne d'ambulance en ambulance, parmi des gens ignorant sa langue et qui le regardent curieusement — comme nous en ce moment.

Puis, enfin, il a pris place dans un train sanitaire, et il est venu terminer sa déplorable odyssée sur notre luxueux bateau. Ses plaies sont débridées, lavées, pansées.

On nous monte encore quelques hommes, mais peu grièvement blessés, et la journée est finie. En descendant, je rencontre un des « fossoyeurs ».

— J'vas balancer l'Bulgare, me confie-t-il.

Le sujet de Ferdinand a donc juste assez vécu pour voir notre navire et sa salle d'opérations modèle.

Vendredi 12 novembre. — Depuis trois jours, le temps était morose. Le soleil nous boudait. La rade était grise, l'eau boueuse, les montagnes qui la bordent disparaissaient derrière des nuages sales. Salonique était invisible. Un

froid humide nous pénétrait. Aujourd'hui, dès que la nuit s'est dissipée, c'est une clarté, une luminosité, une transparence d'atmosphère et une douce chaleur qui suscitent notre allégresse. La belle, la splendide matinée ! Les montagnes mythologiques : l'Olympe, le Pelion, l'Ossa, l'Athos, se découpent crûment sur un ciel jeune et frais. L'air est doux, la mer absolument calme. De jolies voiles blanches ou ocres glissent à sa surface. Des mouettes volent en criant dans l'air léger. Des bateliers juifs, autour de notre bord, s'interpellent à voix chantante. Les monstres marins qui nous entourent, les autres bateaux-hôpitaux, les baleinières, les vedettes automobiles, étincellent sous le soleil rajeuni.

Salonique, avec ses minarets, ses maisons bleues, ses cyprès, et, tout en haut de la colline, ses remparts crénelés, nous livre tous ses détails. Depuis le lever du soleil, jusqu'au moment où il ira se coucher derrière l'Olympe dont la cime est déjà couverte de neige, nous aurons une fête de couleurs dont il me semble

impossible que nos yeux ne gardent pas, pour toujours, le souvenir.

Vers le soir, après avoir contemplé la plus belle agonie solaire, je rentrai dans la salle d'opérations où quinze cents bougies projetaient leur lumière intense sur le corps nu d'un patient qui disparut bientôt sous la blancheur des champs opératoires que son sang rougit...

Dimanche 14 novembre. — Je me suis levé, en pleine nuit comme chaque matin. Il fait froid. Pour aller prendre du café à notre poste de l'avant, il faut traverser tout le bateau dans le sens de la longueur. La moitié du voyage s'effectue dans un étroit couloir éclairé à la lumière électrique. Au bout de ce couloir, une lourde porte donne sur le pont. Le vent souffle avec une telle violence, que je dois lutter de l'épaule pour la faire céder. Et quand je suis parvenu à l'ouvrir, je suis si brutalement souffleté par la bise que je chancelle. Parfois, un paquet de mer ou l'averse me cingle le visage. Jambes nues, brosses et manches à eau en mains, novices et mousses lavent le pont et

il faut patauger dans l'inondation qu'ils déchaînent.

... Vers neuf heures, dans notre salle, toute blanche, très propre, tiède, la clarté était admirable. On oubliait vraiment que c'était un lieu de souffrances, et les blessés y avaient pénétré — malgré leur appréhension bien naturelle — avec une sorte de plaisir. Mais, il en fut un qui, dès son arrivée, grogna d'une voix désagréable, avec un accent rauque :

— Quel sale soleil. On ne pourrait pas mettre des stores ?

Puis il continua :

— Vache de pays !

Je lui demandai :

— D'où donc êtes-vous, mon vieux ?

— Moi, je suis de Lille.

— Alors, tout s'explique.

Et en défaisant le pansement de ce contempteur de soleil, je pensais à Lille, boueuse, pluvieuse, enfumée, embrouillardée — je ne parle même pas de la ville mutilée actuelle — mais de Lille telle qu'elle devait être le 15 novembre 1913 et tous les 15 novembre précédents.

Mardi 16 novembre. — On nous a amené ce soir un blessé de la classe 1894, un nommé V..., qui avait reçu une balle dans la colonne vertébrale, un peu au-dessous de la nuque. Il était en pleine connaissance, parlait fort bien, voyait très distinctement, mais était paralysé à partir des épaules, et ne pouvait remuer ni bras, ni jambes, car il avait la moelle épinière sectionnée. On dut lui faire une cystostomie. Et j'assistai à ce spectacle d'une opération pratiquée sur un homme qu'on n'endormit point, qui ne cessa de parler, et qui était insensible au point que pas un muscle de son visage grave et réfléchi ne tressaillit.

L'intervention n'avait d'autre but que de prolonger la vie de ce malheureux, car il ne pouvait être question d'éviter l'inévitable. Sa mort, à très brève échéance, est certaine.

Depuis que je suis ici, j'ai vu bien des blessés sur la table desquels on disait : « Il est perdu. » Mais en prononçant ces mots, on avait encore un espoir, on tentait l'impossible, on faisait des efforts surhumains, on épuisait toutes les ressources de la science, de l'ingéniosité, de la té-

nacité, pour essayer d'arracher un être à la mort. Et si, très souvent, tant de dévouement fut vain, du moins sauva-t-on un grand nombre de vies.

Mais jamais encore je n'avais eu devant les yeux, — et je ne sache rien de plus poignant — un corps en apparence vigoureux, sain, *inéluctablement* promis à la destruction prochaine, quoi qu'on fît.

Nous avions porté dans l'ascenseur le patient, et nous parlions de lui, lorsque nous vîmes, à travers la glace d'une de nos fenêtres, un petit rouge-gorge qui, brutalisé par la tempête, transi par l'air de la nuit, attiré par la lumière de nos 1.500 bougies, s'était dirigé vers nous, et frappait à grands coups de son bec minuscule sur notre carreau. Nous ouvrîmes le châssis à ce naufragé qui alla gentiment se poser sur une tringle de cuivre.

Nous regardâmes un instant ce tout petit et nous nous apprêtions à continuer notre travail, lorsque Mme X... se mit à pousser les hauts cris, à affirmer qu'elle aimait les animaux, qu'elle les aimait certainement beaucoup plus que les

hommes (ce qui est son droit mais n'est pas beaucoup dire), qu'elle ne souffrirait pas qu'on emprisonnât une bête et qu'il fallait immédiatement redonner la liberté à ce rouge-gorge.

P. M..., et M... et S... lui représentèrent que le rouge-gorge avait spontanément cherché asile auprès de nous, que personne ne prétendait le priver de sa liberté et que, demain, réconforté par la chaleur du radiateur, il s'envolerait vers sa destinée, continuerait de vivre sa petite vie d'oiseau que la tempête terminerait inévitablement si on le chassait.

Rouge de colère, frénétique, n'entendant aucune voix, Mme X..., qui courait d'un coin à l'autre de la salle, ouvrit toutes les fenêtres, chassa l'oiselet affolé qui se cognait partout, et fut heureuse seulement lorsqu'elle eût rejeté le pauvret dans le noir, dans le froid, dans le vent — vers la mort certaine.

Et sur le livre des observations, le docteur P. M... écrivit, à la date d'aujourd'hui, sous un graphiti représentant approximativement le petit rouge-gorge :

« Ce soir, chasse à courre d'un z'oiseau par Mme X... »

Mercredi 17 novembre. — Notre opéré d'hier est mort aujourd'hui à midi...

... J'ai rapporté l'apostrophe au soleil d'Orient de ce Lillois qui, bon fils de son pays, préfère la tristesse d'un ciel plombé à la merveilleuse clarté qui règne ici. Lorsque je fixais sa phrase et son geste, je me rappelais mon mouvement d'impatience en le voyant détourner le visage d'un des plus beaux horizons que je connaisse, maudire une douceur de climat, une pureté d'atmosphère que je ne soupçonnais pas possibles à cette époque de l'année.

Comme je regrettai ce mouvement, lorsque, ce matin, je vis le pauvre arriver le visage ravagé, les yeux fiévreux et que, son pansement défait, nous nous aperçûmes, au crépitement de son bras sous les doigts, à l'épouvantable odeur qui se répandit autour de nous, que l'atroce gangrène gazeuse s'y était mise.

De M... le questionna, et nous apprîmes que, marié, il avait trois enfants et vivait, avec toute sa famille, de son maigre salaire de comptable dans quelque usine... Le chirurgien palpa longuement le bras — le bras droit — d'un air sou-

cieux et, lorsque le chloroforme fut donné, il fit tout son possible pour que le malheureux pût continuer à gagner sa vie et celle des siens. De larges incisions pratiquées dans les chairs crépitantes, firent couler sur la table un sang noir, nauséabond. Et puis, tout à coup, une hémorragie très abondante et qu'on eut grand peine à tarir, se produisit dans le coude. Le visage de M... était de plus en plus soucieux, de plus en plus perplexe, et lorsque le flot sanglant fut enfin aveuglé, il dit :

— Il était grand temps !

Puis :

— Comme il est malaisé de savoir exactement où est le devoir ! Il a failli mourir parce que j'ai voulu lui conserver son bras. Si je m'étais décidé à l'amputation au-dessus du coude, cette hémorragie ne se serait pas produite — et je n'éviterai peut-être pas ce que j'ai tant voulu lui épargner !

Or, trois heures plus tard, j'étais en train de déjeuner, lorsqu'on vint m'avertir qu'on remontait le comptable à la salle d'opérations. J'y courus pour le recevoir. L'hémorragie avait re-

commencé, et l'amputation était le seul moyen de le sauver !

Samedi 20 novembre. — Nous avons « touché » dix-huit infirmiers destinés aux nouvelles salles qu'on prépare : cultivateurs un peu lents, un peu lourds, un peu taciturnes, presque tous originaires du Plateau Central, ils sont très différents de ceux qui constituaient le premier contingent. Ils n'ont point, comme les camarades avec qui je vis depuis trois mois, cette faconde, ce brio, ce contentement de soi et cette éloquence toujours prête à jaillir que la Provence dépose, le jour de leur naissance, dans le berceau de ses fils. Aujourd'hui, à la soupe, par l'effet du hasard, les nouveaux étaient presque tous réunis au même service. Je m'y trouvai aussi, et, pour la première fois depuis mon embarquement, je pus déjeuner en silence. Ni clameurs, ni discussions, ni chansons ! Tous ces braves bougres se restauraient gravement, lentement, comme on accomplit un rite.

Par contre, pour la première fois depuis trois mois, on a vu la porte de la cambuse assiégée,

dans le courant de l'après-midi, par des infirmiers qui, le bidon à l'épaule, allaient chacun s'offrir du vin et, pour la première fois, on a entendu retentir l'appel classique dans les casernes :

— Dis donc, tu payes un litre ?

Dimanche 21 novembre. — M. Denys-Cochin, de l'Académie française, ministre d'Etat philhellène qui arrive d'Athènes, où (paraît-il) son succès fut très grand, est venu déjeuner à bord. Il a visité l'hôpital, adressé la parole à plusieurs blessés, leur a prodigué des encouragements et s'est retiré en manifestant au médecin-chef toute sa satisfaction.

Lundi 22 novembre. — Nous avons reçu, il y a quelques jours, un petit bonhomme vraiment admirable de courage. C'est un nommé L..., dessinateur à Paris, né à Londres d'un père Français, d'une mère Anglaise. Blessé à la cuisse l'hiver dernier, en Belgique, il est venu en Serbie, et dès les premiers jours de la campagne, a été criblé de shrapnells. On lui en

a retiré huit qu'il a placés dans une petite boîte, sur sa table de nuit. Chaque jour, son pansement dure plus d'une heure. On commence par un bras, puis on attaque l'autre. On passe alors au genou. Enfin c'est le pied.

Dès son arrivée, il demande un morceau de coton hydrophile et, pour ne pas crier, pendant tout le temps que dure son supplice, il mord, arrache l'ouate. Quand la douleur est trop forte, il chante un petit couplet anglais.

Avant-hier, il s'est mis à faire de la température, son pied a pris un aspect très inquiétant. Après avoir beaucoup hésité, pour savoir si l'amputation ne s'imposait pas, P. M... a pratiqué, à côté de celles qu'il avait faites précédemment, trois importantes incisions. Et maintenant, le pied n'est plus qu'un paquet de lanières noirâtres, unies seulement à leurs extrémités — talon et orteils — hérissées de drains et dégageant une odeur insupportable.

Depuis cette dernière intervention, le malheureux enfant jusque-là si gentil, si courageux, si gai même, se plaint, s'inquiète, supplie en pleurant qu'on l'ampute.

Ce matin, quand il est arrivé, bien rasé, bien peigné (car depuis son entrée ici il passe le temps de répit que lui laisse la souffrance à réclamer le coiffeur, avec qui il ruse pour qu'il le rase, mais ne lui tonde pas les cheveux), j'ai été frappé par la maigreur, la pâleur de son visage aux traits tirés.

Et, comme il avait l'air très triste, qu'il restait silencieux, je m'en montrais surpris. Son infirmière qui l'accompagnait, et qui est une des seules femmes, vraiment femmes, du bord me dit :

— Il a le cafard.

L... abaissa ses paupières en signe d'assentiment.

Alors l'amazone qui applaudissait au bombardement d'Erenkeui s'approcha :

— Comment ?... Qu'est-ce que j'entends ?... L... a le cafard ? Comme c'est vilain... Tu sais que c'est très laid... très laid, très laid, très laid !...

L'enfant mutilé eut une crispation du visage, tourna la tête, et comme on retirait les mèches d'une de ses plaies, il commença de mâchonner son morceau d'ouate...

Mardi 24 novembre. — Et les jours succèdent aux jours, sans que nous recevions de courrier. On nous donne, pour nous consoler, cette explication que plusieurs centaines de sacs de lettres ont brûlé à bord du transport *Le Chili.*

Je finis, personnellement, par ne plus savoir depuis quand le vaguemestre ne m'a rien remis. Il est des choses contre lesquelles il est vain de lutter. Et je dis avec le philosophe : « Que notre cœur répète s'il le désire : cela est triste, mais que notre raison se contente de dire : cela est ainsi. »

... Et puis, quoi ? On ne sait vraiment plus à quel moment la peine des hommes devient si cruelle qu'ils se considèrent comme malheureux !...

Les moins sensibles d'entre nous, lorsqu'ils envisagèrent ce qu'avait d'effroyable l'épreuve imposée à ce comptable du Nord que M... dut amputer, ne purent s'empêcher d'être émus. Or, aujourd'hui, il est venu pour son pansement. La température avait disparu, la nuit avait été paisible. Il se sentait en appétit, et lorsqu'on mit son moignon à l'air, il le regarda

avec une sorte de tendresse. Il demanda quand il pourrait être évacué, rentrer en France, puis ajouta :

— Ce jour-là ce sera la fête au village !

Vendredi 26 novembre. — Brusquement, nous passons de la clarté, de la douceur orientale, aux pires brumes occidentales. Aujourd'hui, un brouillard intense nous enveloppe. Salonique est invisible. La mer est gris sale. C'est un temps de Londres ou, plutôt, à voir l'immense étendue d'eau morte qui nous entoure, que nul mouvement n'agite et sur quoi pèse une morne atmosphère, je songe à l'aspect désolé qu'offraient les environs de Paris lors des grandes inondations.

Pourtant il n'est si lugubre journée qui ne comporte son heure de beauté — lorsqu'on la veut chercher, qu'on la guette avec obstination. A travers ces brumes, le soleil se couche. Il met à l'horizon une mince, très mince bande rouge surmontée d'une grande tache d'un bleu que je n'ai pas encore vu, je crois, dans le ciel : un bleu de crayon bleu écrasé, à la fois profond et éclatant. Sur ce fond d'un coloris très

rare et qui ne dure, au reste, que l'espace d'un très court instant, se profilent, en silhouettes noires, aux lignes très nettement accusées, les unités de guerre qui nous entourent et veillent dans le golfe sur lequel la nuit est bientôt tout à fait close...

Samedi 27 novembre. — Au réveil, il fait un froid cruel ; nous assistons, quand le jour se lève, à un curieux phénomène : la mer, qui a gardé sensiblement sa température, alors que l'atmosphère se refroidissait brusquement (à terre il fait — 6°) la mer fume tout autour de nous. Violemment chassés par le vent, des flocons cotonneux de brouillard glissent au ras des flots, sans s'élever. La brume est moins opaque qu'hier, mais le ciel reste morne, grisâtre, et vers midi, dans une violente rafale, la neige tombe. Les toits de Salonique, les remparts, les montagnes se couvrent d'un blanc manteau et, par un singulier effet d'optique, tout se rapproche de nous jusqu'à nous donner l'illusion que nous sommes ancrés au milieu d'un fleuve baignant une ville.

Par un malheureux hasard, c'est au moment où il neige le plus fort, où il vente le plus durement, qu'arrive le remorqueur sur lequel vont être placés ceux de nos blessés qui n'ont plus besoin de nos soins. J'en connais peu.

Mais parmi la foule des indifférents, voici notre plus ancien client — il est avec nous depuis notre premier passage à Moudros. Il nous est arrivé un soir, très abîmé par un éclat d'obus dans les reins. Il était robuste et très lourd — je m'en souviens. Depuis, il ne nous a pas quitté : il a fait avec nous Sed-ul-Bahr, Salonique, Athènes, Moudros, Sed-ul-Bahr, Salonique une fois encore. Et, vieilli, jauni, maigri, fini, il s'en va maintenant.

Pauvre vieil adjudant T... ! Nous savions ses manies, ses habitudes, nous supportions tous ses accès de mauvaise humeur et nous parvenions à le faire rire. Il avait tellement l'habitude de son pansement que, contrefaisant la voix du jeune S... qui le soignait, il demandait en glapissant un peu :

— Lavage ! Compresse ! Coton ! Brancard !

Il m'aimait bien. Quand j'ai su qu'il nous

quittait, je suis allé lui dire adieu. Mais il était tellement attaché à notre bateau, à nous, son évacuation lui faisait tant de peine, il redoutait tant le retour en France, où, vieux rengagé, il n'a point de famille, pas d'amis, il était si désespéré à l'idée de n'avoir plus de régiment, d'être enfin un civil, qu'il m'a à peine regardé et que son adieu a été bref. Au fond, j'ai préféré cela. Mais je suis bien tranquille, un de ces jours, la « vieille bête » comme il s'appelait lui-même, m'enverra un mot.

Dimanche 28 novembre. — Le petit L..., dont j'ai déjà parlé, force vraiment l'admiration par son stoïcisme. Aujourd'hui, il a fallu l'endormir pour faire une nouvelle incision à son pied. Au moment où on allait lui mettre la compresse sur le visage, il l'a écartée et s'est écrié :

— Attendez, je vais d'abord vous chanter une petite chanson.

Il a chanté un couplet anglais, puis, quand ce fut fini :

— *One, two, three... go !*

Je sais bien qu'il y a pas mal de nervosité dans son cas, mais combien d'hommes sont capables de donner cet aspect à leur nervosité et à leur détresse !

Lundi 29 novembre. — Le soleil se couche au loin sur la baie, derrière la rangée des torpilleurs et des cuirassés. Du disque pourpre-sombre, une lueur moins foncée irradie dans le ciel, se réfléchit dans la mer, se projette sur Salonique dont toutes les vitres flambent. Alors, de notre bord, nous avons cette vision paradoxale, et un peu folle, d'une ville dont, en plein jour, les habitants auraient mis des lampions orangés à leurs fenêtres...

... Quand j'arrive au réfectoire, on distribue des lettres qui, contre toute attente, sont arrivées. Enfin, du courrier ! Personne ne parle, presque personne ne mange. On lit, on dévore les nouvelles, depuis si longtemps attendues !

Si nous avons tous acquis la mentalité fataliste du marin, si nous ne demandons plus s'il y a du courrier, comme notre impatience et notre fièvre reparaissent dès que nous avons en

mains les enveloppes qu'il nous suffira de déchirer pour y trouver de douces paroles ! Mais nous craignons d'apprendre la nouvelle qui nous étreindra le cœur, nous donnera du souci, nous fera mieux comprendre encore l'impuissance où nous sommes, d'aider, de réconforter, de consoler ou de défendre qui nous aimons.

Pour moi, je ne songe plus à mon dîner, et j'éprouve un tel besoin d'être seul, avec mes lettres, que je vais m'enfermer dans ma cabine.

Mercredi 1er décembre. — Nous avons pour nous servir, au réfectoire, un garçon qui est un être bien réjouissant. Voilà trente ans qu'il voyage « sur le commerce », comme il dit, avec le commandant M...

Il a des phrases d'une admirable logique, comme par exemple :

— Ce matin il ne fait pas froid... alors c'est le moment de mettre le tricot.

L'autre soir, un de nos camarades, pasteur « dans le civil », était en train d'écrire des lettres et le garçon le regardait faire avec un sourire où il y avait de l'admiration et de l'étonnement.

Tout à coup le pasteur, se sentant frappé sur l'épaule, leva le nez, et Pierre lui dit à l'oreille :

— Ah ! ah ! ça vous connaît, les lettres, ça ne vous coûte pas beaucoup à écrire.

— Comment ?

— Vous êtes habitué à en porter beaucoup, hein ? dans votre métier ?

Le pasteur regarda avec surprise et un peu d'indignation ce garçon qui parlait de « son métier », alors qu'il exerce un sacerdoce, et lui fit comprendre qu'il serait heureux d'avoir des explications.

Et l'autre :

— Eh, oui, vous êtes facteur, n'est-ce pas ?

Pasteur, facteur, le pauvre avait confondu.

Nous avons un peu ri, mais le ministre n'a pas goûté le charme de la méprise.

Ce florianesque personnage — je parle du garçon de réfectoire et non du pasteur — regrette les temps heureux où il faisait la traversée Marseille-Alger-Marseille et où la Compagnie, dont il défend les intérêts avec une magnifique âpreté, faisait de bonnes affaires.

— Maintenant, veut-il bien m'expliquer, on

ne navigue plus, tout le monde mange, on ne peut pas faire d'économies sur la nourriture. Tandis qu'en marche, ah, ah... la moitié des voyageurs sont malades, alors ils vomissent... pas la peine de faire de la cuisine pour eux... Et les autres, ceux qui ne sont pas malades... ah, ah... ils ne peuvent pas manger, parce que ça sent trop mauvais.

... Il y a quelques jours, en me voyant déjeuner sur une table répugnante, au milieu d'un brouhaha et d'une confusion de trattoria italienne, il s'approcha de moi et me dit à l'oreille d'un air entendu :

— Hein, si ça n'était pas la guerre, vous ne voudriez pas vivre comme ça, même pour deux cents francs par mois...

... Nous avons des poux, des poux de tous les genres, de toutes les familles, de toutes les régions du corps, depuis le pou vulgaire, le pou classique, jusqu'au pou du pubis, lequel comme chacun sait, est blanc laiteux, possède de chaque côté du corps quantité de petites pinces et porte avec fierté une croix rouge sur le dos.

Certains d'entre nous en sont particulièrement aimés et il paraît qu'au vestiaire où l'on entasse les vêtements des blessés, on les voit grouiller sur les capotes.

Hier soir, un des pharmaciens se précipita dans ma cabine en s'écriant avec le plus pur accent de Tarascon et une émotion qui n'eût certes pas été plus grande s'il avait découvert une voie d'eau dans la coque du bateau :

— Je viens de voir des poux gros comme des chameaux et qui couraient comme des lapins.

Pierre, notre garçon de réfectoire, n'a pas échappé au fléau : il est couvert de vermine. Son émotion est grande et son indignation comique. Ce matin, il se plaignait à l'un de nos camarades.

— Depuis trente ans que je navigue sur le commerce, je n'ai jamais vu ça... ah ! ah ! Et alors, tout le monde en a ?

— Tout le monde !

— Et vous ?

— J'en suis plein.

— Et J... ?

— Il en a encore plus que moi.

— Et L..., ? (il était question de moi).

— Il en a des millions.

Le visage de Pierre se rasséréna, et notre homme prononça un : « Ah, alors ! » qui signifiait évidemment : « Puisque J... et L... ont des poux, je peux bien en avoir aussi. »

Samedi 4 décembre. — Toujours le froid. Nous sommes enveloppés de voiles gris. La mer qui baigne nos flancs est jaunâtre et boueuse. Très près de nous, le rideau de brouillard se referme. L'humidité nous pénètre. Tout est visqueux où nous posons la main.

Cet Orient morne, terne et froid, cet Orient si prestigieux quand règne le soleil, nous attriste.

Et puis, les nouvelles que nous apportent les journaux ne sont pas excellentes... Nous ne savons à quoi nous en tenir quant à la situation de notre armée de Serbie, à notre propre destin, si, demain, le sort des armes nous est contraire sur ce théâtre de la guerre. Il semble d'ailleurs que la brume qui nous entoure nous isole plus encore, accroît notre incertitude, notre ignorance, notre angoisse...

Mercredi 8 décembre. — Dans le but d'augmenter le nombre de lits à bord de notre bateau, le médecin-chef a fait déménager et démolir toutes les cabines d'arrière pour convertir l'espace qu'elles occupaient en trois salles pour blessés. Il me demande d'abandonner la salle d'opérations où je viens de passer quatre mois et de prendre la direction de ce nouveau service.

Jeudi 9 décembre. — Puisque ma cabine n'existe plus, j'ai rejoint à la cale ceux de mes camarades qui y couchent. Je ne jouirai plus, à la fin de mes journées, de cette solitude, de ce silence qui m'étaient si précieux... J'ai dû aussi faire le dur sacrifice de toutes les lettres reçues depuis mon départ de France, que je ne puis plus mettre à l'abri de la curiosité d'autrui. Je me suis donc déterminé à les détruire. Comme elles étaient classées par ordre, j'ai voulu les relire. Mais, bientôt, je n'ai pu continuer... Alors, j'ai pris tout le paquet, et, quand la nuit est tombée, je suis descendu sur la dernière marche de la coupée et lentement, posément,

systématiquement, j'ai déchiré chaque feuillet et j'ai laissé glisser tous ces fragments de papier dans la mer.

Comme il n'y a ni courant, ni clapotis, ils forment au pied de l'escalier une grande nappe blanche que j'ai regardée longuement avant de venir écrire ces lignes. Et peut-être demain, à l'aube, en me levant, verrai-je encore flotter à la surface de l'eau quelques carrés qui me rappelleront le sacrifice que j'ai dû faire aujourd'hui.

... En vérité, on ne dort pas si mal sur un brancard. L'inconvénient est que les rats, non contents d'y mener un bruit assourdissant, vous galopent sur le corps et sur le visage. Il est des choses plus agréables. Mais sans doute, demain ou après, y serai-je déjà habitué.

Vendredi 10 décembre. — Toujours le froid, le brouillard, l'humidité. Le matin, lorsque je quitte la cale pour monter sur le pont, il fait encore nuit noire. Autour de nous, les bateaux-hôpitaux anglais et français — nous sommes tous groupés au milieu de la rade, loin du lieu

d'abordage des transports et de la ligne de tirs des cuirassés — les bateaux-hôpitaux nous entourent d'une ceinture lumineuse. Et au delà, à cent mètres peut-être, c'est un mur opaque que ni les lumières de Salonique, ni les feux des unités de guerre ne peuvent percer.

Pourtant, cette nuit qui semble ne devoir point finir, s'évapore, et voici que, tout à coup, l'on discerne, au ras de l'eau, un liséré orangé, puis rouge sombre, qui s'élargit peu à peu, s'étend sur la mer, gagne le ciel, s'y décompose, s'y amplifie, s'y divise en bandes parallèles. Le fond du ciel, tout à l'heure d'un gris noir si triste, prend de douces, de tendres teintes vertes. Et l'espoir nous est permis d'une lumineuse journée, où il y aura du soleil, où la mer sera bleue, où nous pourrons voir enfin et les belles lignes du golfe, au milieu duquel nous vivons en aveugles depuis tant de jours, et la colline salonicienne couronnée de ses remparts crénelés, hérissée de ses minarets blancs, de ses sombres cyprès.

Ce n'est qu'un espoir...

La féerie du soleil levant s'apaise, le gris noir

d'avant le jour s'est un peu éclairci, mais c'est du gris, du gris quand même, du gris qui s'étend partout autour de nous et pour tout le jour...

Samedi 11 décembre. — Entre deux opérations, je suis penché sur le bastingage. Je fume en regardant la mer plombée, la mer inerte et morne, figée autour de notre bord et sur laquelle pèse un brouillard opaque.

Quelqu'un me prend par les épaules, s'accoude à mon côté. C'est le docteur P. M... Il m'annonce que le médecin-chef a autorisé la moitié de l'effectif à descendre à terre. Je suis de la bordée.

La pinasse nous dépose à l'escalier de marbre, devant la rue Vénizelos. Encore que le brouillard règne ici comme il règne en mer, que le pavé soit gras, je le foule avec une espèce d'ivresse. Mais comme je n'ai pas mis le pied à terre depuis un mois, je ne sais plus marcher sur un sol ferme et je vais, les jambes fléchies, le corps penché en avant, comme sur le bateau quand il roule.

La foule bigarrée et glapissante qui grouille en cette rue me donne le vertige : je n'ai plus l'habitude du mouvement ni du bruit.

S'il faisait beau, je gagnerais la ville haute, la ville des ruelles désertes où, furtivement, chaque heure, passe un fantôme voilé, la ville des fontaines et des petites places paisibles où les vieux, accroupis aux pieds des murs, égrènent leurs chapelets d'ambre ou fument en regardant sautiller les corneilles...

Mais il brouillasse, il fait froid, et dans deux heures ce sera la fin de ce mélancolique jour hivernal qui n'eut point de clarté !

Que faire ? Moi qui, depuis si longtemps attends une descente à terre, je ne sais où diriger mes pas, je ne sais comment jouir de ma liberté...

Je me rappelle alors cette église byzantine, transformée en mosquée, puis désaffectée, qui sert maintenant de dépôt de réfugiés, et que, lors d'une première visite, je n'avais pas eu le loisir de voir en détail.

Le temps est si sombre qu'à l'intérieur du grand vaisseau humide, où flotte une brume

rousse, où règne une insoutenable odeur d'humanité pauvre, c'est presque la nuit.

Il faut attendre quelques instants avant de discerner et le cadre — haute voûte, mosaïques, colonnes, chapiteaux écussonnés de la croix, du poisson ou de la colombe — et les êtres. Ceux-ci sont aujourd'hui drapés dans de grosses couvertures rouannes ou blottis sous de grandes pèlerines à capuchon, comme celles que portent les pâtres. Beaucoup, pour ne pas grelotter, surtout les vieux dont on distingue les barbes grises, les visages d'ivoire jaune, ravinés de mille rides, sont couchés sur des nattes. Des monceaux de tapis et de manteaux les recouvrent.

Les femmes et les jeunes filles lavent, dans de grands bassins de cuivre plats, posés à terre, cousent, reprisent ou, assises à la turque, balancent de minuscules hamacs bariolés, ornés de franges éclatantes, dans lesquels de tout petits, aux visages fripés, dorment. Les hommes sont rares. Les maris, les frères, les pères de ces femmes qui n'ont pas été massacrés, dans leurs villages, par le Bulgare ou le Turc, com-

battent. Ceux que la mort et la mobilisation épargnèrent sont en ville, au port, où ils s'emploient comme manœuvres, portefaix.

Au centre de chacune de ces cases constituées par des tapis et des voiles pendus à des cordes, un réchaud bas où se consume du charbon. Cinq ou six marmots, petits bonshommes et petites bonnes femmes, accroupis, se serrent autour de la source de chaleur, tendent vers elle leurs mains bien sales. Et le reflet rouge de la braise en ignition éclaire leur visage que l'arrivée de l'étranger étonne, inquiète un peu.

Dans l'escalier de bois qui mène de l'étage au rez-de-chaussée, je bute sur quelque chose que je ne voyais point. Je me baisse : c'est un bout de fille aux boucles blondes qui me sourit et me fait voir avec fierté ce avec quoi elle joue : un suspensoir abominablement souillé !

Quand je sors, la nuit est presque tombée. Comme je dispose d'une heure avant le départ de la pinasse, je flâne devant les boutiques de la rue Vénizelos, celles des libraires surtout. Elles sont encombrées de Christmas Cards, stupides à souhait, avec de petites devises, de petits

vers. Tous les vieux fonds de magasins d'Angleterre ont été envoyés ici et le soldat et l'officier anglais se ruent sur cette pauvre marchandise. De cartes françaises, aucune. Ce n'est point que j'en désire. Mais je constate qu'ici comme ailleurs, les Anglais ont déjà pris pied, imposé leurs habitudes, colonisé, envoyé leurs denrées. Chercher des produits de chez nous, serait, bien entendu, parfaitement vain.

Je prends place un instant chez le glacier chic. Autour de petites tables couvertes de nappes blanches, officiers de mer et de terre, de H. M. I. R. George V boivent du thé, mangent toasts, muffins, confitures. On se croirait à Londres. L'argenterie est anglaise, la confiture est de Davson et le garçon qui me sert me dit que la maison vient de recevoir du bacon.

Autour de moi, on parle toutes les langues. J'écoute ce brouhaha confus, composé de tant de sons inconnus, lorsqu'une phrase allemande vient frapper mon oreille. Je me retourne : à la table voisine de la mienne, une famille d'outre-Rhin, père, mère, deux enfants, boit, mange et

parle tranquillement sans se soucier des militaires alliés qui les entourent.

Il est temps de rentrer. Je file vers le port où j'attends la pinasse.

P. M... et quelques majors qui font les cent pas, s'entretiennent amicalement avec un jeune médecin turc.

Cet ennemi de notre pays est charmant. Il est rejoint par plusieurs de ses compatriotes, dont nous serrons les mains, et qui nous assurent — ce dont nous ne pouvons douter ! — qu'ils aiment beaucoup la France. Du reste, le docteur reçoit dans sa maison nos majors, les retient à dîner, les guide à travers Salonique, les assiste dans leurs achats, veille à ce qu'ils ne soient point trop exploités par les juifs, les Grecs — et même par ses concitoyens.

Curieuse guerre, curieuse ville, pleine de contrastes et d'imprévus rapprochements...

Les camarades de de M..., tout en reconnaissant sa valeur professionnelle, son admirable dévouement, la tendresse fraternelle qu'il témoigne aux blessés, disent de lui :

— Oui... mais c'est une attitude... une coquetterie... Observez-le et voyez comme il s'étudie pour, en toutes circonstances, avoir toujours le beau geste.

Peut-être... Mais il a *toujours* le beau geste et j'aime assez cette attitude !

Dimanche 12 décembre. — Je prends possession de mon nouveau service. Dans la salle encore vide, où les rats trottinent avec la parfaite tranquillité d'animaux à qui l'expérience n'a pas encore appris, qu'en définitive, l'homme est de toutes les créatures la plus dangereuse, la plus nuisible, la plus cruelle, et qu'il sied de s'en méfier, je fais porter des lits, des matelas, des tables de nuit. On nettoie. On range. On va. On vient. On se bouscule et l'on s'agite.

Mais c'est de l'activité militaire ! Comme la main-d'œuvre ne coûte rien à qui l'emploie, ne rapporte rien à qui la fournit, chacun la gaspille.

Alors que deux hommes utilisés, non pas même selon le système Taylor, mais de façon rationnelle suffiraient, je n'arrive à rien avec

les trois infirmiers et les cinq matelots mis à ma disposition.

Il est juste de dire que je n'en ai jamais plus de deux ou trois sous la main, qui répètent d'ailleurs, sans lassitude, la jolie formule désormais classique : « Faut pas s'en faire, c'est la guerre ! »

Nous avons travaillé toute la matinée et tout l'après-midi sans résultat appréciable, lorsque, vers cinq heures, je suis averti qu'un train de blessés est annoncé et que mon service recevra la plus grande partie de l'arrivage.

Malgré les demandes réitérées, nous n'avons pas un drap, pas une couverture, pas un seau, pas un instrument, pas un objet de pansement. Je vais voir l'officier d'administration. Il est dans sa cabine, couché tout habillé sur son lit, joue de la mandoline, chante un duo auquel participent Caruso et Géraldine Farrar. Je lui fais part de mon désir de « toucher » ce dont j'ai besoin. Il s'interrompt, me considère curieusement, hoche la tête et clame :

— *Amor ! Amor !...*

Je manque de l'autorité nécessaire pour rappeler ce dilettante à la conception du devoir.

Pourquoi, du reste, me suis-je adressé à lui ? Gigue, bons mots et clowneries, ce gestionnaire amateur n'a-t-il point donné sa mesure depuis que nous avons quitté Marseille ?

... Le remorqueur part pour quérir les blessés à terre. Deux heures plus tard, il en ramène cent neuf peu atteints, il est vrai, mais transis, exténués, très déprimés par la retraite, le froid et les privations.

Les déshabiller, les laver, remplir les formalités d'inscription, prend encore deux heures, et ils commencent à arriver dans nos salles seulement vers minuit. Cependant, on a fini par consentir à nous donner le matériel dont nous avons besoin ou, du moins, l'indispensable, et à quatre heures du matin, nous avons reçu, couché, réconforté et piqué au sérum antitétanique quatre-vingt-treize pauvres garçons qui, peu de jours auparavant, pensaient bien ne point sortir des montagnes d'Albanie.

Ils regardaient avec surprise nos blanches cloisons, notre lumière électrique, tâtaient

leurs draps, semblaient tout décontenancés par ce que notre accueil avait de fraternel, ne soupçonnaient point, au sortir du froid, de la brume, de la nuit d'où ils venaient, qu'il pût y avoir pour eux un refuge lumineux et chaud, des visages pour leur sourire, des mains pour les assister. Quelques-uns n'avaient point couché dans un lit depuis le début de la campagne. Un Parisien, que je bordais, me dit :

— Ah ! j'en pleurerais ! Je croyais que je ne connaîtrais jamais plus ça !

Quand tout le monde fut couché, j'étendis quelques couvertures à terre, dans un étroit intervalle compris entre deux cloisons et que nous devons transformer en armoire à linge. Comme la future armoire est à mes mesures, j'entends que ma tête et mes pieds touchent ses parois dans le sens de la longueur, et que, dans le sens de la largeur, il y a juste place pour mes épaules, j'y dormis, bien calé. Et ce sommeil de deux heures me ragaillardit.

Lundi 13 décembre. — Pendant presque toute la journée, nos blessés, même les moins

atteints, même ceux qui n'ont que de simples entorses, ou de bénignes éraflures ont dormi ou sont restés silencieux, immobiles, étendus dans leurs lits, un peu hébétés, n'arrivant pas encore à réaliser comment, après les jours qu'ils viennent de passer, ils peuvent se trouver à l'abri dans cet hôpital où ils ne manquent de rien.

C'est vers la fin de l'après-midi seulement qu'ils commencent à remuer un peu, à s'étirer, à parler, à se raconter comment ils ont été atteints, comment ils ont quitté la ligne de feu, comment, à travers les montagnes désolées, dans ce pays inconnu, ils se sont dirigés vers les postes de secours, sont arrivés à la gare d'évacuation de Guevgueli d'où ils ont été dirigés sur Salonique.

Beaucoup sont très jeunes, des enfants imberbes et rieurs. Ce sont eux — sans doute parce qu'ils n'ont point de souci : ni situation, ni femme, ni enfants — ce sont eux qui paraissent moralement les moins déprimés. Ils supportent leur mal en patience, et il n'est point très difficile de les faire rire. Chacun s'y em-

ploie de son mieux, et les gâte comme des bébés.

Parmi eux, un Grec sait à peine une douzaine de mots français. Il supporte avec un réel stoïcisme une assez vilaine blessure à la main droite. La moindre gentillesse nous vaut, de sa part, le plus doux sourire, et le geste le plus reconnaissant, de sa main restée valide. Je me suis beaucoup occupé de ce petit, dont la présence dans notre armée m'intrigue. Comment, par quelle suite de circonstances cet enfant est-il des nôtres ? Sans doute, ne le saurai-je jamais. Je l'ai fait manger, lui ai roulé des cigarettes. A chaque service que je lui rendais, il portait la main à son front, souriait et disait :

— Merci, mon caporal !

Il me croit caporal alors que je ne suis que « faisant fonction ».

A la fin de la journée, comme je passais près de son lit, il m'a appelé, a fouillé dans le petit sac de toile qu'on remet à chaque blessé, afin qu'il y place ses objets personnels, et m'a tendu un gros couteau de l'armée britannique. Croyant qu'il éprouvait une certaine fierté à

posséder cet ustensile, je pris une mine admirative. Mais l'intention de mon ami était généreuse, et poussant le couteau dans ma direction, avec des : « Toi, toi, toi » et des sourires, il m'obligea à le prendre.

Et je n'eus vraiment pas la force de contrister Kaïdonis, enfant grec, soldat français, en refusant le don qu'il me faisait d'un couteau anglais.

Mardi 14 décembre. — Cher petit Kaïdonis ! Deux fois le jour on lui donne un bain de bras et on le panse. Or, aujourd'hui, on s'est aperçu qu'il fallait inciser sa main. Quand il a vu préparer la sonde cannelée, le bistouri, les ciseaux, et les pinces, son visage s'est décomposé, a pâli, a pris une pauvre expression de souffrance et de supplication. Il croyait qu'on allait lui couper le bras. Tant bien que mal, on lui a fait comprendre qu'il s'agissait d'un simple débridement. Il s'est un peu rassuré, mais quand le bistouri est entré dans sa chair boursouflée, il s'est mis à sangloter comme un tout petit et à crier : « Mama ! Mama ! Mama ! »

Cette défaillance soudaine devant la souf-

france m'a d'autant plus impressionné que je venais d'apprendre l'histoire du jeune soldat et les raisons de sa présence dans notre armée.

Petit paysan d'Asie Mineure, il vivait avec ses parents, ses frères, ses sœurs, dans une humble ferme, quand la guerre éclata. Les Turcs pourchassèrent les chrétiens, saccagèrent leurs biens, commirent un certain nombre de meurtres. Kaïdonis vit la ferme incendiée, le plus jeune de ses frères, la plus jeune de ses sœurs massacrés sous ses yeux.

Avec le reste de sa famille, il put s'échapper, gagner Mitylène. Ses deux frères aînés furent pris par la mobilisation grecque. Lui, trouva moyen de s'engager dans la légion hellénique qui combattit pour nous aux Dardanelles. Quand celle-ci fut licenciée, Kaïdonis se rendit à Moudros et voulut prendre du service dans nos rangs. Il dit son âge, dix-huit ans, on le repoussa. Trois fois il revint à la charge sans plus de succès. Il déclara alors avoir vingt ans. Il fut agréé et, depuis cette époque, n'a cessé, tant aux Dardanelles qu'en Serbie et en Albanie, de se battre avec nous.

Mercredi 15 décembre. — J'ai, dans mon équipe, comme infirmier, ce gros vicaire ardéchois qui, jusqu'à présent, fut employé comme menuisier et dont j'ai rapporté la finesse madrée, à propos de certain souper auquel il avait participé trop tard, selon le dogme, pour pouvoir officier le lendemain matin et qui se tira du mauvais pas où il s'était mis, en arguant que l'heure du bateau avançait de trente minutes sur celle de terre.

C'est une âme fruste, limpide et charmante.

Son passage au séminaire, le ministère qu'il a exercé l'ont un peu poli, lui ont retiré l'excès — seulement l'excès — de rudesse qui lui fut imparti par la naissance.

J'ai dit que pour boire un litre — ou deux — ou pour fumer la pipe, il ne craint personne. Pour parler comme au corps de garde, il n'a pas non plus son pareil. Il affirme que, dans son pays, seuls les cochons ne vont pas à la messe, et quand il a une discussion avec ceux de nos camarades qui étaient avec lui au dépôt, à Marseille, il leur témoigne son mépris par cette simple phrase :

— D'abord, vous ne valez pas la peine que je discute avec vous. Je vous connais, tas de salauds. A Marseille, vous ne pensiez qu'à aller au bordel, pour attraper de vilaines maladies.

Sa générosité ne connaît point de limite. Comme il reçoit chaque mois son traitement, il en envoie régulièrement une partie à sa mère et fait parvenir le reste, par petits paquets, aux gars de chez lui qui sont mobilisés. Bien entendu, il n'en dit rien et je tiens ce renseignement du vaguemestre qui prend pour lui les mandats.

Dédaigneux de toute règle, de toute discipline, de toute contrainte, hormis de celles imposées par l'Eglise, il a conservé, sans que nul ait jamais pu y porter atteinte, son indépendance tranquille.

Il commence à travailler à son heure, cesse à sa fantaisie, et il y a longtemps qu'on s'est rendu compte de l'inutilité absolue qu'il y aurait à lui faire la moindre observation.

Mais quand il est à la besogne, il est admirable.

C'est lui qui, armé d'un énorme marteau à

long manche qu'il faisait tournoyer au-dessus de sa tête crépue, abattit seul toutes les cloisons, démolit toutes les cabines sur l'emplacement desquelles se trouve actuellement notre nouveau service.

La pipe aux dents, vêtu d'un vieux pantalon de toile bleue, retenu au-dessous des hanches par un morceau de ficelle, d'une chemise de flanelle sale, entr'ouverte, laissant voir un torse velu sur lequel un scapulaire et tout un assortiment de médailles bénites sautillaient à chaque mouvement, suant, ahanant, s'emportant contre une cloison qui lui résistait, il finissait toujours par en avoir raison. Et alors, il riait d'un rire d'enfant :

— Hein, la salope, elle est par terre tout de même !

— P..., lui disais-je, je ne désespère pas de vous entendre jurer...

Il prenait un air sérieux, tirait sa pipe, crachait un coup, étendait la main et me disait :

— Oh ! ça, jamais !

Puis, après un temps :

— Ou ce serait en patois, et alors ça ne tirerait pas à conséquence.

De fait, l'autre jour, il envoya bel et bien son juron en patois !

Quand l'un de nos camarades hésite devant un travail répugnant ou trop rude, il s'approche :

— Té, sortez-vous de là.

Tâcheron robuste, que rien ne dégoûte, il expédie la besogne. Puis, quand il a fini, il dit :

— Chez moi, je portais la soutane, que je lavais encore la vaiselle de toute la famille. Et comme j'avais beaucoup de petits frères, je lavais aussi leur linge. L'hiver, parfois, j'avais les mains si froides que, pour les réchauffer, je les mettais dans mes culottes. Mais je mouillais mes poches, et bientôt, j'avais des glaçons sur les cuisses.

Avec les malades, il est tendre et bourru.

Quand il leur apporte le vin, il hurle :

— Tendez vos quarts, et tâchez de ne pas me voler, sans quoi, demain, je vous fais foutre au régime lacté par le major.

Si on lui demande comment il s'y prendra :

— Té, ce n'est pas difficile, lorsque vous vous sortirez le thermomètre... (il dit exactement et précisément de quel orifice), j'inscrirai 39°6 sur votre feuille de température !

C'est le fléau des rats. Il va les chercher à la main, dans leurs trous, les abat à coups de balai lorsqu'ils passent sur les tuyaux ou les manches à air qui règnent au plafond, leur tend des pièges, et le soir, quand il se couche, il met à sa portée boulons de fer et morceaux de bois dur, pour « casser la gueule à ces salauds qui lui bouffent toutes ses chaussettes ».

Nous sommes tellement infestés par cette engeance qu'on a saisi l'occasion d'un cas de peste constaté à bord pour prendre des mesure contre elle. Et chaque rat apporté au laboratoire, aux fins d'autopsie, est payé quatre sous. Je laisse à penser si on les pourchasse. P... fait fortune ! C'est sept, huit, dix rats, par jour qu'il extermine. Et cela lui permet de boire un coup de plus avec les camarades !

... Et voici une charmante figure :

La sœur V..., une de nos religieuses, est une

Bretonne toute jeune qui, depuis notre départ de Marseille, vit seule à la cale où elle tient la lingerie. Le travail auquel s'est livré et continue de se livrer la sainte fille, est formidable. Mais ce qui la rend particulièrement sympathique, sur ce bateau où les femmes ne savent point sourire, c'est sa gentillesse, son aimable bonté, son activité et l'extraordinaire gaieté gamine qui lui fait, quelquefois, prononcer les paroles, risquer les gestes les plus imprévus (je l'ai surprise, certain jour, adressant, sous sa cornette blanche, un pied de nez à l'une de ces « sales bonnes femmes » qui l'assommait de réclamations).

Toujours courant, toujours riant, lorsqu'elle traverse une salle, elle demande s'il y a des blessés bretons. Et quand il s'en trouve, elle va s'asseoir sur leurs lits, parle leur langue, rit aux éclats, chante pour eux en breton, puis en français. Et ce ne sont pas seulement des cantiques.

Elle a toujours les poches pleines de tabac, de cigarettes, de bonbons, de chocolat, se laisse exploiter par les plus effrontés, sans avoir l'air

de s'apercevoir que, parfois, ils vont un peu loin.

Chaque dimanche, elle parcourt l'hôpital en portant devant elle un grand panier plein de gâteaux, et elle crie de sa jeune voix :

— Allons, les moineaux, approchez !

C'est à elle que nous nous adressons quand nous avons besoin de faire recoudre un vêtement ou quelque objet de lingerie. Quand nous la remercions :

— Il faut bien, pauvres hommes, qu'on tienne vos affaires en ordre, puisque vous n'avez plus vos femmes ; vous seriez dans un joli état, si l'on ne s'occupait pas de vous !

Un jour, je la trouvais tout agitée. Et comme je m'informais des raisons de cette exaltation, elle me dit :

— Ah ! Si vous saviez la nuit que j'ai passée ! Figurez-vous que je venais de m'endormir, lorsque j'entendis gratter sur mon lavabo. J'allumai l'électricité et je vis un gros rat qui mordait toute mes saintetés, qu'en me couchant, j'avais déposées sur le marbre. Je criai. Il me regarda d'un air effronté et partit seulement

quand il m'eut suffisamment contemplée. Mais il n'alla pas loin. Il se posta dans un coin et, de là, continua à me narguer, pendant un bon bout de temps. Lorsqu'il eut enfin disparu, j'éteignis et je me rendormis. Mais, une heure plus tard, il revenait jouer avec mes médailles et mon chapelet... A-t-on idée d'un rat aussi impie ?

Comme je riais, elle me dit :

— Et puis, vous aussi vous êtes un impie, puisque vous riez. Et vous ne saurez pas la fin de mon histoire.

Je dus affirmer que, si je riais, c'était parce que le récit me paraissait drôle, que je n'y mettais aucune impitié, et la sœur voulut bien poursuivre :

— Enfin, il revint trois fois de suite. Alors, je sautai à bas de mon lit pour l'effrayer. Mais cela ne lui fit rien du tout. En regardant mes saintetés, savez-vous ce que j'aperçus, dans ma cuvette ? Un gros tas de crottes !

Furieuse, j'attrapai mon soulier et le lançai à la tête du rat. J'aurais voulu que vous me voyiez en chemise, mon soulier à la main !

— Oh ! ma sœur !

— Eh bien, quoi ? Est-ce que je ne suis pas un soldat ?

— Et le rat, l'avez-vous atteint, au moins ?

— Naturellement non, et je suis sûre que cette nuit l'animal viendra encore m'empêcher de dormir. Mais je vous assure que s'il recommence à crotter dans ma cuvette, je fais acheter une ratière à Salonique et nous verrons bien.

Depuis quelques jours, deux de nos camarades sont en prison. Le local où ils sont enfermés, est à la cale et, sous le petit guichet ménagé dans la porte, une affiche est apposée pour interdire de faire passer quoi que ce soit aux prisonniers, sous peine des plus sévères sanctions.

Le gestionnaire ayant appris — comment ? ce n'est point mon affaire — que les reclus ne manquaient d'aucune douceur de bouche, fit une enquête et acquit la conviction que la coupable était la religieuse. Il l'alla trouver.

— Il paraît que vous faites passer un tas de choses aux prisonniers.

— C'est vrai, je leur donne tout ce que je peux.

— Vous n'avez donc pas lu l'affiche ?

— Si, je l'ai lue, mais elle ne stipule pas qu'il soit interdit à la sœur V... de soigner ces pauvres garçons.

— Si vous continuez, je serai forcé de vous mettre aussi en prison.

— Vous attendrez, au moins, je l'espère, que les hommes en soient sortis...

Vendredi 17 décembre. — J'étais aujourd'hui dans ma salle, lorsqu'on vint me chercher pour recevoir un blessé qu'on me destinait.

— Munissez-vous de compresses, d'un bandage de corps et d'épingles anglaises.

J'apporte les objets demandés sur un plateau stérilisé et me trouve en présence d'un quidam tout nu, portant un bandeau sur l'œil et couvert, des pieds à la tête, de la plus splendide floraison cutanée, rougeâtre, qu'on puisse imaginer. « Spécifique », me dit le major, « pleine période secondaire, très contagieux ; menez-le chez vous et prenez toutes les précautions pour qu'il ne contamine personne. »

Je confectionne un petit maillot au gentilhomme, lui fais passer un pyjama et l'invite à me suivre. Il est docile comme un agneau.

Avant de le coucher, je prends son nom : « Vidou », ce qui est tout à fait charmant pour qui sait ce que la première syllabe de ce nom signifie en viel françois.

— Quel régiment ?

— Deuxième division de bestiaux.

Je crois que mon syphilitique fait le plaisant. Mais il m'explique que, boucher de son état, il est chargé d'abattre et de débiter les bestiaux destinés aux troupes. Je me félicite de n'avoir pas eu à manger la viande préparée par cet efflorescent personnage et lui adresse quelques recommandations pour lui interdire de toucher ses camarades, de boire dans leurs quarts, de se servir de leurs serviettes, etc...

Très doux, il hoche sa tête bandée, m'assure qu'il m'approuve pleinement et que je peux m'en rapporter à lui.

— Je suis un homme très sérieux et qui comprend les choses, me confie-t-il.

Je vais à d'autres affaires et, quand, le soir,

je fais ma tournée pour voir comment les blessés mangent, je trouve mon Vidou, cordial, souriant, disert, attablé avec les camarades, rompant leur pain, et faisant simplement quart et couteau communs avec son voisin !

Je le réprimande. Il s'excuse non sans grâce, me promet qu'il ne recommencera point, que, d'ailleurs, j'ai parfaitement raison, et va se coucher, après avoir pris congé le plus honnêtement du monde de ses compagnons de table à qui il souhaite heureuse digestion.

Quelques instants plus tard, le docteur qui soigne le genre d'affections dont le boucher-gentilhomme est atteint, arrive. Je le conduis à Vidou, sous le lit duquel je vois un urinal. Je lui demande qui le lui a donné. De sa même voix douce, avec la parfaite tranquillité, et l'exquise politesse dont il ne se départ jamais, il me dit qu'ayant eu un besoin à satisfaire, il a pris l'urinal de son voisin et qu'il n'a point cru mal faire : la fraternité qui unit tous les soldats excusant, ce qu'en d'autres circonstances, le procédé aurait peut-être d'un peu libre.

Je me demande sérieusement s'il est inconscient ou criminel ?

Le docteur le secoue un peu rudement, reçoit une promesse comme celle que j'ai obtenue moi-même. L'observation commence. Quand elle est finie, le patient veut bien raconter sa petite histoire. Il le fait avec simplicité et bonhomie. Mobilisé au début de la guerre, il obtint, au mois d'août dernier, une permission qu'il alla passer, ainsi qu'il sied, auprès de sa femme. Sans doute, pendant l'absence de son mari, Madame Vidou avait-elle élargi le cercle de ses relations et convié, dans sa ruelle, l'aristocratie de la ville puisque, ayant regagné son corps et s'étant embarqué pour les Dardanelles, M. Vidou s'aperçut d'un petit accident à quoi il ne prit point garde au demeurant.

Il vécut quatre mois dans cet état, semant autour de lui l'horrible mal, et ce fut seulement lorsqu'un de ses yeux fut atteint qu'on l'envoya sur notre bateau... pour consulter l'oculiste !

Samedi 18. — En me quittant hier soir, le major m'avait dit de tout préparer pour faire une injection à Vidou.

L'injection se fait au bras.

Afin d'éviter l'hémorragie, il faut mettre une bande de caoutchouc qu'on enroule plusieurs fois en serrant et qu'on arrête avec une pince de Kocher.

La bande fixée par moi, le docteur prépare la seringue, pique et essaie de retirer la pince. Elle résiste, il insiste, réussit à desserrer les deux branches. Le sang du malade rougit ses doigts.

Pendant que je range les instruments, j'entends prononcer derrière moi :

— Nom de Dieu !

Je me retourne. C'est le docteur qui, un peu pâle, me montre son pouce droit assez largement, assez profondément écorché. En retirant la pince, il s'est blessé et le sang contaminé du malade a coulé, abondamment, sur ses tissus mis à nu !

Cet après-midi, le docteur est venu me montrer son pouce. Il a pris un bain prolongé de 606, s'est fait brûler au thermocautère et m'affirme, qu'à moins d'une grande malchance, il ne risque rien.

Vidou, mon si docile ami, dont la destinée est d'être un fléau pour vos semblables, je ne vous en veux pas. Blessé de l'amour, je vous plains de tout mon cœur et vous serez soigné ici exactement comme tous vos camarades. Vous recevrez tout ce dont vous aurez besoin ; je vous ferai tous les pansements utiles, mais, très sincèrement, je préférerais que vous fussiez ailleurs !

Lundi 20 décembre. — Nous avons fait une révolution. Décidés à sortir du désordre, de l'encombrement, du provisoire où nous vivons depuis huit jours, persuadés qu'il nous sera impossible d'entreprendre quoi que ce soit, tant que nous aurons des blessés chez nous, nous profitons d'une évacuation pour faire passer quatre-vingt-cinq malades aux autres salles.

Si nous ne nous sommes pas débarrassés de tous nos hôtes, c'est que huit d'entre eux ont paru si malheureux de se séparer de nous, de quitter notre inconfortable service pour le luxe des autres, que nous avons été touchés. Et nous n'avons pas eu la force de les renvoyer.

Bien entendu, le tendre spécifique Vidou est

au nombre de nos fidèles. Au dernier moment, j'ai manqué de courage pour lui dire de dégager la piste. Il aurait pu croire que c'était à cause de son mal que je l'évinçais ! Alors, docile en paroles, incorrigible en actions, inconscient et très dangereux, il reste avec nous.

Nos huit malades sont tous groupés dans un coin de la salle. A quelques mètres d'eux, le redoutable P... manie le marteau, le burin et la pince, démolit de nouvelles cloisons, déchaîne le tonnerre en faisant choir d'énormes plaques de tôle qu'il dérive, s'agite et sue au milieu de nuages de poussière. Un autre infirmier scie, cloue, rabote. Un troisième peint. On place des fils électriques. Une corvée apporte des lits métalliques. On dépose des radiateurs pour les poser ailleurs. On lime, on soude, on brase. Les tuyaux de vapeur crevés emplissent la salle de brouillard. Les rats, chassés de leurs retraites, s'affolent.

C'est vraiment un séjour enchanteur, que notre service ! Je dis à nos trop fidèles clients :

— Vous voyez, vous avez eu tort. Vous auriez dû partir comme vos camarades, vous êtes

vraiment très mal ici. Mais vous savez, il est encore temps de changer d'avis, je vais bien trouver le moyen de vous caser dans d'autres salles, si vous voulez.

Ils me répondent :

— Pensez-vous que nous voulons allez ailleurs, vous quitter, vous et Mlle d'O... Nous vous demandons au contraire de nous garder ici tant que nous ne vous gênerons pas !

Mais ce qui nous toucha le plus fut de revoir, au cours de la journée, presque tous nos blessés valides qui venaient respirer l'air — et quel ! — de leur ancienne salle, bavarder avec nous, regarder les ouvriers, prévoir quelles améliorations on préparait, s'enquérir du moment où tout serait prêt et où ils pourraient réintégrer notre service !

Les pauvres ! Les travaux dureront encore d'assez longs jours. Et sans doute ne seronsnous pas encore complètement installés que nos premiers blessés qui nous arrivèrent transis, déprimés et si pitoyables, auront été évacués sur leurs dépôts.

Kaïdonis, mon cher petit Grec au sourire d'en-

fant, que j'avais casé précisément dans une salle voisine, est allé reconnaître les lieux, prendre possession de son lit, puis, portant son bras devant lui, à la manière d'un poupon, il est revenu immédiatement.

Je l'ai vu paraître dans l'encadrement de la porte ; il m'a souri et, comme surpris et tout heureux, je levais les yeux en disant : « Kaïdonis ! », il entra, vint à moi et, de toute la journée, ne voulut s'en aller.

Il exigea que nous fissions son pansement, ce à quoi nous nous résolûmes, encore que, dans sa nouvelle salle, il eût été plus à son aise, et lorsque l'heure de la soupe vint, il prit un air si peiné à la pensée de ne plus être servi par P..., dont la tendre rudesse, la grande barbe et la pipe le font rire aux éclats, qu'il me fallut bien lui céder, l'installer et lui donner à dîner.

Mardi 21 décembre. — Orient enchanté ! Depuis des semaines, nous vivions dans la brume, le froid. Des voiles gris, que nous pensions ne voir s'entr'ouvrir jamais plus, s'étaient refermés sur nous et, ce matin, nous avons la surprise, quand le jour se lève, d'apercevoir les

montagnes qui nous entourent, les rives du golfe, la ville !

Le temps est doux. L'atmosphère offre cette incomparable transparence que j'ai tant admirée aux premiers jours de la campagne. Salonique, blanche et bleue, déploie devant nos yeux son éventail. Nous discernons chaque détail de ses murailles crénelées. Ses minarets, flanqués de cyprès, sont des colonnes de lumière. La mer, qu'aucun souffle ne ride, est bleue et verte, par bandes alternées ; des voiles blanches glissent à sa surface, des mouettes volent gaiement en criant. On en voit partout qui s'ébattent dans la lumière revenue, et, au-dessus de la baie où, toujours en ligne, veillent les cuirassés et les torpilleurs, au-dessus des montagnes limitant notre horizon, au-dessus de la ville, le ciel étend le plus pur, le plus tendre, le plus immaculé pavois bleu clair.

Cette matinée d'hiver est plus jeune, plus vibrante qu'une matinée de printemps de notre France. Et puis, elle est si imprévue ! C'est sans doute pour cela qu'elle suscite en nous un tel enthousiasme, une telle allégresse ! Le pont si

longtemps désert reprend son animation. On se penche sur les bastingages, on s'emplit les yeux de clarté. Il fait si doux que nos blessés valides se promènent en pyjama, peuvent s'allonger sur des fauteuils d'osier, y rester des heures, sans avoir froid.

L'après-midi, nous obtenons la permission, D... et moi, de faire une promenade en mer. Un caïque turc, avec tapis, franges à boules, décorations de bois en croisillons, est près de nous.

Nous le préférons aux autres barques pour son aspect peut-être un peu bazar mais tout à fait oriental. Nous le hélons et nous voici, en bras de chemise, manches retroussées, poitrines découvertes, nageant vigoureusement, nous emplissant les poumons d'air pur, nous renversant sur nos sièges pour voir le ciel bleu qu'aucun nuage ne tache et dont la clarté nous éblouit.

Assis à la turque — naturellement — Orphéos, notre batelier, tient les fils de la barre, et nous sourit doucement.

Lundi 27 décembre. — La mer, striée de bleu, de vert, de jaunâtre, est très agitée. Il fait un fort vent et mes deux rameurs, un jeune,

coiffé d'une calotte de laine tricotée, et un tout vieux à visage de prophète portant avec majesté une vieille casquette déteinte dont les oreillettes sont rabattues et attachées sous une barbe embroussaillée, tirent à perdre haleine sur leurs avirons. Le vent balaie les crêtes des vagues, nous jette des paquets d'eau. Nous dansons, nous embarquons et c'est, pendant une bonne heure, une promenade assez mouvementée mais charmante.

La brise et les courants ont obligé mes rameurs à aller aborder à l'extrême droite du golfe, près de la villa dans laquelle, après sa déposition, le sultan Abdul-Hamid fut interné. C'est une bien lamentable bâtisse que le parti Jeune-Turc choisit pour y mettre à la retraite le Commandeur des croyants !

La ville haute, la ville des remparts, la ville turque m'attire, et j'escalade les rues taillées à même le roc, ou empierrées à l'aide de gros blocs non équarris, qui conduisent à la grande muraille crénelée vers laquelle, tant de fois, depuis que nous sommes en rade, mes regards se sont portés. Çà et là, se

dresse la colonne blanche d'un minaret, presque toujours flanqué du « triste cyprès » qui « balance vainement une cime plaintive ». Je pénètre, au hasard, dans toutes les mosquées qui se trouvent sur mon chemin. Celle-ci, encore consacrée au culte, s'élève au milieu d'une cour limitée par de misérables petites masures à demi écroulées. On accède à la mosquée par quelques marches ; on pousse une porte, et voici un étroit carré de dallage, recouvert d'une natte où repose une paire de babouches. Au delà de la natte, un grand tapis aux couleurs éclatantes est étendu sur le sol. Ni bancs, ni chaises. Accroupi sur ce tapis, les yeux fixés sur ce que nous appellerions le chœur, un Turc est en prière. Il n'a point bougé à mon entrée, a continué son oraison, puis, celle-ci terminée, s'est retourné, a porté la main à son front, à sa bouche, à son cœur. Comme une politesse en vaut une autre, j'imite son geste de mon mieux. Après m'avoir longuement regardé, il reprend sa position première — et sa méditation.

J'observe tout à loisir ce grand vaisseau dé-

coré de bleu clair, où la lumière pénètre par des fenêtres à croisillons, la chaire semi-octogonale, ornée d'arabesques d'azur, et je suis frappé par l'austérité de ce temple dénué de tout ornement, de tout objet du culte, où seul un croyant prie. Vue de l'extérieur, la mosquée est une ruine. Les briques de ses murs s'effritent, le crépi blanc qui les recouvrait jadis est éraillé, craquelé, tombe en poussière. C'est l'écroulement lent, la désagrégation contre laquelle on n'a rien fait et qui, maintenant, est irrémédiable. J'avance au milieu de débris de briques, de plâtras, de détritus de toutes sortes, et pis encore — car partout on marche ici dans l'inexprimable — et je découvre, dans un coin de la cour, un minuscule cimetière, au sol défoncé, aux stèles écroulées. Ces stèles triangulaires dont le marbre, entre les plaques de mousse qui le rongent, prend de belles teintes vertes et jaunes d'or, sont simplement fichées en terre.

Quelques lignes gravées disent, en style fleuri, l'hyperbolique louange du croyant qui dort là son dernier sommeil.

Aussi nombreux peut-être que les détritus jonchant le sol, les corbeaux m'entourent. Habitués à être respectés, ils sautillent à terre, se dérangent à peine sur mon passage. Ils sont gras, bien nourris, et cela se conçoit dans une ville où le service de la voirie n'existe pas.

Je les verrai, tout le jour, quiets et familiers, se pencher sur la crête des murs bas, hanter les cours minuscules, fraterniser, sur les fumiers, avec poules et pigeons, tourner en croassant autour des minarets et des cyprès.

J'ai dit que la cour est limitée par de misérables maisons habitées jadis par des Turcs. Je m'approche. Des familles de réfugiés de Macédoine ou d'Asie Mineure y ont trouvé abri. Les hommes sont vêtus de costume de bure rouanne : veste courte, pantalon bouffant. Un mouchoir de couleur ceint leur tête. Ils ont des visages de brigands, mais de brigands profondément tristes et découragés. Assis à terre, dans le soleil, ils fument en regardant devant eux, sans rien voir. Quelques pas plus loin, une marmaille bruyante et dépenaillée joue dans la boue. A l'intérieur, les femmes et les filles tra-

vaillent. Paysannes sans beauté ni grâce, vêtues du pantalon bouffant, elles vaquent en fumant aux soins du ménage.

L'ameublement est sommaire : une natte tressée ou un vieux tapis étendu sur le sol, qui sert de lit à toute la famille, deux ou trois coffres bariolés, dans un coin, quelques ballots et c'est tout. Au-dessus d'une veilleuse allumée, l'icône sacrée.

... Dans cette autre mosquée, depuis longtemps désaffectée, on ne célèbre plus le culte ; les tapis, les nattes ont été dispersés. Mais sur les murs bleutés, les arabesques, les inscriptions subsistent. La porte poussée, je discerne une sorte d'étagère, où brûlent un grand nombre de cierges éclairant les icônes. Cette mosquée, comme d'autres que j'ai visitées, sert de refuge à des familles qui ont fui les Bulgares. Des couvertures, tendues sur des ficelles, la divisent en cases. Je soulève quelques-uns de ces rideaux. A côté de leur pauvre coffre, étendus côte à côte, sur un tapis élimé, deux vieux, un homme et une femme, sommeillent. Dans un petit réchaud de cuivre, du feu couve sous la cendre.

Là, c'est une mère accroupie auprès d'un enfant au visage enflammé, aux yeux ardents de fièvre et que secoue une toux rauque.

Maintenant, les couvertures s'écartent. Par gestes, on m'invite à entrer. Voici le dernier tableau qui s'offre à ma vue : dans un réduit exigu, meublé, si j'ose dire, d'un vieux coffre et de quelques paquets, un réduit dont tout un côté est constitué par une verrière, laissant passer les rayons du soleil, un vieux bonhomme au nez crochu, à la barbe blanche, le chef serré dans un turban, est assis les jambes croisées. Sur une marche de marbre, tenant toute la largeur de la mosquée, il a jeté un tapis qui constitue un lit et un divan fort convenables, encore qu'un peu durs. Pour l'heure, dans la douce chaleur propagée par la verrière, dans la lumière qui baigne ses vieux os, fait briller sa barbe d'argent, et les guenilles multicolores qui le couvrent, l'occupant fume béatement une cigarette. Près de lui, posées sur un plateau, la petite casserole et la tasse à café attestent qu'il vient de boire la précieuse décoction. Et malgré tout ce qu'il est loisible d'imaginer de son

histoire : abandon de sa maison, meurtre peut-être de sa femme, et de ses enfants, fuite éperdue avec le misérable troupeau de tous ceux de son pays chassés par l'ennemi, il a le visage, l'attitude, l'extérieur de l'homme parfaitement heureux, du sage qui, revenu de tout, goûte la douceur de l'heure présente. Il m'aperçoit, porte la main à son front et m'invite du geste à entrer. Je le regarde avec surprise. Il détaille mon costume, hoche la tête en souriant, et je souris aussi.

... Je continue l'escalade des rues tortueuses. J'ai la faiblesse et le malheur de donner — spontanément — des sous à quelques gosses qui me regardent passer, m'amusent par leurs mines étonnées et plus encore par leur invraisemblable accoutrement. On n'imagine pas ce qu'un petit Turc de quatre ans, coiffé du fez, vêtu de la veste courte, de la culotte bouffante, peut être gentil. On n'imagine pas la drôlerie d'une petite bonne femme haute comme une botte, vêtue, elle aussi, d'une culotte bouffante multicolore !

J'avais donc donné ici et là quelques sous à

ces marmots. Le bruit s'en répandit aux environs et, tout à coup, une vingtaine de filles et de garçons se mirent à mes trousses, la main tendue, en piaillant : « Pendara, pendara ! »

Je fis « non » de la tête, prononçai le « Joch » qui, pensais-je, allait les éloigner. Il n'en fut rien. Non seulement ils me suivirent, mais leur troupe grossissait à chaque tournant, à chaque carrefour, à chaque maison. « Pendara, pendara ! »

Quelle escorte pouilleuse, bigarrée, que de gosses à fez, que de tignasses rousses et brunes, que d'yeux suppliants et concupiscents, que de petites mains sordides, aux ongles teints de rouge vif, tendues vers moi ! Sévères et ingnés, les hommes et les femmes interpellaient cette marmaille éhontée, lui enjoignaient de laisser en repos l'étranger, de ne point tendre la main à l'infidèle, rien n'y faisait. J'étais bousculé, tiraillé, arrêté dans ma marche. On essaya de m'amuser par des culbutes ; petits fez à terre, petits derrières couverts de toile en boule, petits pieds en l'air, et le bonhomme est sur le dos. Il se relève, tend la main : « Pendara, pendara ! »

« Joch ! » répond l'infidèle qui poursuit sa route. Des fillettes, un peu plus grandes que les autres, tiennent dans les bras de tout petits bébés enveloppés de laine. Elles me les montrent du doigt : « Pendara, pendara ! » Je reste inflexible, car je me rends bien compte que, si je donne encore, je suis perdu, et l'escorte toujours grossie, continue à me solliciter.

A un tournant de rue, paraît un vieillard qui marche lentement, avec noblesse, en longeant les murs. Les cris poussés par les gamins le tirent de son rêve, l'obligent à regarder dans ma direction. Il s'arrête et, les yeux étincelants, le visage irrité, le geste indigné, il harangue la meute qui demeure interdite et s'éparpille.

Le vieux Turc m'a délivré. Seul un petit bonhomme, vêtu à l'européenne, coiffé d'une casquette plate, continue avec obstination à trottiner à mes côtés. Il me montre un visage émacié, éclairé par deux splendides yeux bruns humides et répète inlassablement, d'une voix très douce : « Pendara, pendara ! »

Je poursuis mon ascension. Le soleil brille d'un éclat magnifique, et quand je me retourne,

j'aperçois, au pied de la montagne, le golfe éclatant de lumière, où veillent en ligne nos unités de combat et que parcourent les barques aux voiles blanches.

Une autre mosquée. Un péristyle dont les colonnes, jadis de marbre, sont maintenant de bois, la précède. Le minaret a perdu sa pointe. Je suis ému par l'exiguïté, la pauvreté, l'émiettement lent de ce temple, dont les entours sont déserts. Peut-être n'a-t-il plus que deux ou trois fidèles qui bientôt disparaîtront. Ce sera alors l'inéluctable effondrement de son péristyle, de sa coupole que déjà recouvre la mousse.

Et il ne restera plus, sur la colline, qu'un nouvel amas de décombres...

Me voici maintenant devant un petit édicule octogonal, en forme de dôme, entouré d'une galerie à colonnes. C'est la fontaine aux ablutions. L'eau qu'elle dispense par un long tube de cuivre tombe en un bac de marbre poli, comme les dalles de la cour. Auprès du bac, accroupie devant une cuve rectangulaire en bois, une vieille femme, armée d'un lourd bâton, frappe sur du linge, qu'elle trempe, savonne, frappe encore...

Elle a le visage découvert. Grecque, Serbe, Bulgare ? Je ne sais. Elle me sourit, porte la main à son vieux front ridé. Je l'imite, je la photographie et je quitte la mosquée désolée, déserte, croulante où rien ne vit plus qu'un peu de foi moribonde, une vieille qui s'incline vers la terre, et des corbeaux sautillant sur des ruines.

Je puis enfin longer la muraille crénelée. Elle est composée de bandes alternées de briques et de pierres, et parmi ces pierres, j'aperçois d'énormes blocs du plus beau, du plus pur marbre blanc. Des sculptures, des ornements subsistent malgré les ans. La longue muraille n'a pas été construite de telle sorte qu'elle forme, à son sommet, une ligne horizontale. Partout de la même hauteur, elle suit les mouvements du terrain et partout sa ligne supérieure offre des différences de niveau. De loin en loin, des fontaines où viennent boire les vaches et les ânons porteurs de bois, que montent des paysans macédoniens coiffés du serre-tête bigarré, et vêtus du manteau de bure brune, de la culotte de laine blanche tricotée,

de la veste courte. Ces réfugiés, installés par delà la ligne des remparts, dans des maisons ruinées, jadis habitées par le Turc, enfourchent leurs baudets qu'ils ont sauvés en se sauvant eux-mêmes, et vont chaque jour, dans la plaine, armés d'un pic, pour arracher les maigres touffes de genévriers et de houx qui servent de combustible à toute la maisonnée.

Près d'une de ces fontaines où des femmes voilées viennent emplir des vases de métal, une Macédonienne est accroupie devant un large plat de cuivre. Elle y trempe des guenilles de couleurs. Comme il fait un soleil éblouissant, elle a placé sur sa tête un grand voile blanc qui, sur son front, descend jusqu'au niveau des yeux.

Debout, à ses côtés, un grand gaillard, à moustaches brunes, verse l'eau qu'il va puiser à la fontaine dans un vase de cuivre.

Et, dans le soleil, cette eau est d'argent.

Une haute porte perce le rempart. De chaque côté, nonchalants, fumant, dormant, sous le plein soleil, dont ils jouissent en lézards, des hommes enveloppés de grands manteaux

bruns sont assis, les pieds à plat, les genoux relevés. Désœuvrés, ils viennent là, se distraire aux allées et venues des passants qui entrent, ou sortent de l'enceinte. Je franchis la porte.

Les chemins sont encore plus mal entretenus, plus durs aux pieds que dans les autres parties de la ville. Ici, l'écroulement, la désolation, la vétusté, s'aggravent de la misère la plus effroyable.

Les maisons, où Turcs et réfugiés vivent côte à côte, sont mi-partie pierrailles agglomérées, mi-partie plaques de fer-blanc découpées dans des bidons à pétrole et unies entre elles par du fil de fer. Des clôtures entières sont ainsi constituées. Ceux des habitants de ces tristes masures chez qui subsiste un peu de coquetterie ont enduit les rectangles de fer-blanc d'un lait de chaux que souillent d'ailleurs mille éclaboussures. Les autres, les ont laissé rouiller à la pluie. La brise fait grincer ces plaques métalliques.

Quel bruit lugubre, dans cette enceinte de hauts remparts, dans ce dédale de ruelles,

jamais éclairées, lorsque, la nuit, souffle le vent !

... En dehors des enfants et des vieillards, peu ou point d'hommes en ces maisons : le massacre et la mobilisation ont pris tous les adultes. Les seuls couples que j'aie vus sont des couples de vieillards.

Dans une petite maison où je pénètre, une femme à cheveux blancs tisse une étoffe à carreaux rouges et bleus sur un métier de bois. Au centre de la pièce, assis à terre, enveloppé d'une grande pèlerine de bure brune, dont le capuchon est rabattu sur ses yeux, tenant entre ses jambes un brasero de cuivre dans lequel brûlent quelques morceaux de charbon de bois, le mari de la tisseuse somnole et s'asphyxie lentement.

Je lui mets la main sur l'épaule. Il s'éveille, se secoue un peu. Je lui fais comprendre qu'il ne doit pas rester ainsi ; il repousse le brasero, mais sa femme m'indique, d'un geste résigné, que c'est peine perdue, qu'elle ne peut obtenir qu'il ne hume, tout le jour, les dangereuses émanations du mangal.

Dans ce haut quartier, le Turc est farouche. Aux détours des ruelles, des fantômes noirs, que je rencontre, rebroussent chemin en me voyant, se mettent à courir, se retournent de loin, pour guetter si je ne les suis point.

Des femmes, sorties de chez elles pour aller à la fontaine ou quérir quelques provisions, prennent peur et font sonner, en se sauvant, leurs socques de bois sur les pierrailles.

Dans l'âme des enfants eux-mêmes, ce sentiment existe. De tout petits hommes, marchant à peine, des bonnes femmes de quatre ans, se précipitent à ma vue vers la porte de leur maison, l'ouvrent, se jettent chez eux, s'y enferment. Et quand, après avoir fait quelques pas, je me retourne, j'aperçois, dans l'entrebâillement d'une porte, sous un petit fez, un visage poupin, curieux et angoissé, tourné dans ma direction et qui, à ma vue, disparaît bien vite.

Une fois, un marmot qui me fuyait m'amusait tant, avec sa culotte bouffante, ses babouches à pompons, sa petite calotte rouge, que je fis un bond en avant et le saisis par le bras.

Je ne tardais pas à regretter mon geste. Le pauvret, pris de terreur, se mit à hurler, à suffoquer. J'essayais de caresser son visage joufflu, de lui sourire, rien n'y fit. Je sortis quelques sous et les lui offris. Mais il était vraiment trop minuscule, cet ennemi de ma Patrie, pour apprécier la valeur de ce don, et je compris que, pour sécher ses larmes, je n'avais qu'à lui rendre la liberté — ce que je fis.

Mon bonhomme reprit sa course, se jeta en trébuchant contre une porte de bois qui s'ouvrit et derrière laquelle il se trouva enfin en sûreté !

Sur une petite place, près d'un café, des Macédoniens prennent le soleil. Non loin d'eux, des enfants turcs jouent à la marelle. Comme le groupe est pittoresque, je prends mon appareil pour le photographier. Sans doute la curiosité est-elle plus forte que le dédain ou la crainte chez les fils du Prophète, car, un à un, ils s'approchent, se mettent en face de moi, et j'escompte un cliché amusant de toute cette marmaille — filles et garçons — lorsqu'un gros gars, solide, joufflu, un homme déjà, sort de la foule, saisit une gamine par le bras, la tire à

lui, la pousse rudement dans la ruelle voisine, lui désigne du doigt une maison où elle entre. Et il accompagne ces gestes de paroles que, bien entendu, je ne comprends point, mais qui sont dites sur un ton de commandement, tout à fait péremptoire. Je devine que le gaillard veut bien, à la rigueur, se laisser photographier, mais entend éviter cette souillure à sa sœur.

... Le ciel rosit au-dessus des monts. Le vent se lève, fait grincer les plaques de fer-blanc des clôtures. De tout petits ânes gris, chargés de bois, remontent de la plaine. Les portefaix reviennent du port où ils ont travaillé tout le jour. Les cyprès s'agitent avec un bruit doux. Les corneilles rentrent aux creux des vieux murs. Le soir tombe en un poudroiement de pastel rose et mauve.

Je redescends vers le quai à grandes enjambées et bientôt je me trouve au sein de la foule la plus composite où l'Oriental et l'Occidental, le civil et le militaire se coudoient.

Grouillante et glapissante, elle semble prise de frénésie, à qui vient de passer quelques

heures dans la tristesse et le silence de la ville haute.

Visiblement dédaigneux de cette humanité agitée, très rasés, très astiqués, portant gravement de petits paquets de bonbons et de gâteaux, les Anglais vont à pas comptés.

A l'embarcadère, mes deux rameurs m'attendent. Le ciel est maintenant d'un rouge foncé qui, dans certaines parties, tourne au violet, au brun. Des bandes vert pâle le strient çà et là. Le vent a encore fraîchi. Le clapotis est assez violent. Je prends place à l'arrière et rentre à bord.

Lundi 3 janvier. — Il existe à terre, hors la ville, un hôpital de campagne écossais dont tous le personnel : chirurgiens, médecins, officiers d'administration, est féminin. Lors d'une de mes dernières promenades à Salonique, j'avais rencontré chez Floca, à l'heure du thé, des Anglaises portant un costume semi-masculin, le brassard rouge au bras, des caducées d'or sur fond de velours rouge au col, et j'avais dit : « Ces infirmières font un peu de fantaisie. » Or,

ces infirmières étaient les majors de l'hôpital écossais.

Elles vivent sous la tente, portent des culottes, et sont bottées jusqu'aux cuisses.

Vendredi 7 janvier. — Notre camarade T... est à l'infirmerie. Arménien, né à Andrinople, réserviste de la territoriale, il a cinquante ans et doit être libéré dans quelques jours. Comment cet ancêtre est-il mobilisé ? Comment est-il soldat français, lui dont le physique débile, le cheveu frisé, la barbe noire de bouc, le nez crochu, la peau jaunâtre, le nom même, sont du plus pur oriental ? C'est un mystère que je renonce à éclaircir. Enfin, il est avec nous. Il s'est embarqué avec l'illusion d'être interprète et jamais n'a eu l'occasion d'articuler le moindre mot des langues qu'il possède. Après avoir été occupé exclusivement aux corvées du bord, pendant les premiers mois de la campagne, il est chargé, depuis notre arrivée à Salonique, du service de la coupée. De six heures du matin à six heures du soir, chaque jour, il est là, dans l'humidité et le froid, à attendre les visiteurs pour les conduire soit au commandant, soit au

médecin-chef. Or, à ce régime, il a contracté des rhumatismes très violents qui, depuis d'assez longs jours, le tiennent au lit. Ce soir, son état a empiré.

Samedi 8 janvier. — Je suis allé rendre visite à T... Il m'a fait signe de la main qu'il ne peut parler.

Cet après-midi, je vois son lit entouré d'un paravent. Je sais, hélas, ce que signifie cette précaution. Je m'approche, j'entends un râle. L'infirmière vient à moi, me fait signe que c'est la fin.

A quatre heures, on me dit que celui que nous appelions le vieux Turc est mort. On l'emporte à la chapelle.

Lundi 10 janvier. — Enterrement de T... Le cimetière est très loin du port. Nous nous y rendons à pied, à travers les docks et les entrepôts, tout grouillants d'Anglais, civils et militaires, déchargeant des bateaux de matériel, de munitions, de grains, de viande frigorifiée venant de l'Amérique du Sud.

En sortant des docks, nous traversons une

vaste plaine, où des gendarmes crêtois font l'exercice. Le costume de ces guerriers ne manque pas de pittoresque : petite calotte ronde noire, genre « polo », posée sur le sommet du crâne et bien inclinée sur l'oreille droite, blouse bouffante, en étoffe noire brillante, culotte courte, également noire, également brillante, et pourvue d'un fond si démesurément ample, que son propriétaire en use comme d'un sac fourre-tout. Chaque fond de culotte qu'on voit aller de gauche et de droite, lorsque l'homme est en marche, renferme tout ce que les autres soldats du monde portent sur leurs épaules.

Ces besaciers, dont l'équipage est complété par de courtes bottes et, ce qui est tout à fait galant, des bas noirs à jours, font des voltes et des marches, au commandement de foudres de guerre dont les éclats de voix impressionnent les corneilles tournoyant dans le ciel.

Nous traversons un village (1), si l'on peut appeler village la réunion d'une centaine de cahutes aux murs faits de boue séchée, de pierrailles et surtout de rectangles découpés dans

(1) Ténéké-Mahalessi, village de tziganes.

de vieux bidons à pétrole. Nonobstant la couche de lait de chaux qui enduit ces morceaux de fer-blanc, on y lit, en lettres repoussées : Standard-Oil, Standard-Oil, Standard-Oil.

A notre passage, des visages bruns, aux yeux étranges et brillants, se montrent. Ce sont des tziganes qui vivent misérablement dans la fange de cette plaine.

Le terrain maintenant est montant. Nous escaladons une petite colline. Au sommet, de noirs cyprès dressent dans le ciel leurs flèches régulières : c'est le cimetière européen de Zeitenlick. Nous franchissons la grille et pénétrons dans une nécropole où s'élèvent, côte à côte, des monuments funéraires conçus selon le style traditionnel et aux frontons desquels sont gravés des noms français, espagnols, italiens.

Au bout de l'allée principale, une chapelle. Huit fantassins sont là pour rendre les honneurs. Quatre des nôtres se détachent, descendent dans le caveau où, cette nuit, l'on a déposé le cercueil de notre mort. Ils reparaissent avec la bière que recouvre le drapeau tricolore.

Les fantassins mettent baïonnette au canon, portent les armes. « Garde à vous ! » Le cercueil, suivi de l'aumônier, passe entre nos rangs. Le petit cortège gravit les marches de la chapelle où l'office va être célébré.

Sortie du cimetière : c'est hors les murs que sont inhumés les soldats morts dans les hôpitaux de terre, ou les « corps et services » cantonnés aux environs de la ville.

Plusieurs rangées de croix, d'humbles croix de bois blanc où des noms sont peints en noir, et dont les bras supportent de pauvres couronnes que la pluie et le soleil pourrirent et décolorèrent, attestent que, déjà, beaucoup des nôtres dorment ici.

Parallèlement à ces rangées, des trous profonds sont creusés dans la terre rouge. Dans l'un d'eux, glisse le cercueil léger de notre camarade dont la femme, sur le point d'accoucher, et les enfants apprendront la fin sans avoir su qu'il était malade.

Mardi 1er février. — Cette nuit, vers trois heures, nous fûmes éveillés par des bruits sourds, violents, qui paraissaient venir de chocs

produits contre la coque extérieure ; puis, une secousse formidable ébranla le bâtiment. Les détonations qui avaient interrompu notre sommeil étaient certes causées par des éclats d'artillerie. Pourtant, ce n'était pas le bruit sec et rageur du canon ; l'ébranlement que nous venions de ressentir avait été d'une violence telle que, pour déterminer la nature de ces insolites détonations, qui se répétaient sans interruption, je me levai et montai sur le pont.

Sous le ciel étoilé, le grand golfe s'étendait, limité par la ligne des lumières de Salonique. Près de nous, les bateaux-hôpitaux français et anglais, avec leurs ampoules électriques rouges et vertes. Plus loin, disséminés un peu partout, les noirs croiseurs et cuirassés des flottes alliées, tous feux éteints. Les détonations continuaient. Cependant, aucun des bâtiments à l'ancre ne tirait. Tout à coup, une grande flamme qui s'amplifiait de seconde en seconde monta dans le ciel. Une fumée épaisse se dégagea du foyer que nous situâmes très vite rue Vénizelos.

Des minarets, des cyprès, des coins de remparts apparaissaient brusquement, inondés

d'une vive lumière que la mer réfléchissait sur son miroir de ténèbres, puis rentraient dans la nuit...

Au réveil, la même lueur persistait et le feu continuait son œuvre dévastatrice, avec une intensité égale.

Plus tard, nous devions apprendre que nous avions eu l'honneur, à une journée de distance, d'être, comme les Parisiens, visités par un zeppelin. Il avait lancé une vingtaine de bombes, incendié une banque, proche du Quartier Général, démoli quelques maisons et fait plusieurs victimes.

Ce soir, on a pris des précautions, un peu tardives peut-être, mais très rigoureuses et quand, après un coucher de soleil rose et très doux, la nuit s'est faite, nous n'avons point vu les bandes vertes ni les croix rouges s'allumer aux flancs des bateaux-hôpitaux. Salonique est restée dans l'ombre, et, à notre bord, nous avons fermé les contre-hublots.

Devant les sabords, devant toutes les fenêtres, des couvertures sont fixées. On marche à tâtons ; on bute sur des cordages, on s'empêtre

dans des câbles tendus, on se râcle les tibias sur toutes les embûches qui peuvent être semées sur un navire.

Or, cette nuit, je suis de garde. Mes nouvelles fonctions m'obligent, d'heure en heure, à faire une ronde. Et vraiment la clarté des constellations, même en Orient, est un luminaire insuffisant pour qui doit se diriger à travers ponts, escaliers et coursives.

Jeudi 3 février. — Maintenant que j'ai quitté la partie supérieure du bateau, que je ne vis plus dans le ciel, mais sous le pont, j'aperçois le monde extérieur seulement par les sabords qui percent, sur toute leur longueur, à hauteur des yeux, les deux parois de notre salle. C'est ainsi que je vois l'aube, le grand éclat de midi, le crépuscule et la nuit. Certes, cette limitation de mon champ visuel n'est pas sans me faire regretter, parfois, la salle toute vitrée où j'ai vécu quatre mois en pleine lumière. Mais il y aurait des impressions à recueillir sur « ce qu'on voit de son hublot ».

Ce matin, à bâbord, lorsque la nuit se fut

lentement éclaircie, une grande tache rougeâtre, un peu sinistre, traînait sur l'eau. De ma table, je n'en apercevais, par la minuscule baie circulaire, qu'un étroit ruban. Je m'approchai du hublot. Mon champ visuel s'agrandit, le rivage, les montagnes, un segment de ciel, rose orangé, strié de noir, m'apparut, mais le tout, très exactement, très strictement limité par le cercle de cuivre. C'était, précisément, un tableau dans un cadre ! Le hublot voisin m'en fournit un autre. Même fond de montagnes, de ciel, de mer, mais avec, en plus, au milieu, la silhouette sombre d'un cuirassé.

Et voici ce que m'offrit le crépuscule : à bâbord, des barques, gentiment disposées autour d'un bateau de guerre, un ciel très pâle, tout rose et vert. Au loin, les montagnes violet sombre, cernées à leur sommet d'un étroit mais flamboyant liséré orangé. Je contemplais la décomposition de tous ces tons. Je voyais le rose pâlir, se nuancer d'un peu de gris, le vert pâle foncer, prendre, lui aussi, du gris, comme ce violet profond, comme la mer elle-même. Cette palette se modifiait insensiblement, ses élé-

ments tendaient à s'uniformiser, à se fondre en une teinte indéfinissable bleu gris, qui, elle-même, ne serait bientôt plus que la nuit.

L'œil impressionné par cette douce coloration d'un poudroiement de pastel, je passais à tribord, et brusquement, sans transition — au contraire de ce qui se produit quand on promène son regard d'un bout de l'horizon à l'autre : les impressions sont alors graduées et les transitions ménagées — je ressentis, comme un choc, la vision brutale d'un tableau totalement différent. Une mer sinistre, aux métalliques reflets, charriait d'inquiétantes paillettes de cuivre, une mer perfide et froide qui n'avait ni la douceur fardée de celle que j'avais quittée, ni ce bleu noir profond et doux, si reposant, dont elle se vêt, lorsque la féerie du couchant n'est plus et que la nuit s'étend sur elle.

Telles sont les rares sensations réservées à qui vit, pendant de longs mois, l'existence exceptionnelle des navigateurs.

Mercredi 2 février. — Je disais à Pierre, notre garçon de réfectoire, qui est à peu près com-

plètement sourd des suites d'un accident dont il fut victime pendant son service militaire :

— Eh bien, vous avez entendu les bombes des zeppelins ?

Il me regarda bien en face et prononça avec force :

— Personne, sur le bateau, ne les a entendues, d'abord...

Puis, levant la tête et me montrant la passerelle du doigt :

— Il n'y a que le commandant.

Pierre n'a pas pensé une minute à sa surdité. S'il n'a rien perçu des formidables explosions, nul n'a dû — parmi le vil troupeau qui vit à bord — les percevoir plus que lui.

Mais le surhomme, le demi-dieu qui règne près du ciel, sur sa passerelle, celui qui sait tout, à qui rien n'échappe, à qui tout doit obéir, même les éléments, a dû entendre et être seul à tout entendre...

Vendredi 4 février. — Ce gros garçon, au visage lourd, au front bas, au cheveu noir, qui parle avec solennité, et qui, pour embêter les

gens par ses discours ne craint personne, est pasteur dans le civil.

Infirmier de 2e classe, il avait l'illusion, en s'embarquant, d'avoir une situation un peu à part, tenant le milieu entre celle du simple soldat, et celle de son confrère catholique, lequel a trois galons.

Et, pendant la traversée de Marseille à Moudros, délaissant volontiers notre groupe, il allait vers ces dames, s'asseyait au milieu d'elles, les entretenait de sujets édifiants, parlait du moment où les circonstances lui permettraient d'exercer son sacré ministère auprès des blessés.

Mais quand, après les premiers jours de tangage, de roulis et de nausées, le bateau commença à s'organiser et que nous descendîmes à la cale pour y jouer aux débardeurs, le saint homme fut tout surpris de se voir invité — un peu à la houzarde — à aller respirer, lui aussi, l'atmosphère étouffante de cet empire des rats.

Depuis, il marcha d'étonnement en étonnement. D'abord, on le mit dans une salle dont l'infirmière-major, fervente catholique, préten-

dit, certain dimanche matin, l'envoyer à la messe. Le pasteur se fâcha tout rouge, présenta une réclamation et réussit... à se faire affecter à la désinfection où le poux, la puce et autres parasites foisonnent. En dépit de ces aventures, le gaillard a conservé sa solennité, sa lenteur d'élocution, ses pudeurs, ses émois et ses illusions, sur le rôle moralisateur que son caractère lui impose de jouer auprès de nous. Il n'y manque point.

J'ai le souvenir qu'un jour, à table, parlant de Mme X..., l'un de nous faisait allusion à ses mollets qui sont bien les objets du bord que nous apprîmes les premiers à connaître, l'excellente femme ayant l'habitude de monter et de descendre cinquante fois le jour à la cale en tenant ses jupes à deux mains, et sans se préoccuper le moins du monde de qui se trouve derrière elle. Nous parlions donc de ses mollets sans y mettre plus de malice qu'elle ne met de précaution à les cacher, lorsque le pasteur s'écria :

— Vraiment, messieurs, je ne vous comprends pas.

Et il commença un prêche pour nous supplier d'avoir un peu plus de retenue. Nous nous contentions de sourire, lorsque, se souvenant que sa qualité lui permet, parfois, d'user de la menace, il conclut par ces mots :

— Si, malgré mes objurgations, vous vous obstiniez dans une aussi déplorable attitude, si vous continuiez à avoir de semblables écarts de langage, je me verrais contraint, à mon grand regret, croyez-le bien, de ne plus prendre mes repas en votre compagnie.

Alors, un de nos camarades :

— Eh bien, mon vieux, fous donc le camp tout de suite.

Puis, se levant, il prit l'assiette du fâcheux et la posa sur une table voisine devant laquelle le saint homme alla s'asseoir, après avoir promené sur nous un regard bovin, chargé de pardon.

Mercredi 9 février. — Le service de santé, à l'état embryonnaire lorsque nous sommes arrivés ici, se développe chaque jour. Des hôpitaux

s'élèvent à terre en assez grand nombre. Un important personnel sanitaire est déjà débarqué. D'autres majors, d'autres infirmiers sont attendus.

L'ambulance chirurgicale flottante du corps expéditionnaire d'Orient ne répond plus à un besoin impérieux.

D'ailleurs, le nombre de ses entrants diminue. C'est à peine si l'on fait quelques pansements dans la salle d'opérations.

Jeudi 10 février. — Maintenant que je suis un vieux Salonicien, je n'ai plus la même hâte à parcourir la ville. Les premières fois, je craignais de repartir pour quelque autre point de l'Orient sans avoir eu le temps de fixer en mes yeux tout ce qu'elle contient d'intéressant et de pittoresque.

Une espèce de fièvre me possédait et je me pressais pour être certain de ne rien laisser derrière moi qui méritât d'être vu. Aujourd'hui, je vais lentement, je muse, je flâne par les rues et les places.

... A l'écart de la ville, une vaste plaine cou-

pée de murs bas ruinés, où s'élèvent de grands cyprès foudroyés. Là, se trouvent les cimetières turcs et juifs. Les premiers étendent à l'infini leurs stèles gravées, moussues, dont beaucoup, arrachées par le vent, se sont brisées en tombant sur le sol, dont, plus encore, ont été détruites par les hommes. Sans doute, depuis longtemps, n'enterre-t-on plus ici. Entre les interminables lignes de pierres, l'herbe pousse, que paissent des troupeaux de moutons et de chèvres, conduits par des pâtres vêtus de bure rouanne. Des vols de corneilles tournoient dans le ciel.

Cette plaine funèbre, découverte, éloignée du mouvement de la cité, donne une impression d'abandon définitif, de renoncement total. L'idée de la mort qui, dans cette curieuse ville, où les cimetières sont innombrables, où chaque mosquée, si humble soit-elle, a le sien, où, dans les maisons même, on enterre les êtres particulièrement aimés, l'idée de la mort qui ne vous quitte point prend ici quelque chose de plus lugubre et de plus tragique.

Pendant que je chemine entre les stèles, pen-

dant que, du pied, je heurte des fragments de pierre gravée que la mousse ronge, un régiment français passe sur la route. La musique joue une marche nerveuse. L'appel strident des clairons, le roulement des tambours vibre dans l'air ; le grand silence de tout à l'heure est violé par des accents guerriers qui constituent une sorte de glas, puisque beaucoup de ceux qui règlent leur pas à son rythme, dormiront bientôt, sans stèle ni croix, sous une mince couche de terre, derrière ces montagnes qui profilent leurs arêtes sur le ciel. Et les corneilles qui continuent d'encercler les grands cyprès étêtés sauront trouver meilleure chère qu'ici, où de trop maigres charognes pourrissent sur le sol...

Par de petites venelles tortueuses et montantes, je me dirige vers la ville haute. Dans une ruelle bordée de maisons hermétiquement fermées, dont les grilles de bois qui règnent devant les fenêtres disent assez que ce sont des logis turcs, je rencontre un grand gaillard à barbe poivre et sel, vêtu d'une ample robe noire, coiffé d'une toque autour de quoi s'en-

roule un turban blanc. Il marche gravement, en tenant d'une main un chapelet d'ambre qu'il balance, et de l'autre un long fume-cigarettes.

Il me salue et, avec cette politesse souriante des Turcs, m'invite à le suivre. Sans savoir au juste ce qu'il me veut, vers quel lieu, quelle aventure, il me conduit, j'accède à son désir sans me dissimuler la gravité de cet acte : il est certain que, pour l'heure, j'entretiens des relations avec l'ennemi !

Mon compagnon dont, à vrai dire, le vocabulaire est assez restreint, me précède dans l'étroite rue. De temps en temps, il se retourne, agite son chapelet et me sourit. Et nous arrivons devant une porte pratiquée dans un mur, derrière lequel j'aperçois un haut minaret blanc.

— Ma mosquée, mon cher, me dit le Turc. Je suis l'iman.

— Peste, fis-je au seul énoncé de ce titre, qui m'impressionna d'autant plus que j'ignorais absolument à quoi il correspond. J'ai de belles relations !

Le mur franchi, je me trouvai dans un char-

mant jardin encore dénudé, mais que le printemps, qui déjà s'éveille, vêtira de feuilles et de fleurs, un jardin avec fontaine et grande vasque, où nageaient des poissons rouges. Sur la margelle, deux femmes voilées, l'une de noir, l'autre d'aubergine, prenaient le soleil. Non loin d'elles, deux fillettes jouaient à terre avec un chien. Elles se levèrent à notre approche.

— Mes filles, dit l'iman.

Elles étaient roses et blondes, leurs ongles, violemment teintés de henné, attiraient le regard, et l'aînée, qui avait bien cinq ans, me chanta spontanément, d'une charmante voix gutturale, une petite chanson à laquelle je ne compris goutte, mais que je trouvai délicieuse.

— Viens voir ma mosquée, mon cher.

Je traversais le jardin touffu, désordonné, aux arbustes non émondés qui précède la mosquée, puis un petit espace jonché de stèles funéraires brisées.

L'iman me montra du doigt les fragments de marbre jetés pêle-mêle au fond des tombes éventrées. Son visage prit une expression désolée :

— Les Grecs ! Mauvais... ah, mauvais !...

Mon ami ouvrit la porte de la très humble mosquée. Pas de tapis, quelques nattes, quelques peaux de mouton disposées en rond.

— Pour les derviches.

L'iman me conduisit au pied du minaret, et m'en montrant le sommet, me fit signe que je pouvais monter.

Les marches de l'escalier sont usées, elles s'effritent sous les pas ; on touche des deux coudes les parois de la tour où il fait noir. J'ai bien envie de redescendre, mais enfin, on n'a pas tous les jours une occasion semblable. J'arrive au sommet. Comme, du haut des remparts, j'ai plusieurs fois contemplé le même panorama, je suis assez peu impressionné.

Au pied du minaret, toujours souriant, mon ami m'attend ; il tient à la main quelques violettes cueillies entre les tombes de son cimetière pendant mon ascension. Il me les offre.

— Violettes, mon cher.

Puis, tendant l'autre main, il ajoute sans fard :

— Cadeau, mon cher ?

Mon espoir, de m'être fait dans le monde musulman une belle relation, tombe. Je comprends qu'un iman est un vulgaire suisse.

Et je m'en vais avec une drachme et une illusion de moins.

Vendredi 11 février. — J'ai, depuis quelques jours, dans ma salle, un Grec né à Constantinople, deux Arabes, un Juif oranais, un Kabyle. Celui-ci a les deux pieds gelés. Le jour de son arrivée, une infirmière s'informait avec sollicitude de sa blessure :

— C'est ci vache d'ongle de pied qui fout le camp ; ti sais.

Long, maigre, imberbe, il passe son temps à bouffonner. Dès qu'il se rend compte que ses facéties vont lui attirer des représailles, il se sauve en sautillant sur ses pieds meurtris, et en exagérant les contorsions auxquelles l'oblige son manque d'équilibre.

Il répond au nom de Feddal-Mohamed ben Ali, Ali par abréviation, et m'assure qu'il m'aime « plis qué son père », ce qui lui permet d'obtenir de moi, contre toute justice, le régime spécial, et par conséquent du dessert à

tous ses repas, encore que son estomac lui permette parfaitement le régime ordinaire. Chaque matin, lorsque je circule entre les lits pour déterminer le régime des blessés, il prend un air de chien battu, me coule des regards suppliants. Alors, je prononce :

— Ali, grand régime aujourd'hui — et je passe.

Quand je suis revenu à mon bureau, le gaillard arrive en sautillant, et portant la main à son fez — il s'en est fait acheter un superbe à Salonique — se plante devant moi.

Je feins de ne pas le voir :

— Caporal ? (Il me flatte !)

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Pourquoi ti m'as mis au grand ragime ?

— Parce que tu n'es plus malade.

Alors, il entr'ouvre son pyjama, me montre sa maigre poitrine, son ventre en forme de vasque, tire la langue, me tend le poignet pour que je lui tâte le pouls, se livre à une mimique endiablée, qui le fait rire lui-même et me désarme.

Je lui dis :

— Fous-moi le camp !

Alors il frappe ses longues mains l'une contre l'autre, se sauve en sautillant et en chantant.

— Pétit ragime, pétit ragime !

Matin et soir, il m'embrasse. La première fois qu'il s'est livré à ce débordement — un peu intempestif — de sa tendresse, je l'ai regardé avec ahurissement. Alors, il m'a expliqué que, toujours un fils embrasse son père, m'a pris par le cou, et montrant aux autres le groupe que nous formions :

— Son fils à son père !

Il m'a entendu plusieurs fois parler au médecin chef par le téléphone. Le soir, après la soupe, à l'heure où, avant de se coucher, les blessés, certains qu'aucun officier ne passera dans les salles, s'amusent sans contrainte, il se glisse jusqu'à l'appareil en prenant des précautions infinies pour que je ne le voie pas, et, sans sonner, bien entendu, ni détacher le récepteur, tient au médecin-chef, dans son ineffable sabir, les discours les plus fantasques.

Bien qu'il ne sache pas écrire, il feint de

prendre des notes sur un petit morceau de papier, et, passant entre les lits, annonce à cinq ou six blessés que le lendemain matin, ils monteront à la salle d'opérations. Comme il connaît la spécialité du patron (voies urinaires), on imagine le goût de ses boutades, car cet Oriental tient volontiers des propos très orientalement licencieux.

Parfois, je lui dis avec sévérité :

— Ali, qu'est-ce que tu racontes, pourquoi ris-tu ainsi ?

Il porte la main à son fez :

— Vilaines chouses. Alors, ti comprends, comme je suis ton fils, je ne peux pas te dire.

Quand il ne veut point faire une chose, il a un moyen bien simple : il invoque Allah !

L'autre jour, je constatais que ses ongles — espèces de griffes acérées et très puissantes — étaient démesurément longs. Je lui conseillais de les couper. Il devint soudain sérieux, leva le doigt en l'air et, les yeux clos, dit à demi-voix :

— L'bon Dieu l'difend.

Plutôt paresseux, il est bien rare qu'il s'offre

à nous aider. Pourtant, chaque matin, il vient à moi :

— Ti veux que j'aille voir pharmacie ?

Cela veut dire : « Envoie-moi demander au pharmacien ce dont tu as besoin. » Je lui fais un bon, le charge de bouteilles vides, de boîtes, et le voilà parti, son fez sur la tête. Quand, par hasard, c'est un de nous, ou un autre blessé valide qui se charge de cette commission, il s'en montre tout chagrin.

J'étais un peu surpris d'une complaisance à la fois si limitée et si assidue, lorsque, l'autre matin, ayant omis quelque chose sur le bon, je partis derrière Ali. Je le trouvai dans la pharmacie, en train de se livrer aux plus folles facéties, faisant rire les apothicaires qui, pour l'attirer, lui versent, chaque fois qu'il vient, un verre de quinquina.

Quand j'ouvris la porte, mon gaillard avait justement le verre en main. En m'apercevant, il le posa sur une table et s'interposa entre le corps du délit et moi.

Mais je l'écartai.

— Qu'est cela, Ali ?

— Ça, pinard soucri.

Et me tendant le verre :

— Tiens, bois, son père à son fils !

Le Juif oranais, petit, myope, répond au nom de Sultan Isaac.

Très croyant, très consciencieux, au contraire d'Ali qui, lui, va à la messe, porte des médailles et prétend que, servant deux dieux, il aura à choisir entre deux Paradis, Sultan passe ses journées à lire un gros livre de prières en hébreu qu'il porte sur lui, depuis le début de la campagne. Outre qu'il paraît assez instruit dans la langue de ses pères, il parle l'arabe, le kabile, l'espagnol et très correctement le français.

Parfois le soir, Ali, les deux Arabes, un de mes camarades, curé dans le Gard, le Grec orthodoxe et moi, nous allons nous asseoir auprès du lit de Sultan qui nous chante des airs religieux israélites.

Sultan a une pauvre voix brisée, voilée, trop haute, mais émouvante. Et certaines de ses mélodies, très lentes, très orientales d'accent, ont vraiment beaucoup de caractère.

Ali, assis par terre, hoche la tête et demeure sérieux. Je suis sûr que, s'il y voyait le plus modeste avantage matériel, il se convertirait très volontiers à cette troisième religion qui lui assurerait un troisième asile éventuel après sa mort.

Mais, quand Sultan se met à chanter en arabe, et surtout en kabyle des airs qui n'ont plus rien de sacré — il en est, paraît-il, de très profanes — Ali se tortille, rit, frappe en cadence dans ses mains, jette son fez en l'air, donne les preuves de la plus vive, de la plus intense jubilation, et pour l'envoyer se coucher, il faut que je me fâche et le menace de le mettre le lendemain au grand *ragime.*

Samedi dernier, l'infirmière qui devait poser à Sultan des ventouses, ne s'approcha du lit, avec le plateau sur lequel s'alignait la douzaine de verres, qu'à huit heures du soir. Sultan l'accueillit par ces mots :

— Mademoiselle, je vois que vous êtes une bonne israélite ; j'en suis bien content.

La jeune fille, qui est extrêmement dévote et

porte, sur sa poitrine, une croix d'or plus grande qu'un crucifix d'alcôve, se rebiffa.

Sultan sourit.

— Je suis content tout de même, parce que, dans notre religion, le jour du Sabbat, il nous est interdit de faire ou même de toucher du feu. En ne me posant pas mes ventouses à l'heure indiquée par le major, en attendant la nuit, vous avez voulu m'éviter de commettre un péché... Je suis bien content !

Ayant dit, il releva sa chemise et présenta son dos.

Lundi 14 février. — Depuis quelques jours, nous avons changé de mouillage. Un après-midi, nous avons senti le bateau vibrer — sensation dont nous avions perdu l'habitude depuis bien longtemps et, quand nous avons regardé par les hublots, nous avons vu la terre se rapprocher. Nous nous sommes arrêtés à proximité de la Tour Blanche, à un quart d'heure à peine, en pinasse, du quai.

Par les jours clairs, nous discernons parfaitement les détails de la ligne des remparts et,

la nuit venue, les lumières qui, une à une, s'allument dans les maisons de la ville haute.

Ce matin, à cinq heures et demie, j'étais sur le pont ; il faisait frais et le vent de terre m'apportait, avec l'odeur particulière à cette ville, grouillante et malpropre, le chant des coqs !

Qui n'a point vécu six mois sur un bateau, ne peut imaginer ce qu'on ressent lorsque, à l'improviste, un bruit comme celui-là vient vous rappeler qu'il y a de la terre, des arbres et des bêtes ! Et j'ai pensé à certains matins où je traversais des villages de chez nous.

Les coqs chantaient, les chiens jappaient. L'odeur des étables et des granges embaumait l'air frais, comme il l'est aujourd'hui.

Vivre à terre, serait-ce quelques jours, une journée seulement, s'endormir, s'éveiller, au milieu d'autres bruits que ceux qui, depuis six mois frappent nos oreilles, ne pas sentir, sous soi, cette incessante trépidation du bateau, ne point coucher sur un perchoir, pouvoir faire des gestes normaux, ouvrir une fenêtre, marcher sur un sol ferme, entendre la rumeur matinale...

Le chant du coq m'a donné ce désir avec une violence qui, je m'en rends compte, doit paraître tout à fait ridicule et que seuls comprendront les citadins devenus marins par les hasards de la guerre.

Mercredi 23 février. — Pierre, notre garçon de réfectoire, qui me prend volontiers pour confident, et me fait part quelquefois de ses petites idées sur la guerre, m'a dit, ce soir, quel serait le sort de Guillaume, après la paix — qui naturellement ne saurait tarder : les Allemands devant tous être tués, demain ou après-demain.

Guillaume sera fait prisonnier, et descendu au fond d'un puits mesurant exactement cinquante mètres, dans lequel le niveau de l'eau montera doucement, mais de façon continuelle. Pour n'être pas noyé, le « Chef des bandits » devra faire fonctionner une pompe sans relâche, de jour et de nuit. Pour toute nourriture, il recevra quotidiennement une boule de pain. Et à ce régime, « il sera mort au bout d'une semaine, au plus ».

Ce qu'il y a d'admirable dans les idées, projets et opinions de Pierre, c'est qu'il y croit

comme à la messe et à l'infaillibilité du commandant.

Ayant ainsi fixé le sort de cet empereur qui, à ses yeux, est beaucoup moins que le dernier des matelots, que dis-je, le plus répugnant des soutiers, Pierre se lance dans un parallèle entre Guillaume et Napoléon, qui, lui, faisait la guerre, « mais ne causait de préjudice à personne, n'eut point de mort sur la conscience, et ne faisait pas de mal aux femmes — *au contraire* ».

Il sied d'ajouter que Pierre est Corse, comme Bonaparte et le commandant.

Jeudi 24 février. — Ce matin, en allant prendre mon service, j'ai trouvé dans ma salle un de mes camarades, un des derniers arrivés, bon type à visage de Quasimodo, qui ne sait ni lire ni écrire, et passe ses veilles, de minuit à six heures, assis sur une chaise, dans un coin de la salle obscure, les mains croisées sur son ventre.

Comme je lui demandais s'il avait quelque chose à signaler et s'il ne s'était pas trop ennuyé, il me répondit :

— Oh, si ! Figurez-vous qu'ils ne m'ont rien réclamé, ni mandoline, ni pistolet. Dans les autres salles, ils les demandent, alors ça distrait, tandis qu'ici, on s'embête !...

Samedi 26 février. — Les nouvelles les moins rassurantes nous viennent de Verdun. Nous avons ici plusiers journaux, les uns francophiles, les autres neutres ou hostiles. Les dépêches qu'ils publient sont de source et d'inspirations différentes. Comment se reconnaître, au milieu de ces affirmations, de ces contradictions, de ces démentis, de ces commentaires ?

Nous vivons de bien pénibles heures, de doute, d'angoisse qu'une phrase du *Temps*, reproduite dans une dépêche de Paris, peut-être apocryphe d'ailleurs, n'est pas faite pour calmer : « Même si Verdun tombait, cela n'aurait aucune conséquence au point de vue militaire. »

Les commentaires de la presse, les déclarations optimistes de nos stratèges périmés, les bafouillages de nos académiciens qui, avec l'âge, ont acquis de si belles vertus guerrières

et versent l'héroïsme au cœur des combattants, ne tiennent pas devant ce fait que Verdun peut tomber, comme sont tombés, Liége, Anvers !...

Nous apprenons le torpillage de la *Provence*. Le beau transport qui amenait en Orient deux mille cinq cents des nôtres a coulé !

Certes, il serait égoïste, en une semblable occurence, de penser à soi, et quand je songe à ces pauvres hommes qui jamais plus ne reverront l'éclat du jour, je rougis de m'être rappelé que la *Provence* nous apportait du courrier...

Lundi 28 février. — Cinq heures du matin. Avant de gagner ma salle, je m'accoude au bastingage. La mer luit d'un éclat métallique. Six ou sept bateaux plats, arrimés les uns aux autres et entraînés par un petit remorqueur, glissent doucement. Un grand calme règne. Les hautes montagnes sont encore dans l'ombre. Le ciel est moiré de bleu foncé, très franc, et de rouge vif. Peu à peu, il s'éclaircit. Les montagnes se teintent de violet. La mer perd son éclat métallique et, miroir fidèle, reflète les cou-

leurs du ciel. Je vais à mon service en augurant d'une nouvelle admirable journée.

Et deux heures plus tard, je vois par le hublot, une mer terne, un ciel morose, de grandes nuées sales qui traînent sur les monts...

« Tout le plaisir des jours est en leurs matinées. »

Vendredi 3 mars. — Les derniers blessés de la retraite d'Albanie opérés, pansés, guéris, sont retournés en France. Notre salle d'opérations où, nuit et jour, l'activité fut si intense, chôme complètement depuis plus d'une semaine. Les formations sanitaires de Salonique se multiplient et s'organisent. Sans doute seront-elles en mesure de fonctionner quand l'offensive se déclanchera.

Nous n'avons plus rien à faire ici, et nous vivons dans l'attente de la dépêche ministérielle annonçant notre désarmement.

Dimanche 5 mars. — Le télégramme est arrivé. C'en est fait. L'organisme modèle qui, à certaines heures, rendit tant d'éminents services, où l'on fit de si excellente besogne, où l'on sauva tant de précieuses vies, a cessé d'exis-

ter ! Le bâtiment rentre à Toulon, et nous débarquons avec le matériel.

Lundi 6 mars. — Des équipes de matelots sont arrivées à bord. On vide les cales, les réserves, les salles.

Mercredi 8 mars. — Nous avons aujourd'hui une grande joie. Notre formation est citée à l'Ordre de l'Armée par le Général en Chef :

« Par la science et le dévouement de son personnel, l'Hôpital Chirurgical Flottant de l'Armée d'Orient a rendu les plus grands services au point de vue chirurgical tant au Corps expéditionnaire des Dardanelles qu'à l'Armée d'Orient pendant la période des opérations actives. »

Signé : SARRAIL.

Le bateau partira demain soir. Nous descendrons à terre, probablement dans la matinée. De mes affaires, je n'ai conservé que l'indispensable.

Sac au dos, musette au côté, je gagnerai le camp de Zeintenlick, je coucherai sous la tente. Cela me rajeunira de vingt ans.

FIN

IMP. DE L'EDITION, 104, rue Didot, PARIS (XIVe).